

Le Samedi

DIX CENTS

61e année, No 35

Montréal, 14 janvier 1950

LE MAGAZINE NATIONAL DES CANADIENS



DANS CE NUMERO :

- PETITS POISSONS DES CHENAU
- CHEZ LES SOURDS ET MUETS
- QUEBEC AGRICOLE

Roman policier :

- LA CHASSE A L'ESPIONNE

par JEAN VOUSSAC

VERS L'AVENIR

JEUNESSE ET ART

Réflexions en marge des Dimanches Poétiques et de la dernière révélation des concerts Sarah Fisher : Jacques Verdon

C'EST PATENT : la jeunesse ne vit que dans l'enthousiasme de créer. Surtout en ces jours d'aujourd'hui. La génération — « génération de vivants... » — qui s'épanouit ces années-ci, prend effet et cause pour l'art qui devient SA chose. Aussi y transpose-t-elle l'enthousiasme qui la caractérise. Et c'est à se demander si ce n'est pas à cette seule condition que l'art va enfin fleurir, chez nous, pur et véritable.

L'art s'accommode mal du status de profession. Il trouve souvent mieux son compte dans l'amateur. Du moins il y gagne en fraîcheur et en dynamisme ce qu'il perd à moins de métier. C'est que la technique se maîtrise difficilement ; « l'art lui-même se tue lorsque trop exclusivement réfléchit et trop peu inactif ».

(R. Boulanger)

Pour cette raison surtout, l'anémie s'était mise chez-nous dans l'art envisagé sous toutes ses faces. Mais la jeunesse, pour une part, a entrepris sa restauration. L'enseignement des Amis de l'art a subitement battu aux quatre vents, brandi par mille mains à la fois. Mais la jeunesse a encore voulu que sa restauration fût active ; elle s'est lancée dans des expériences multiples et variées. Plusieurs échecs — c'est inévitable — ; de plus nombreux succès encore !

En art dramatique le sang nouveau est d'abord venu des Compagnons. Puis ce fut la vaillante Equipe de Pierre Dagenais, la troupe du Masque, la Nef des Trois-Rivières, le Caveau d'Ottawa, les tout jeunes Pierrôts de l'est montréalais...

Rénovation aussi l'initiative des DIMANCHES POÉTIQUES du Bon Parler Français dont la valeur humaniste et culturelle s'avère immense. Quelle promesse, au matin, pour la moisson de la onzième heure ! Ici ni cabotinage ni mercantilisme. Un art pur de la pureté de leur jeune vie intense et ardente. Crieria au snobisme et à l'utopie qui voudra :

Eve contient la race humaine,

Un oeuf l'aiglon, un gland le chêne !

Une utopie est un berceau... (Hugo)

Rêveurs ?... Tant que l'on voudra ! Mais rêveurs sacrés auxquels « Dieu parle à voix basse à leur âme... »

Du côté musical, les jeunes ne manquent pas non plus d'aller de l'avant. Prenons seulement les Concerts Sarah Fisher. A chaque mois, trois jeunes — pianistes, soprani, violonistes, ténors... — y passent en première audition. Chaque fois ce sont de nouvelles révélations qui sont faites au public.

Ainsi Jacques Verdon que nous présente le dernier concert au Ritz Carlton. Dix-huit ans seulement et, déjà, il semble que ce jeune ait maîtrisé en grande partie l'art difficile du violon. Sa technique sûre et au point eût fait rougir beaucoup de nos soi-disant professionnels du violon. Par la sensibilité, la pureté, la sincérité d'expression c'était vraiment son âme que le jeune artiste nous livrait. Son âme ardente de jeune et son art naïf mais véritable auquel l'auditoire, de toute évidence, communia avec ferveur. Et avec ça une poésie intense, une esthétique élevée, une haute métaphysique du coeur.

Aurons-nous le plaisir de ré-entendre Jacques Verdon ? Nous l'espérons, comme nous espérons que se multiplie de plus en plus ce mouvement des jeunes vers la Beauté.

Si la jeunesse persévère dans cette voie qu'elle s'est tracée, ces dernières années, il est permis d'espérer pour demain un niveau moral plus haut de toute notre société, une saveur spirituelle plus intense de notre civilisation qu'entachent la matière, son confort et son luxe. Aussi est-ce un devoir que nous nous devons à nous-mêmes d'épier toutes ses manifestations ; elle déborde de bonne volonté et de talents. A nous de la conseiller, de l'appuyer, de l'encourager... Un bon mot, un coup de pouce et, parfois, quelques vieux sous... Ça ne fait pas de mal, et pourtant...

« Le beau, les éléments du beau se font rares en nos temps modernes, écrit Mgr Képler. Et de ce fait la joie nous a fuis. Allons-nous en laisser choir de nos mains la moindre parcelle que la jeunesse nous vient restituer ?... »

Verdon, 29.11. '49.

GUY PLASTRE

NOTRE COUVERTURE

Elle s'est fait tirer l'oreille mais elle nous est finalement arrivée, cette neige tant attendue que désespéraient de voir nos sportifs et nos jeunes ! Elle est tombée en flocons doux et serrés, qui ont caché les grisailles de la ville en cette mi-janvier. On a chaussé ses skis, ou sorti son traîneau et les glissades joyeuses ont rempli les jours de vacances qu'il fait triste voir se terminer. Mais l'hiver n'est pas fini et il y aura encore bien d'autres chutes de neige !

(Photo Harold M. Lambert)



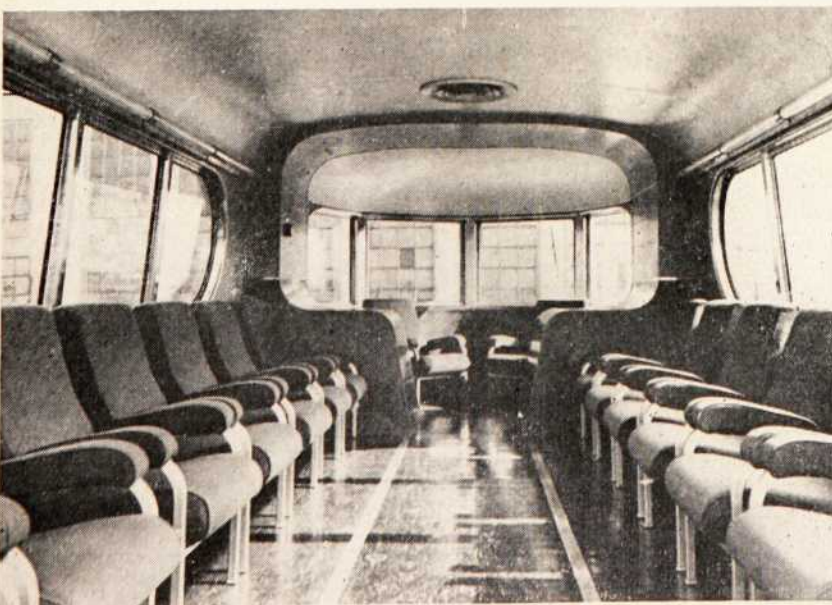
MADRID-IRUN

LE TRAIN-CHENILLE

UN INGÉNIEUR ESPAGNOL, Don Alejandro Goicoechea vient de mettre au point une invention qui devrait révolutionner le système de transport par chemin de fer. L'invention réalisée par une firme américaine, fut récemment mise à l'épreuve. La vitesse que le nouveau train « Talgo » peut atteindre dépasse toutes les espérances, sa charge morte étant réduite de moitié, de là une économie appréciable de combustible et du matériel roulant. L'aspect extérieur du train rappelle celui d'une énorme chenille percée de grands yeux et à queue de verre, grâce à l'accouplement parfait de ses wagons, donnant l'impression que le train est d'une seule pièce. A l'intérieur, l'illusion se continue et le voyageur est installé dans de confortables fauteuils de chaque côté d'un large corridor. Chaque wagon contient 16 de ces fauteuils, semblables à ceux des avions transocéaniques et munis de dispositifs qui permettent de les incliner à volonté. A tous les quatre wagons se trouve un wagon de service avec sa cuisinette électrique, ses armoires murales et ses cabinets de toilette dont deux domestiques assurent le bon fonctionnement. L'assemblage des wagons se fait au moyen d'un dispositif sûr et simple de crémaillères. A l'arrière, le wagon-observatoire permet au voyageur installé confortablement de jouir du paysage. L'accès au train se fait par les wagons de service. L'éclairage est assuré au moyen de lampes fluorescentes et la ventilation est réglée automatiquement par un système de réfrigération. Pour se protéger des rayons du soleil qui pénètrent par les larges fenêtres, le voyageur peut tirer le rideau ordinaire ou pousser sur un bouton qui diffuse entre les deux vitres de la fenêtre, un gaz orange ou bleuté. Les fauteuils sont recouverts de tissu rose très agréable à l'oeil. On peut aussi installer à volonté de petites tables où les repas sont servis.

Une des particularités de ce train ultra-moderne est que tous les wagons sont si bas sur roues qu'ils touchent presque le quai de la gare. A l'arrière de chaque wagon, deux roues supplémentaires assurent une plus grande souplesse du convoi et font disparaître le bruit des virages et diminuent les risques d'accidents.

Ce prototype construit selon les principes des grands trains-express américains, est tiré par trois moteurs dont l'un d'une force de 1500 c.v. pour la traction du train et les deux autres de 400 c.v. pour le service. Ce train « Talgo » sera bientôt mis en service sur la ligne Madrid-Irun.



LES PUBLICATIONS POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE

Membres de l'A. B. C., et de
l'Association des Éditeurs de
Magazines du Canada

Le Samedi
La Revue Populaire
Le Film

975-985, RUE DE BULLION
MONTREAL — CANADA

Tél: PLateau 9638

FRED & GEORGES POIRIER
Propriétaires

JEAN CHAUVIN
Directeur

Rédacteur en chef:
GERALD DANIS

Chef de publicité:
CHARLES SAURIOL

Directeur artistique:
HECTOR BRAULT

Chroniqueur sportif:
OSCAR MAJOR

Chef du tirage:
ODILON RIENDEAU

NOS REPRESENTANTS:
WILFRID DAOUST

20, Onzième Avenue, Lachine
(Ottawa, Hull, Sherbrooke,
Drummondville, Saint-Hyacinthe,
Sorel, Granby, Farnham, Saint-
Jérôme, Joliette et les environs.)

ADELARD PARE
6, rue du Pont, Québec
(Québec et Lévis)

PAUL LARIVIERE
1710, rue St-Philippe,
Trois-Rivières
(Trois-Rivières et
Cap-de-la-Madeleine)

Autorisé comme envoi postal de
la deuxième classe, Ministère des
Postes, Ottawa.

Entered at the Post Office of
St. Albans, Vt., as second class
matter under Act of March 1879

ABONNEMENT CANADA

Un an - - - - - \$3.50
Six mois - - - - - 2.00

ETATS-UNIS

Un an - - - - - \$5.00
Six mois - - - - - 2.50

AU NUMERO:
10 cents

HEURES DE BUREAU:
9 h. a.m. à 4.45 h. p.m.
du lundi au vendredi.

AVIS AUX ABONNES — Les
abonnés changeant de loca-
lité sont priés de nous don-
ner un avis de huit jours,
l'emballage de nos sacs
de maille commençant cinq
jours avant leur expédition.

61e année, No 35 — Montréal, 14 janvier 1950

EDITORIAL

D'UN SAMEDI À L'AUTRE

"Mass media" et criminalité

En compagnie d'un représentant de l'archevêché de Montréal et de camarades de la presse, il m'a été donné de voir, en séance privée, l'excellent film de Julien Duvivier, *Au royaume des cieux*. Tout comme dans *Shoe Shine* de Vittorio De Sica, production dont le demi-succès remporté chez nous s'explique assez difficilement, le réalisateur d'*Au royaume des cieux* tourne sa savante caméra sur l'épineux problème de la criminalité juvénile. L'intrigue, assez faible en soi, cède volontiers le pas à l'aspect documentaire. Le cinéaste, cette fois, ausculte les lésions profondes causées dans les âmes d'adolescentes par la carence de moralité, la démission de toute responsabilité de la part de leurs aînés, la pauvreté, l'abandon pur et simple et, aussi, les rigueurs d'une société qui intervient trop tardivement et souvent, avec des méthodes inappropriées. C'est aussi, et dans une très large mesure, un pathétique plaidoyer en faveur d'une adolescence certes coupable, mais pas toujours immédiatement responsable, comme l'avait si éloquemment démontré cet autre film, *Les inconnus dans la maison*. Il se peut qu'*Au royaume des cieux*, si jamais il est présenté chez nous, ne remporte à son tour qu'un demi-succès, et cela ne cesserait de nous étonner à une époque où la criminalité juvénile est loin d'être en régression. La récente affaire d'Ormslow, on en conviendra, offre matière à réflexion sur le sujet. Ces trois films, auxquels nous venons de faire allusion, nous montrent à vif, le fait accompli de la criminalité et ses lourdes conséquences. Messages de portée sociale, bien que ne remportant pas toujours le succès "commercial" attendu, ils atteignent en partie leur but puisque, comme *mass media*, ils émeuvent les foules et les prédisposent à examiner de plus près ce grave problème. Mais le temps ne serait-il pas venu, maintenant, d'aborder, toujours avec le médium du cinéma, un thème nouveau qui consisterait à mettre en lumière l'inappréciable mesure préventive que serait la multiplication et l'amélioration des centres de loisirs dans les villes populeuses? Nous l'avons déjà dit ici même: au cœur du "red-light", à Montréal, une organisation de jeunesse semblable au nouveau centre de la YM-YWHA de la Côte-des-Neiges s'impose. Ce n'est pas à nous cacher le mal que nous le supprimerons. Qu'on se le dise bien: toute grande ville a son chancre; le nôtre est là. Il est vrai que la construction et l'entretien de ces centres de loisirs entraînent des déboursés considérables, mais, par contre, en réduisant la délinquance de façon appréciable, ils deviennent des placements plus intéressants, en tout cas, que des maisons de correction, ou des pénitenciers. Si l'on veut un exemple, on peut considérer le cas de la Nouvelle-Orléans qui a été reconnue par un juge de la Cour suprême des Etats-Unis, comme la ville américaine la plus progressive dans son programme d'amusements pour la jeunesse. On compte en effet dans cette ville 91 terrains de jeux, dont trente-deux sont éclairés le soir, dix-sept piscines, trois parcs pour les joueurs de baseball et cinq stadium réservés au jeu de football. Tous ces divertissements sont sous contrôle de directeurs spécialisés, et l'on a constaté une diminution de 50% dans la délinquance juvénile. Et il ne s'agit là que de divertissements sportifs. Ajoutez à cela les pops concerts, le théâtre et le cinéma spécialement conçus pour les jeunes auditoires, des classes d'étude post-écolaires et d'initiation aux travaux manuels, l'enfant, l'adolescent, aura alors pour partage, autre chose que le taudis, la rue étroite, la salle de "pool" et peut-être même l'infâme atmosphère de certains "grills". Oui, un film documentaire savamment agencé pourrait démontrer aux foules que, dans les zones populeuses et cosmopolites des grandes villes, la multiplication des centres de loisirs peut opérer des prodiges par la seule mesure préventive. Telles sont les conclusions que l'on peut tirer de ce pathétique message qu'est *Au royaume des cieux*. Un grand quotidien montréalais de langue anglaise a pour devise: "A nation health is a nation wealth" qu'on peut traduire par ceci: "La richesse d'une nation, c'est sa santé". D'accord, mais par santé, entendons bien aussi la santé morale qui compte autant, sinon plus que l'autre. — G. D.

Ah, ces bons Allemands!

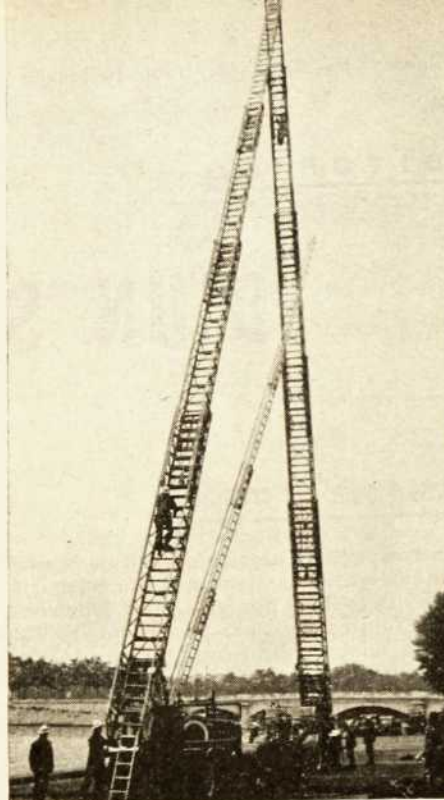
Il paraîtrait que "si le peuple allemand avait su quelles cruautés et quelles tortures se déroulaient pendant la guerre dans les camps de concentration, il se serait révolté contre le régime d'Hitler." Il paraîtrait également que le bon peuple allemand, sobre en tout, et de très haute culture, n'a jamais eu d'autre ambition que de faire la guerre "de bonne foi" (fraîche

et joyeuse, sans doute!). Evidemment, c'est un bon Allemand qui nous fait part de cette contrition au nom de ses compatriotes et au sien propre. Visiblement ému, l'intervieweur de *La Presse* croit devoir ajouter cette impression personnelle: "En faisant cette déclaration, le voyageur allemand avait un ton angoissé; son émotion se trahissait même dans ces yeux." Pour un peu, on se serait mis à pleurer, front contre front, en déplorant, les sanglots dans la gorge et la main sur le cœur, ces vilains petits mal-entendus que furent Belsen, Dachau, et Buchenwald, pour ne mentionner que ceux-là. Mais ce n'est pas tout: le distingué voyageur allemand entend réhabiliter ses gens par des arguments plus probables. "Tous les Allemands, dit-il, sont anticommunistes cent pour cent. Ceux qui vivent sous l'occupation communiste le sont peut-être plus encore que ceux de l'Allemagne placée sous l'occupation des Alliés occidentaux." Que ce discours est beau, mais qu'il ressemble à ceux de Goebbels. Même thème, très exactement, et même variation sur une déviation de sujet: "Vous avez la frousse des Communistes, nous avons la frousse des Communistes; vous n'avez donc aucune raison de vous méfier de nous..." Si Goebbels n'avait pas usé le disque, nous tendrions l'oreille, mais Goebbels a usé le disque... Autre argument monté en épingle: "Qu'on n'oublie pas tout de même notre civilisation et notre culture (le reporter a jugé bon de rendre la *Kultur* par l'orthographe française), notre littérature, notre musique, notre science." Et, encore une fois, visiblement ému, l'intervieweur termine le paragraphe par cette observation personnelle: "M. Sittmann (car tel est le nom de ce distingué voyageur et homme d'affaires allemand) fait une pause. Sa fierté d'Allemand est blessée." Pauvre cher homme, lui qui a tant pleuré pendant toute la durée de l'occupation de la France, parce que la fierté de cette dernière a si cruellement souffert, comme on peut le comprendre et comme on peut sympathiser... Enfin, M. Sittmann nous a trouvés bien gentils — rien d'étonnant à cela, nous qui avons la réputation d'être polis, galants et hospitaliers. "M. Sittmann, conclut le reporter, nous serre la main en exprimant toute sa gratitude aux Canadiens pour l'accueil amical et même cordial qu'il a reçu partout." Avant 1914, avant 1939, d'autres distingués voyageurs et hommes d'affaires allemands surent se montrer aussi cordiaux, aussi amènes, et nous avons bien appris, par la suite, qu'ils ne venaient pas chez nous que pour nos beaux yeux. Cette fois, nous pouvons bien croire que le bon Aryen n'est venu chez nous qu'*on business only*, mais rien ne nous oblige à nous faire des m'amours. Les affaires, d'ordinaire, ça se traite assez froidement, à plus forte raison avec un ennemi d'hier. — G. St-O.

Le poids de Claude-Henri

Il y a manie et manie. Ainsi, votre serviteur est tout à fait incapable de se concentrer sur un texte si un tic tac d'horloge se fait entendre dans l'entourage immédiat. Certains bas bleus ont tout une gamme de teintes préférées pour leur papier, teintes s'appropriant à leurs états d'âmes. D'autres ne peuvent absolument pas lire sans accompagnement obligé de la radio en sourdine, alors que certains réclament le silence total d'une nuit polaire pour se livrer aux orgies silencieuses de la méditation. Les affections de notre Claude-Henri, elles, sont, au contraire, d'ordre visuel. Un grand roman canadien, à ses yeux, sera bon ou mauvais selon qu'il sera ou qu'il ne sera pas parsemé d'adverbes en *ment* ou du pronom démonstratif *cela*. Petites causes, grands effets, n'est-ce pas? Vous aussi, sans doute, ignorez que des raisons aussi subtiles puissent être considérées comme autant de décrets de la Providence. Que la gloire tient à peu de choses! Et que Ringuet doit se "tourner les sangs" depuis que le solennel verdict a été rendu... Mais il y a quand même espoir: le même juge souverain épargnera peut-être "Le Poids du Jour" parce qu'il y a trouvé au moins une belle image: "La pluie bavait sur les murs..." De gustibus et coloribus non disputandum... oui, je sais, mais tout profane, tout liseur que je suis, j'incline à croire qu'il doit se trouver de plus heureuses, et si j'en trouve (car je dois lire prochainement le livre en cause) j'en ferai mention ici, de sorte qu'à la dixième, et pour n'être pas en reste avec le Dieu juste et terrible des Juifs, nous pourrions conclure que le roman de Ringuet est un ouvrage plus qu'honnête, et par conséquent, à respecter. — G. D.

Paris, comme toutes les grandes villes du monde, a sa Semaine nationale de sécurité, non seulement en vue de l'incendie, mais dans d'autres domaines comme la sécurité du travailleur, en raison des perfectionnements techniques, et, aussi, par exemple, la journée du bâtiment et des travaux publics. — Ci-contre, manoeuvres simultanées d'échelles. — Extrême droite, un pompier revêt un accoutrement d'amiante lui permettant de supporter une température extrêmement élevée et, ainsi, de porter secours aux victimes éventuelles d'un sinistre.



A PARIS

MANIFESTATIONS DE SÉCURITÉ PUBLIQUE

LA SEMAINE NATIONALE de la Sécurité à Paris est organisée de telle sorte qu'elle suscite l'intérêt de nombreux techniciens, industriels, savants, syndicalistes, médecins, professeurs, instituteurs, contremaîtres et ingénieurs, tous rassemblés par la vertu d'une idée abstraite : la sécurité.

Cette semaine est une manifestation bien caractéristique de l'esprit français. Elle traduit le goût de la discussion et de son développement sous une inspiration désintéressée. Il est remarquable que, désormais en France, l'on convienne, sans honte ni forfanterie, d'envisager et d'étudier, en commun, les meilleurs moyens de sauver les hommes et de protéger leurs biens.

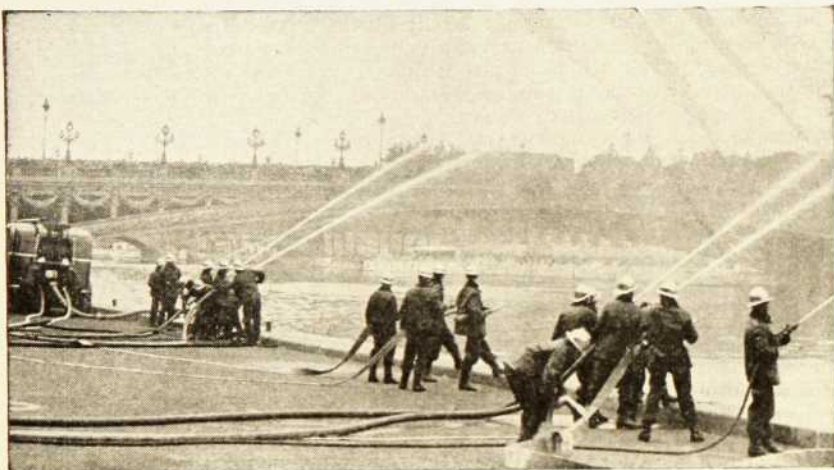
A Paris, cette campagne a connu un vif succès et marqué un progrès indiscutable. Trois comités nationaux de la Sécurité, l'un pour l'incendie et le danger aérien, l'autre pour le travail et une troisième pour le transport, ont organisé au Centre Marcelin-Berthelot, 28 bis rue St-Dominique, des conférences plénières au cours desquelles on a présenté et discuté des rapports sur des problèmes de sécurité. Ceux qui y prenaient part étaient des savants, des techniciens, des administrateurs, des syndicalistes représentant les groupements ouvriers et patronaux.

La sécurité du travailleur, problème ardu en raison des perfectionnements de la technique industrielle a été longuement évoquée devant des auditoires d'une densité et d'une qualité exceptionnelle. Pour la première fois, un congrès de Sécurité du travail réunit deux jours de suite, matin et soir, plus de trois cents participants qui avaient répondu à l'appel de l'Institut National de Sécurité pour la prévention des accidents du travail et des maladies professionnelles sur délégations expresses de la Caisse Nationale de la Sécurité Sociale dont le rôle dans la protection des travailleurs grandit chaque jour. Trois questions furent largement débattues : le rôle et l'action des comités d'hygiène et de la sécurité des entreprises, l'enseignement de la sécurité du travail et enfin les accidents de manutention.

Il y a eu aussi des journées spécialisées. La journée du Bâtiment et des Travaux Publics a connu un remarquable retentissement. Signalons aussi le développement exceptionnel de la journée de l'Electricité, consacrée aussi bien à la prévention des incendies, à la défense du personnel d'exploitation et à la protection de l'usager. L'on a remarqué aussi très particulièrement l'éclat de la journée de la Protection Civile.

Au centre de Paris, il régnait une grande animation dans les salles du Congrès et surtout dans les vastes locaux de l'Exposition de la Sécurité où nombre de constructeurs et fabricants rassemblaient des présentations fort instructives que les congressistes surent apprécier à leur valeur. Les gros engins étaient exposés dans les jardins et attiraient aussi un public à chaque instant renouvelé. Enfin, dans la grande salle de théâtre, huit cent places, furent durant la journée occupées par les élèves des écoles et des centres d'apprentissage ou de formation professionnelle.

Ci-contre, de haut en bas, au bord de la Seine, des sapeurs donnent une démonstration des possibilités hydrauliques des engins de types nouveaux. — Une équipe de secouristes démontre comment s'applique la méthode Schaeffer, avec utilisation de l'installation carbogénée dans les cas d'asphyxie. — Enfin, une démonstration très éloquent de l'efficacité du vêtement d'amiante permettant à l'homme salamandre de traverser un champ de flammes. Photos S.F.I.



LA VIE AGRICOLE

La Région de Québec

par PAUL BOUCHER, D. Sc. S.

La région agronomique qui entoure Québec comprend les comtés de Portneuf, Québec et Montmorency, y compris naturellement l'île d'Orléans. Concentrez un instant votre esprit et vous vous souviendrez du trapèze de Portneuf, des rectangles allongés de Québec et Montmorency qui pointent vers le lac St-Jean.

Cela représente une superficie totale de terre de 4,085,120 acres. Sur ce nombre, 568,344 acres sont concédées en fermes, et il y a là 5,218 fermes avec 292,181 acres de défrichées.

Selon le recensement de 1941, la population de cette région compte 260,480 âmes, dont 63,200 ruraux et 432,998 personnes vivant sur des fermes. Six agglomérations principales réunissent la population urbaine, à savoir : Québec (194,739 âmes en 1947), Québec-Ouest, Ste-Foy et Sillery (10,165), Montmorency (6,100), Loretteville (5,812), Beauport (5,709) et Giffard (4,100). Si nous ajoutons à la population de ces municipalités celles de Lévis et de Lauzon, le "greater Québec" compterait actuellement au delà de 250,000 âmes. Population imposante.

Et ce milieu est important de l'importance même de 400 établissements industriels, dont 40 manufactures de chaussures, 200 magasins de gros et 2,200 de détail, dans la cité de Québec seulement. Il y a là de nombreuses entreprises connexes à l'agriculture : deux abattoirs — Coopérative Fédérée et Legrade Inc. (M. Lemelin) ; trois conserveries — Old City (J.-B. Renaud), Verdon et la Cie Alp. Gauvin ; quatre meuneries — Coopérative Fédérée, Couture Enr., Tancrede Avaré et J.-B. Renaud ; deux entreprises d'engrais chimiques — International Fertilizer (au Foulon) et Consolidated Tanneries (Canac-Marquis), laquelle s'occupe aussi de colle, moulées d'os et de viande ; deux fabriques de tabac — Rock City et B. Houde ; trois marchés publics — Champlain, S.-Pierre et S.-Roch, celui-ci administré par un Syndicat de cultivateurs.

Le recensement de 1941 établit la valeur des fermes de cette région à \$30,920,041. Les cultures sont variées et correspondent aux différents sols qu'on y rencontre.

Dans le comté de Portneuf, il y a trois districts principaux : a) une partie basse et constituée des paroisses de St-Augustin, Pont-Rouge, Neuville, Les Ecureuils, Cap-Santé et St-Basile, où l'on trouve bon nombre de producteurs de lait pour consommation en nature ; b) à l'extrême ouest, des terres franches et à sous-sol argileux, où la culture est mixte — production de lait destiné à des condenseriers et fabriques de poudre de lait, élevages de porcs et de volailles ; c) enfin, sur les côtes sablonneuses de St-Marc, St-Casimir, St-Ubalde, St-Raymond, St-Léonard, Ste-Christine, etc., on rencontre plusieurs entreprises spécialisées en aviculture — il y a même des dindonneries de 500 à 1,800 oiseaux.

Dans Québec, deux districts : a) le bas, Beauport, Charlesbourg et Ste-Foy, à production de légumes, petits fruits, lait, produits avicoles et pommes ; b) le haut, sableux, Notre-Dame des Laurentides, etc., à production de lait, crème, beurre, produits avicoles, bois de pulpe et d'oeuvre.

Enfin, dans le comté de Montmorency, deux districts principaux : a) l'île d'Orléans, centre d'horticulture (une récolte très appréciée de 1,500,000 lbs de fraises, bon an mal an), de pomiculture, d'aviculture et d'industrie laitière (dont 80% du lait est transformé coopérativement en beurre, à St-Jean, Ste-Famille et St-Pierre) ; b) la côte de Beauport où l'industrie laitière constitue la base de l'agriculture, mais où il faut encore distinguer les paroisses de Ste-Anne et St-Joachim, à terres souvent argileuses, et puis les autres paroisses en amont de Ste-Anne, où le sol est plutôt léger et où l'on pratique, en outre de l'industrie laitière, quelques spécialités, légumes et aviculture.

Naturellement, en tout ceci, il s'agit des caractères généraux de l'agriculture et de ses tendances. Nous ne voulons pas insinuer qu'il y a des cloisons entre chacun des districts énumérés.

Les 5,218 fermes de la région sont réparties comme suit : 2,747 dans Portneuf, 1,379 dans Québec, et 1,092 dans Montmorency, y incluant les 404 fermes de l'île d'Orléans. Toutes ces entreprises comptent 10,290 chevaux, 63,620 bovins, dont 37,200 vaches laitières, 6,410 moutons, 24,400 porcs et 453,500 poules et poulets. Une première constatation s'imposa à l'analyse : près des deux tiers des fermes et du cheptel sont dévolus au seul comté de Portneuf.

Le comté de Québec élève 22,080 dindons ; il est devancé seulement par Charlevoix (24,820), et suivi par Dorchester et Beauce (environ 19,500), et puis Pontiac, l'Islet et Terrebonne (à peu près 18,500).

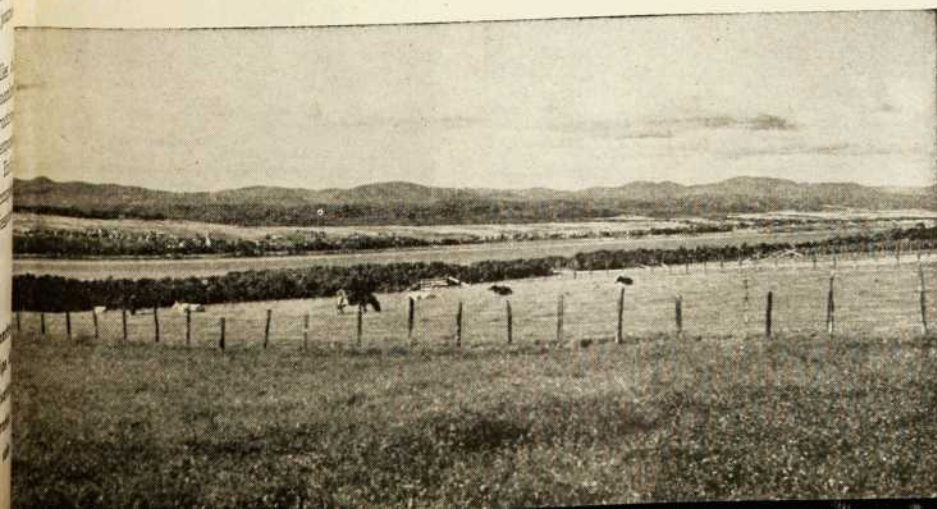
Soulignons ici la présence dans cette région de quatre gros couvoirs coopératifs (chacun d'une capacité de 65,500 oeufs) à St-Raymond, St-Augustin, l'île d'Orléans et St-Marc des Carrières, en outre de huit couvoirs privés d'une capacité globale de 55,810 poussins, et celui de St-Marc 39,772 dindonneaux. Ces dernières livraisons sont les plus considérables de la Province, puisque les autres couvoirs à produire des dindonneaux, ceux de Ste-Martine et Victoriaville, en ont produit respectivement 37,910 et 35,636.

Le comté de Québec se classe en tête de la Province par le nombre de ses animaux à fourrures tués et par la valeur des pelleteries vendues, en 1945, 7,008 peaux évaluées à \$205,110 ; il est suivi par Dorchester (\$178,650), Charlevoix (\$164,281), Lotbinière (\$159,541), et Chicoutimi (\$134,934). Il y a 147 fermes à fourrures dans la région, et la présence de la belle ferme expérimentale d'animaux à fourrure de St-Louis de Courville est à souligner.

[Lire la suite page 31]

Ci-dessus, de haut en bas. Exposition de 14 descendants de race bovine canadienne. — Quelques chevaux de race canadienne au haras de la Gorgentière. — Le Manoir Boudreau, La Gorgentière, Portneuf. — L'administration du Jardin Zoologique de Charlesbourg. — Ci-dessous, partie de la région où le fleuve sépare l'île d'Orléans de la côte de Beauport. Photos S. de Ciné-Photographie

Ci-dessous, le sarclage dans les fraisières de l'île d'Orléans a certainement ses charmes. Que de choses à admirer dans ce beau pays ! Centre d'horticulture, l'île d'Orléans connaît une récolte très appréciée de 1,500 000 lbs de fraises, bon an mal an, sans oublier la pomiculture, l'aviculture et l'industrie laitière dont 80% du lait est transformé coopérativement en beurre à St-Jean, Ste-Famille et St-Pierre.



"PÊCHES MIRACULEUSES"

LES PETITS POISSONS "DES CHENAUX"

par F. BOURDEAU

Ce n'est pas pour faire de la peine aux Apôtres, mais nous sommes portés à croire que dans notre beau Québec, il y a des Canadiens français qui font mieux qu'ils n'ont fait. Les disciples du Maître ont fait une fois une "pêche miraculeuse"; nos gens de la côte nord, entre Trois-Rivières et Cap-Santé, renouvellent cette pêche miraculeuse tous les hivers. Ils font mieux que cela encore. Les Apôtres ont pris assez le poissons pour remplir leur barque; mais s'ils en avaient pris autant que les pêcheurs de La Pérade ou de Champlain, ils auraient tellement comblé leur barque qu'ils auraient sombré avec. Vraiment, à nos stations de pêche aux "petits poissons" dans le Québec, on fait mieux que des "pêches miraculeuses".

Nice a son Tournoi des Roses; la Nouvelle-Orléans a son Mardi Gras, et Calgary a son Stampede. Eh bien, les villages côtiers du Bas-St-Laurent ont leurs Petits Poissons. Mais tout petits qu'ils sont, ils sont quand même les bienvenus. Ils constituent une industrie saisonnière qui procure à la population riveraine un apport économique des mieux appréciés.

Les "Petits Poissons", comme on les nomme le plus communément, portent d'autres noms, aussi multiples que variés: "Poissons des Chenaux" parce qu'ils remontent le chenal du St-Laurent jusqu'à l'entrée des rivières qu'ils remontent; les "Poissons d'Eau douce du Canada" parce qu'on ne les trouve que dans l'eau douce des rivières qui se jettent dans le fleuve; le "Petit-Poisson de Noël" parce que sa pêche commence aux approches de cette fête; le "Petit Poisson de Trois-Rivières" parce que, il y a quelques années du moins, on le pêchait abondamment aux trois entrées du St-Maurice. Les plus savants l'appellent "Petite Morue", sans se montrer très pressés de justifier ce nom.

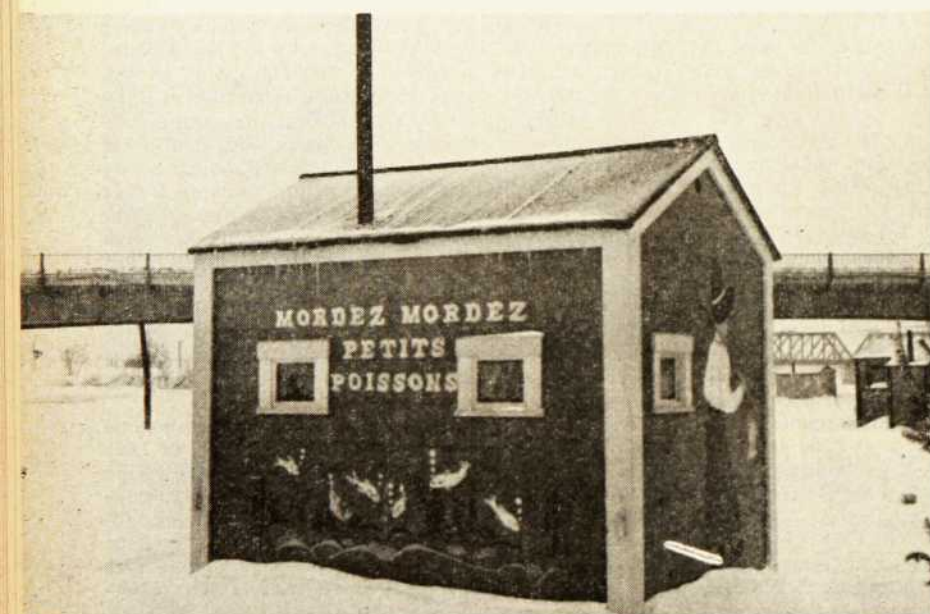
De fait ce poisson est "petit": il ne mesure qu'une dizaine de pouces. Par contre, frit par un cordon-bleu expert, il fait les délices des plus fins gourmets. Son seul fumet qui se répand dans la cuisine, aiguise déjà l'appétit.

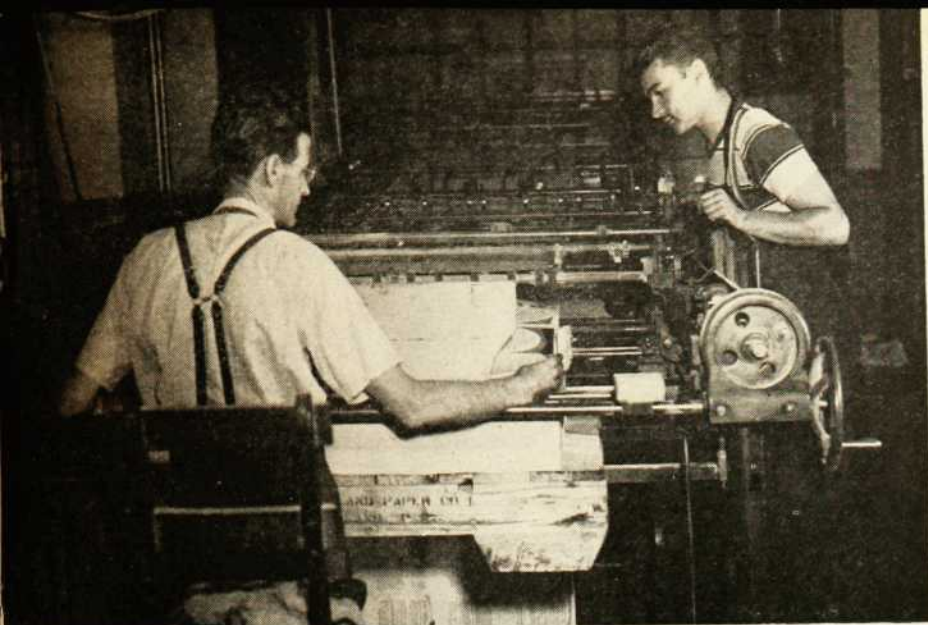
La pêche du Petit Poisson est très populaire. Nous l'avons constaté surtout à Ste-Anne de La Pérade. A cet endroit le poisson fréquente la rivière Ste-Anne. Lorsque la glace est bien prise, aux approches de Noël, la rivière devient le théâtre d'un spectacle curieux. La glace se couvre sur une bonne distance de nombreuses cabanes; en janvier 1946 nous en avons vu 250. Les dimensions de ces cabanes varient selon la fantaisie de chaque propriétaire. Généralement elles sont de dix par dix.

Puisque les pêcheurs passent là dedans non seulement le jour, mais très souvent aussi la nuit, ces cabanes sont très habitables. Elles sont non seulement pourvues de portes et de fenêtres, mais on y installe un petit poêle à bois ou même à l'huile; la plupart sont éclairées à l'électricité; nous y avons vu un radio.

Chaque industrie a sa technique particulière; la pêche aux Petits Poissons a la sienne. Comme les cabanes ont pour premier but de permettre aux pêcheurs de rester sur la glace et à l'abri des insultes de la rude saison aussi longtemps qu'ils veulent, la technique en question est toute "intérieure". [Lire suite page 31]

Ci contre, de haut en bas. En 1946, il y avait 250 cabanes établies sur la glace de la rivière Ste-Anne à La Pérade. — Dans ces cabanes de pêche bien closes il y a du feu, de la lumière électrique, parfois un radio. — On "pêche aussi le petit poisson au "coffre". Les LeBlanc en vide un ici. — Une pêche miraculeuse: 52 poches de 60 lbs, à \$6. la poche. — Ci-dessous, centre, un pêcheur à l'oeuvre dans sa cabane. — A droite, on ne s'inquiète pas du réfrigérateur: il est à la portée!





L'imprimerie est une fonction destinée à des joies ou usages silencieux. L'artisan sourd ou sourd et muet saisit peut-être mieux ici que sa condition s'adapte parfaitement à son emploi. Nous voyons ici un pressier et son apprenti contemplant la mécanique compliquée d'où sort l'imprimé à profusion et dans tous les genres.



Autre département, autre métier. Ici, c'est la cordonnerie qui s'exerce selon les données modernes rendues possibles grâce à la machine-outil. Ce jeune artisan connaît toutes les possibilités de cette puissante machine à coudre qui vous fixe une paire de semelles en un clin d'oeil. Mais il y faut quand même de l'adresse et de bons réflexes.

CHEZ LES SOURDS ET MUETS

TRAVAIL ET SILENCE



LES ATELIERS certainement les plus paisibles et les plus silencieuses sont situés rue de Castelnau, près du boulevard Saint-Laurent, à Montréal. En effet 90% des ouvriers sont sourds et plusieurs d'entre eux sont sourds et muets.

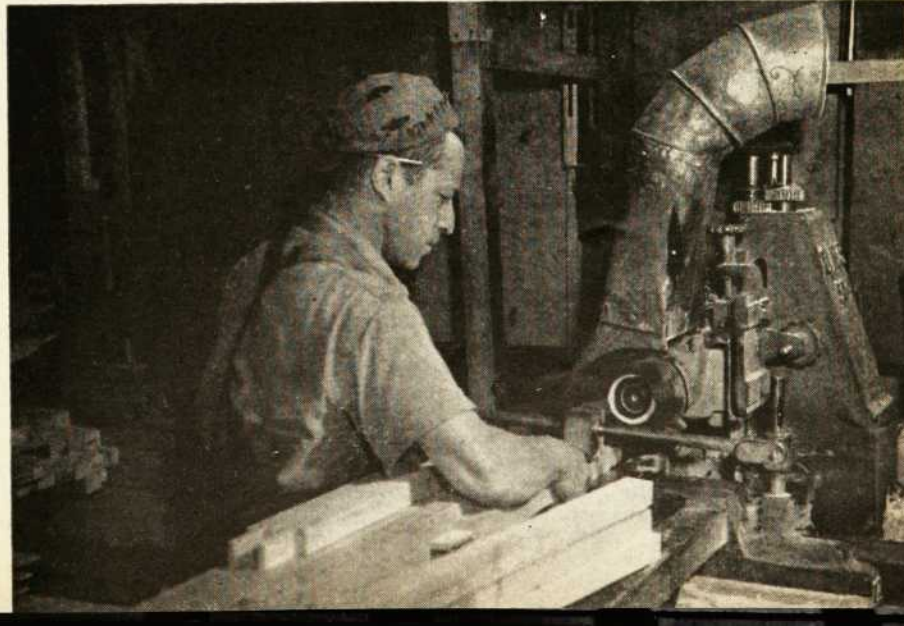
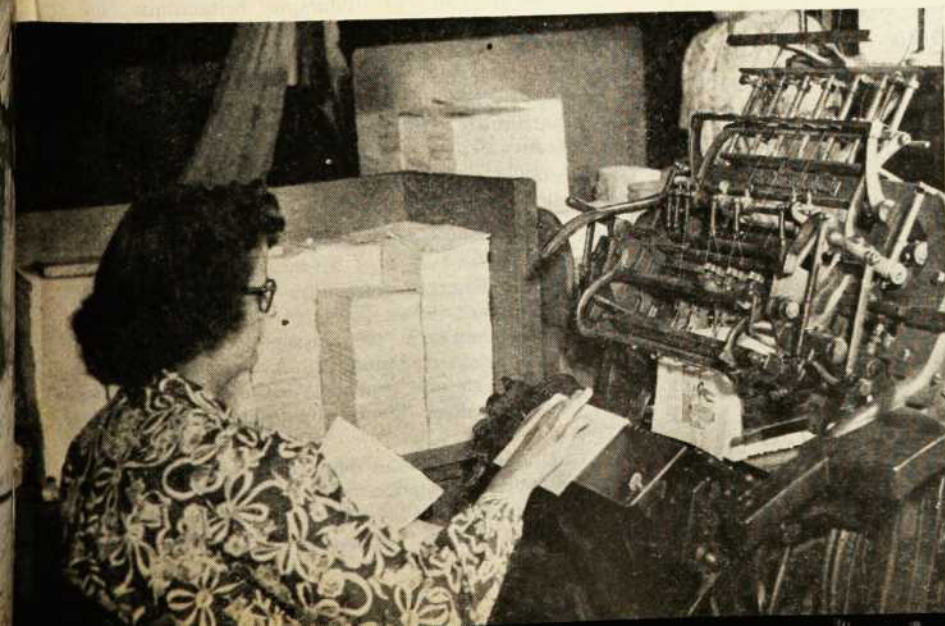
Ces ateliers sont administrés par les Frères de Saint-Viateur. Plus de 300 sourds y sont employés. Le langage officiel est celui des signes. Il n'y a que le personnel du bureau et quelques contremaîtres qui peuvent entendre et parler; ils communiquent ainsi avec les clients de l'extérieur.

L'école est une organisation non payante et tous les profits résultant de la vente des objets fabriqués retournent à l'institution. Une école de garçons est affiliée à l'atelier, et l'enseignement y est donné aux enfants sourds moyennant la modique somme de \$5.00 par mois. Règle générale, on tient compte de la situation de fortune des parents. Les élèves apprennent la lecture, l'écriture, l'arithmétique et aussi un métier dont ils pourront tirer parti plus tard.

A l'atelier des presses, on n'entend que le bruit des machines. C'est là que s'impriment les manuels didactiques de la Commission des Ecoles Catholiques de Montréal. Pendant que les typographes travaillent, les ouvriers s'occupent à la reliure des volumes. Outre la besogne confiée par la Commission des Ecoles, cette imprimerie exécute aussi des travaux pour l'extérieur.

[Lire la suite page 31]

Ci-contre, dans l'atelier de mécanique, le personnel ne se soucie guère du bruit ambiant pour la raison qu'on sait. — Ci-dessous, à gauche, dans le département de l'imprimerie, une ouvrière opère une machine à relier. — Ci-dessous, à droite, un aspect de l'atelier de menuiserie. Photos Le Samedi — Conrad Poirier





Dessin de JEAN MILLET

LA CHASSE À L'ESPIONNE

Grand bal, milieux diplomatiques réunis à l'issue de la signature d'un traité. Mais dans ce monde étincelant, une dangereuse espionne se faufile et là commence une palpitante aventure que raconte Jean Voussac avec un art consommé.

I — L'agent D 14

Il y avait foule, cette nuit-là, dans la somptueuse villa de Jérôme D. Newton, secrétaire d'Etat à la Guerre de Washington. Parmi les invités qui se coudoyaient dans les salons brillamment éclairés et artistement décorés de plantes vertes, on reconnaissait les notabilités les plus connues des colonies française et britannique. Devant les tables du buffet copieusement et magnifiquement servies, on sablait gaiement le champagne, et les toasts étaient le plus souvent portés à la prospérité des trois grandes démocraties des Etats-Unis, de France et de Grande-Bretagne qui venaient d'affirmer, une fois de plus, leur amitié.

La veille, en effet, s'était produit un événement d'une importance susceptible d'exercer de sérieuses

répercussions sur toute la politique mondiale. Un traité avait été signé entre les représentants des trois grandes nations, traité par lequel elles se garantissaient mutuellement l'intégrité de leurs territoires métropolitains et d'outre-mer. Toutefois, de nombreuses clauses de cet accord demeuraient secrètes.

Et, naturellement, les conversations allaient leur train, on discutait au sujet des récents événements d'Europe et d'Extrême-Orient qui avaient été bien près de déclencher une nouvelle guerre mondiale.

— Maintenant, déclara le petit Parsac, attaché à l'ambassade de France, les fauteurs de troubles hésiteront avant de se livrer à leurs habitudes excitations... Si par malheur ils s'ingéniaient de nouveau à semer le trouble et l'inquiétude en revendiquant des territoires qui ne leur appartiennent pas, ils

trouveraient en face d'eux les forces invincibles de nos trois pays!...

— A une époque où la face prime généralement le droit, c'est un détail qu'il serait évidemment dangereux de négliger!...

Conway Beckett, le diplomate britannique, qui bavardait depuis un moment avec son collègue français, s'arrêta de parler... Une jeune femme, vêtue d'une splendide robe du soir en satin broché, venait de passer auprès de lui, laissant derrière elle un sillage parfumé... Intrigués, les deux diplomates se retournèrent...

— Peste! La jolie femme, s'exclama Parsac... La connaissiez-vous, par hasard?...

Un pli malicieux se dessina aux commissures des lèvres de l'Anglais...

— Oh! ces Français, murmura-t-il, ironique... A peine se trouvent-ils en présence d'une jolie femme, qu'ils commencent à se trémousser!... Je vous préviens charitablement, Parsac... Avec celle-là, il n'y a absolument rien à espérer... C'est lady Brockwell, la femme d'un de nos diplomates les plus distingués...

— Comment, la femme de lord Brockwell, qui fait partie de notre délégation?

— C'est cela même!...

— Mais il n'y a pas longtemps qu'ils sont mariés?

—Trois mois à peine!... C'est la première fois que lady Brockwell accompagne son époux en mission officielle!...

—Diable!... Mais alors, c'est presque un voyage de noces?

—Si tant est que l'honorable lord se trouve encore à l'âge où l'on fait des voyages de noces!...

Tout en prononçant ces mots, Conway Beckett désignait à son interlocuteur français un petit vieillard qui, le crâne chauve, monocle à l'oeil, avançait péniblement vers le buffet en s'appuyant sur une canne.

—Hum!... fit Parsac... Un peu mûr en effet, votre lord, pour faire un époux idéal...

—Lord Brockwell a bien soixante-dix ans?

—Au moins!...

—Et sa femme n'en compte certainement pas trente?

—Du moins, elle n'en paraît pas trente!...

Parsac hocha lentement la tête. Il éprouvait à la fois de la pitié et du mépris pour ce vieillard...

—Hello!... Gageons que vous enviez lord Brockwell? hasarda Conway Beckett.

—Pas du tout... Je suis marié, ma femme est en France, j'ai deux adorables enfants. Je n'ai rien à envier à personne... Toutefois, je ne puis m'empêcher de penser que lady Brockwell a dû faire un mariage de raison...

—Certainly!... Je suis bien certain que le titre de l'honorable lord a plus fortement incité cette jolie femme à se marier que le lord lui-même!...

—Mais d'où vient au juste lady Brockwell?...

L'Anglais parut quelque peu embarrassé par la question que lui posait son collègue:

—Lady Brockwell a fait la connaissance de l'honorable lord à Shanghai, aux plus mauvais jours du conflit sino-japonais... Et, depuis, ils se sont fiancés, puis mariés... Notre diplomate s'est senti irrésistiblement attiré vers cette femme dont vous avez pu tout à l'heure apprécier le *sex-appeal*. Et je dois ajouter que vous n'êtes point le seul... Lady Brockwell est toujours entourée par une nuée d'admirateurs!... Voyez à l'heure actuelle, elle ne sait quel danseur choisir... Hello!... C'est Hartmann qui est l'heureux élu!... Hartmann, un des industriels yankees les plus cotés!...

L'orchestre entamait un tango dans le salon voisin. Les deux diplomates s'attardèrent pendant quelques instants à suivre des yeux le couple, mais il se perdit bientôt parmi la foule des invités qui s'écrasait dans les salons. Alors Parsac se tourna vers l'Anglais, et lui tendant un étui d'argent:

—Cigarette, Beckett?...

—Volontiers!...

Les deux hommes s'éloignèrent vers le buffet, et leur conversation s'aiguilla bientôt sur d'autres sujets moins délicats...

Vera Brockwell ne s'était pas doutée un seul instant qu'elle fût ainsi l'objet de l'entretien... Les yeux mi-clos, elle se laissait aller au rythme languoureux du tango. Gerald Hartmann était un merveilleux danseur. Grand, les épaules larges, le *businessman* semblait âgé d'une quarantaine d'années, les cheveux étaient grisonnants déjà sur les tempes, toutefois il conservait une jeunesse d'allure qui contrastait certainement beaucoup avec l'attitude chancelante de lord Brockwell. Tandis qu'il évoluait, enlaçant sa cavalière, il attardait fréquemment ses yeux d'un gris d'acier, sur le visage savamment fardé de Vera... Un magnifique collier de perles à trois rangs entourait le cou d'une blancheur d'albâtre de la jeune femme, un diadème où l'on remarquait un magnifique diamant étincelant de mille feux aux lumières éblouissantes des lustres entourait son opulente chevelure d'un blond tirant sur le roux... Et tous les jours, une odeur persistante de lilas, se répandait tout autour de lady Brockwell.

Pendant un moment, Hartmann et sa danseuse évoluèrent gracieusement parmi les couples nombreux, puis, avisant un fumoir voisin qui semblait momentanément désert, le *businessman* y entraîna sa compagne... Ils disparurent en tournoyant sans que personne prêtât la moindre attention à leur rapide dérobade, lord Brockwell moins que les autres. Il était, en effet, fort affairé à développer, auprès du buffet, un problème de bridge des plus compliqués, à trois de ses collègues fort experts en la matière.

D'un rapide coup d'oeil, Hartmann s'assura que personne ne pouvait l'entendre; tandis qu'il hasardait un rapide regard circulaire dans la pièce, lady Brockwell, qui s'était installée sur un canapé, réparait savamment le désordre de sa coiffure et regardait avec complaisance une image que lui reflétait une glace encastrée dans le mur... Prenant ensuite son sac, elle tamponna avec une houppette son visage encore moite de sueur...

—Good Gracious!... Qu'il fait chaud!... soupira-t-elle...

Et, déjà, elle affectait une attitude de nonchalance, quand, tout à coup, Gerald Hartmann, qui se penchait vers elle, lui souffla à l'oreille:

—Agent D 14!

La transformation qui s'opéra à cet instant sur la physionomie de la jeune femme fut immédiate. Un éclair passa dans ses prunelles. A son tour, d'un furtif coup d'oeil, elle s'assura que nul ne pouvait les surprendre, puis elle commença à mi-voix, tout en passant le crayon de rouge sur ses lèvres:

—C'est vous qui deviez me remettre?...

—C'est moi!... Et vous savez qui est le destinataire?...

—J'ai reçu toutes les instructions en conséquence!... Toutefois, encore faut-il que vous ayez fait le nécessaire!...

—Le nécessaire est fait!...

Tout en prononçant ces mots, le *businessman* portait la main à la contrepoche de son habit et en retirait une petite enveloppe qu'il glissait aussitôt dans le sac entr'ouvert que sa voisine conservait sur ses genoux...

—Compliment!... Vous êtes habile!... fit lady Brockwell dont le masque s'éclaira d'un fugitif sourire...

—Je suis D 14!... répondit simplement Gerald Hartmann...

—Qui s'en douterait parmi cette brillante assemblée?... Je vous prenais pour un industriel d'une grande importance considérable.

—Et qui s'imaginerait aussi que la toute charmante lady Brockwell n'est autre que...

—Chut!... Pas d'indiscrétion!... Dans cette brillante assemblée de diplomates un indiscret pourrait fort bien s'être glissé, d'autant plus que l'importance des documents que vous venez de me confier mérite qu'on exerce une surveillance des plus attentives...

—Surveillance dont vous avez d'ailleurs réussi à vous jouer le plus habilement du monde, puisque l'enveloppe...

—Cela est mon secret... L'important, c'est que nous ayons le document en notre possession!... Et vous croyez qu'ils ne se sont pas aperçus de rien?

—Pas encore!... Jérôme D. Newton n'a pas eu le temps de s'apercevoir que son coffre a été forcé... Et j'espère que cette soirée s'achèvera sans que l'alerte soit donnée!...

—Vous êtes un habile homme D 14, et bien digne de donner des leçons à ces gentlemen du Deuxième Bureau et de l'Intelligence Service!...

—Silence!... Pas de paroles dangereuses... Et si vous désirez un conseil, ne restez pas plus longtemps ici!... Il faut que l'enveloppe soit en lieu sûr avant la fin de la nuit...

—Mais à qui la remettre?

—W 343, près de Warrenton!... Vous le connaissez certainement?

LA LOUANGE DES SAINTS INNOCENTS

*Que je porte d'envie à la troupe innocente
De ceux qui, massacrés d'une main violente,
Virent dès le matin leur beau jour accourci!
Le fer qui les tua leur donna cette grâce
Que, si de faire bien, ils n'eurent pas l'espace,
Ils n'eurent pas le temps de faire mal aussi.*

*Ce furent de beaux lys qui, mieux que la nature
Mélant à leur blancheur l'incarnate peinture
Qui tira de leur sein le troupeau criminel.
Devant que d'un hiver la tempête et l'orage.
A leur teint délicat pussent faire dommage,
S'en allèrent fleurir au printemps éternel!*

FRANÇOIS DE MALHERBE

—Comment ne le connaîtrais-je pas, puisque c'est lui le chef!...

—O. K.! Vous savez désormais ce qui vous reste à faire!...

—Mais mon mari?

Gerald Hartmann eut un sourire ironique:

—Allons, fit-il, vous n'espérez tout de même pas me faire croire que lord Brockwell pourrait vous susciter la moindre crainte... Il faut que vous retrouviez seule W 343... Prétextez n'importe quoi... Une migraine... Et personne n'ira chercher plus loin!... Mais, au nom du ciel, ne restons pas ici plus longtemps... Byles pourrait bien se trouver ici et nous reconnaître!...

A l'énoncé de ce seul nom, lady Brockwell tressaillit. Elle connaissait, en effet, de longue date la réputation du célèbre agent du contre-espionnage américain qui pourchassait impitoyablement ses adversaires...

—Vous avez raison... Il ne faut qu'il se doute... Si jamais il s'imaginait la vérité...

Gerald Hartmann tendait le bras à la jeune femme, ils se remirent à tourner, étroitement enlacés... L'orchestre entamait un *blue*. Et ce fut le plus naturellement qu'ils firent de nouveau leur apparition dans le grand salon. Quand la danse fut finie, le *businessman* reconduisit lady Brockwell à sa place et, s'inclinant respectueusement devant elle, s'effaça pour laisser passer les danseurs nombreux qui venaient inviter la jeune femme pour les prochaines danses.

Lady Brockwell accepta avec un charmant sourire deux de ces invitations, toutefois, après la seconde danse, comme une dizaine de jeunes gens se pressaient encore autour d'elle:

—Vous m'excuserez, messieurs, déclara-t-elle en portant la main à son front... Mais je suis obligée de partir... Je souffre d'une migraine violente...

Des exclamations de déception se firent entendre, mais la jeune femme se leva et, d'un pas nonchalant, elle s'en fut vers le buffet où son mari continuait de discuter de savants problèmes de bridge...

A la vue de lady Brockwell, les interlocuteurs s'arrêtèrent de parler et s'inclinèrent galamment...

—Que se passe-t-il donc, Vera? interrogea lord Brockwell en rajustant son monocle... Vous paraîsez souffrante, chère amie?...

—J'ai la migraine, en effet, et je viens vous demander la permission de m'en aller!...

—Mon Dieu!... Vous savez bien que vos désirs sont des ordres... Mais, je suis navré... positivement navré!... Cette soirée s'annonçait si bien...

—Rassurez-vous, dear... Je ne veux pas vous priver du plaisir de converser et de discuter avec vos amis!... J'estime suffisant d'avoir à partir.

—Pourtant, je ne puis vous laisser vous en retourner seule, objecta lord Brockwell. Nous sommes venus ici sans chauffeur... C'est vous-même qui avez tenu à ce que Francis ne nous accompagne pas...

—C'est vrai, j'ai préféré prendre moi-même le volant... Eh bien! je m'en reviendrai seule à l'hôtel, tout simplement, et je prierai Francis de venir vous attendre...

—Si lady Brockwell le permet, je me ferais un plaisir de la conduire et de lui éviter cette peine!...

Les interlocuteurs de lord Brockwell se présentaient tous avec empressement, mais la jeune femme déclina bien vite leurs offres:

—Je vous remercie, messieurs, déclara-t-elle avec un charmant sourire... Vous êtes bien aimables... Toutefois, je préfère tenir moi-même le volant. Je suis certaine que cela me sera salutaire...

—Dans ces conditions, nous aurions mauvaise grâce d'insister...

—Faites attention, Vera... Une femme seule dans la nuit... Vous pourriez être attaquée!...

Cette objection de son mari fit sourire la jeune femme:

—Attaquée!... Nous ne sommes qu'à quinze milles de Washington!...

—Certes, mais sait-on jamais?...

—Rassurez-vous... Je conserve toujours sur moi mon revolver... Mais jamais personne ne s'est avisé de m'assaillir en pleine nuit... Et la Rolls est assez rapide pour décourager des poursuivants éventuels!...

—Dans ces conditions, ne tombez pas dans un excès contraire... Vous avez eu déjà trois procès, ces temps derniers, pour excès de vitesse!...

[Lire la suite page 15]

LA FEMME QUI AVAIT PEUR

Nouvelle par
JOSE DE BERYS

C'ÉTAIT un jeune couple, très uni, gentiment amoureux et qui vivait dans un petit pavillon de Neuilly, pas très loin de la Seine.

Il y avait un jardinet, un brin de verdure, un coin de ciel, l'illusion de la campagne, au printemps, parce qu'un lilas fleurissait et à condition de fermer ses oreilles au roulement des taxis proches.

Jacques adorait sa maisonnette, cette absence de voisins immédiats si chère à certains esprits. Hélène, qu'il laissait seule une grande partie de la journée, en était moins enthousiaste. C'était un être nerveux et tendre, très impressionnable, qui eût préféré habiter dans un de ces grands immeubles-casernes, où joue on ne sait quelle solidarité tacite des locataires contre les dangers de la ville.

Son émotivité, sa crainte des bruits nocturnes, des coups de sonnette imprévus, des mendiants à mine patibulaire, sa terreur, surtout à l'idée de rester seule chez elle, le soir, si son mari avait exceptionnellement à sortir, étaient les seuls sujets de discussion du mariage.

Vraiment Jacques avait essayé de la raisonner, de lui démontrer la puérilité de ses perpétuelles frayeurs. Peine perdue !

Ce soir-là, Hélène et son mari avaient à dîner un de leurs amis, Roger Dupont, avec qui Jacques était en train de traiter une affaire assez importante. Tous deux devaient aller, après le repas, chez un de leurs anciens camarades, l'avocat Vernier, qui leur avait promis de leur donner quelques conseils juridiques. Il était entendu qu'Hélène devait les accompagner, mais au dernier moment, une migraine violente dont elle avait souffert toute la journée, l'obligea à renoncer à cette sortie.

Elle espérait bien que Jacques ne la laisserait pas seule et tourna vers lui des yeux suppliants, lorsque, le café bu, les deux hommes se levèrent, prêts au départ, mais il ne tint aucun compte de cette prière muette.

— Nous ne pouvons pas laisser tomber Vernier, dit-il, il nous a fixé ce rendez-vous le soir pour pouvoir nous parler plus tranquillement et ses conseils nous sont précieux. D'ailleurs il habite à cinq mètres d'ici. Dans trois quarts d'heure nous serons de retour.

Et s'adressant à son ami :

— Il faut te dire, mon vieux Roger, que ma petite Hélène, avec toutes ses perfections, a un gros défaut dont je ne puis arriver à la corriger.

— Un défaut, ta femme ? Tu ne me feras jamais croire cela !

Dessin de
JEAN MILLET

— Ce défaut est d'autant plus grave qu'il empoisonne la vie de cette pauvre gosse, qui est exquise, que j'aime infiniment et que je n'arrive pas à guérir... Hélène est une grande nerveuse terriblement impressionnable. En un mot, elle a peur... peur pour un rien, peur de tout !

— C'est peut-être, objecta Roger, un état pathologique dont elle n'est pas responsable. La psychiatrie doit pouvoir lutter contre ça !

— La vérité, fit Hélène, c'est que nous avons eu tort de venir habiter ce pavillon. Moi, j'ai besoin de sentir autour de moi de la vie, de l'animation, de la civilisation. Je meurs de frayeur quand mon mari n'est pas là.

— Quand je te le disais, dit Jacques, à son ami. C'est une véritable névrose, une idée fixe. Elle a la phobie de la solitude.

— Elle ne peut se passer de toi, fit Roger. C'est très flatteur !

— Je suis ridicule, je le sais, murmura Hélène. Je suis confuse, Roger, de vous avoir fait assister à cette petite discussion. Roger protesta :

— Je vous en prie ! c'est nous qui sommes navrés de vous abandonner. Heureusement, ce n'est pas pour longtemps, n'est-ce pas, Jacques ?

— Bien sûr. Hélène sera raisonnable, j'en suis sûr !

— Pour une fois, je vais essayer, fit Hélène en s'efforçant de sourire... Tu as raison... Il ne faut rien exagérer et je ne cours aucun danger.

— A la bonne heure ! Un petit effort de volonté et tu arriveras à dominer tes nerfs.

— Le ciel t'entende ! Partez maintenant. Vous serez plus vite de retour.

Hélène les accompagna jusqu'à la porte du jardinet, leur recommanda encore de faire diligence et revint bien vite dans le pavillon dont elle ferma la porte à double tour.

[Lire la suite page 19]



DANS LE MONDE SPORTIF

PAR OSCAR MAJOR

C'EST LE COMBLE !

Comment expliquer qu'un monsieur qui, dans la vie courante, se conduit comme un honnête homme, bon père de famille, ouvrier sérieux, puisse, au cours d'une joute de hockey entre les Leafs de Toronto et les Canadiens, se transformer en energumène, sifflant hors de propos tel ou tel arbitre, le traitant, sans preuve, d'un tas de noms d'oiseaux ? Comment expliquer qu'il puisse lancer à l'arbitre, d'une distance d'au moins cent pieds, une bouteille vide de Coca-Cola ?

C'est inconcevable, n'est-ce pas ? Pourtant, la chose arrive assez souvent sur les patinoires de la N.H.L. Nous nous rappelons que, il y a quelques années, précisément pendant une joute Toronto-Canadien, au Forum, une tête échauffée lança un morceau de jonction de tuyau en fer. Il visait l'arbitre, sans doute, mais il faillit attraper l'un des nôtres, car le projectile vint se déposer tout près des pieds de l'un de nos joueurs de défense, dont nous avons oublié le nom.

Jusqu'ici, aux joutes de hockey du Canadien, on avait accoutumance de voir, à différents intervalles, des jets spontanés, consistant en sous, journaux, programmes, barreaux de chaises, chapeaux, pommes crues ou cuites, au moyen desquelles l'arbitre pouvait, si le cœur lui en disait, casser la croûte... Le hockey professionnel a virilisé tout cela, il a même caoutchouté le tout. En effet, lors de la dernière joute du Canadien contre Toronto, au Forum, lorsque l'arbitre Georges Gravel, le meilleur chevalier du sifflet de cette année, imposa une punition méritée au célèbre Maurice Richard, un bouillant partisan de l'étoile du Canadien lança, à l'adresse de Georges, son dentier, d'une valeur d'une cinquantaine de dollars, à moins qu'il ne fit faire par un mécanicien-dentiste... Il fut quitte à manger de la bouillie pour une bonne semaine et à déboursier cinquante dollars pour remplacer le ratelier... Vous avouerez que c'est le comble ! Il n'y a aucun doute que ce monsieur avait une dent contre l'arbitre Georges Gravel !...

C'EST DU QUASI-HEROISME !

Quoiqu'il en soit, les pauvres arbitres de la N.H.L. risquent gros, sur la majorité des patinoires du circuit Clarence Campbell. Leurs épouses, lorsqu'ils partent en voyage, doivent être dans de jolies transes jusqu'à leur retour. A Chicago, l'autre soir, le maître du logis reçut un trognon de chou sur l'épaule gauche et, une minute après, un gros morceau de foie de veau sur l'épaule droite. Pourtant, le prix du foie de veau est passablement élevé... Comme vous le voyez, certains spectateurs, perdant la tête, décoient les arbitres de façon plutôt bizarre.

Si les choses continuent, nous demanderons au président Campbell de magnifier, de manière tangible, le quasi-héroïsme des chevaliers du sifflet. Pourrait-il,

à leur intention, créer un ordre du courage civique, par exemple ? Toute attribution de cet insigne pourrait, alors, être accompagnée d'une éloquente citation, qui se lirait ainsi :

"Georges, ou Bill, ou Butch, a conservé, dans des circonstances extrêmement critiques, un calme et un sang-froid remarquables. N'a pas faibli sous une grêle de toutes sortes de projectiles. A été blessé et, par son exemple, a maintenu les joueurs sur la glace."

Dans la vie courante, le courage des êtres humains est signalé à l'attention de leurs concitoyens par de petits rubans de couleurs, dont la variété différencie le degré d'héroïsme déployé. Bientôt, à Chicago, à Boston, à Détroit et même à Montréal, les arbitres mériteront leurs rubans.

Si ces messieurs, dont il est question au début de l'article, atteignaient l'arbitre, surtout si le projectile, lancé avec force et d'une bonne distance, frappait l'oeil ou une autre partie aussi sensible de l'anatomie de l'arbitre, que recevraient-ils pour leurs rhumes ?

C'EST LE MAÎTRE DE LA GLACE !

Un joueur de hockey professionnel, obligé de laisser la glace sur l'ordre de l'arbitre, à la suite d'une infraction mineure ou majeure, doit se rendre sagement au pénitencier, sans amener les spectateurs contre l'officiel qui l'a pénalisé. Une attitude contraire mérite une sanction sévère.

Nous avons remarqué que, cette saison plus que jamais, certains joueurs ont pris la mauvaise habitude de discuter avec l'arbitre pour des riens. Ils n'ont rien à gagner en agissant de cette manière. Ils ont tout à perdre, car l'arbitre possède les pouvoirs nécessaires pour doubler la dose, soit passer 5 ou 10 minutes au petit cachot découvert.

L'arbitre est le maître de la glace. Il est le seul à juger à sa guise de la marche des événements, qui se déroulent sous ses yeux. Ils sont mieux placés que quiconque pour apprécier les faits et gestes des belligérants, des délinquants et prendre toute mesure qui s'impose dans tel ou tel cas.

■ Réponse à M. R. Léonard, Montréal.

1° Vous nous demandez si les Rangers peuvent vaincre le Détroit, lorsque tout se passe sur une ligne droite. Mon Dieu ! comme vous, nous croyons que, lorsque les Rangers de New-York l'emportent sur les Red Wings de Détroit, comme la chose s'est produite quatre fois depuis les débuts de la saison, il y a quelque chose de louche à l'horizon. Soit que l'arbitre agisse en trop bon garçon pour les joueurs new-yorkais, conséquemment trop sévèrement pour ceux du Détroit, soit que les joueurs du Détroit ne s'emploient pas à fond, afin de conserver leur énergie pour terminer la trop longue cédule de 70 joutes de la N.H.L., précisément à cause de leur forte avance sur les autres équipes du circuit Clarence Campbell, qui voit d'un bon oeil, comme tout président qui se respecte, à ce que la course au trésor soit corsée le plus possible. Vous savez, les arbitres, les maîtres du logis, peuvent agir à leur guise sur une patinoire. Et, dans la N.H.L., le président et les arbitres doivent contenter, bon gré mal gré, les mogols du hockey majeur. C'est, d'ailleurs, l'une des raisons pour lesquelles Red Dutton, ancien joueur de défense des Maroons, et Bill Stewart, arbitre de la Ligue Nationale de Baseball, ont tiré leurs cartes du jeu. Red Dutton gagne plus d'argent comme contracteur dans l'Ouest canadien et le bouillant Bill Stewart, ancien lanceur des Royaux de Montréal de 1917, s'arrange mieux comme arbitre en chef de la Ligue Américaine du hockey, sans omettre d'autres à-côtés. Les blâmez-vous ? Bonne mère, non !

2° Au sein de l'équipe du Canadien, nous avons constaté qu'il y a cinq ou six joueurs, manquant de cran, d'habileté et de bravoure, qui ne devraient pas faire partie d'un club de ligue majeure. Nous ne les nommerons pas, par esprit de charité chrétienne... Sur l'équipe du Détroit ou du Toronto, ils ne feraient pas vieux os, quoi qu'en disent certains bigots, toujours prêts à tirer sur les arbitres ou ailleurs, même à blâmer le gérant Dick Irvin, si leurs joueurs favoris sont incapables à faire entrer la rondelle dans les filets ennemis.



Contrairement à ce que pensent un grand nombre de gens superstitieux, JACK DEMPSEY, à gauche, ancien champion mondial des boxeurs poids lourds dont la popularité ne diminue aucunement, prend un malin plaisir à allumer trois cigarettes avec une même allumette. Jack prétend que ce geste lui porte chance. Il donne quelque peu de son feu à deux de ses bons amis montréalais, YVON ROBERT, à droite, champion mondial de la lutte libre, et HERCULE LEFEBVRE, au centre, propriétaire des comprimés Céphanol... Voici un fait qui n'est pas très connu du monde des sports. Jack Dempsey commença sa carrière comme lutteur, dans le Colorado, le Montana et l'Utah. En 1915, il aurait pu se mesurer contre tout antagoniste des bras roulés. Il laissa le matelas, à 19 ans. S'il n'avait pas pris cette décision, il aurait alors développé un torse trop musclé. Conséquemment, il ne serait pas devenu le grand pugiliste qu'il fut, car la lutte aurait entravé sa vitesse, le principal atout de Jack, dans l'arène.



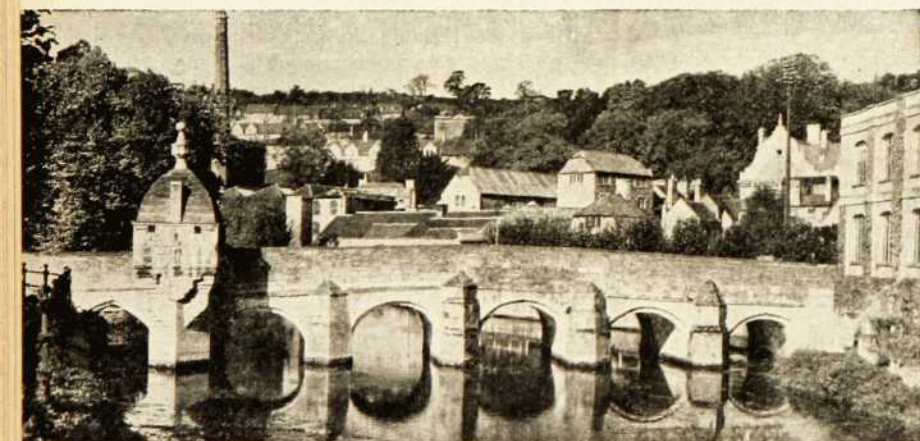
"Pressez, il s'allume..." mais cette fois, et pour cause, le briquet ne donnera pas la flamme: il est monumental... et de glace. Tout de même, il a fait l'admiration des convives au buffet froid d'une réception offerte ces derniers temps par la maison Ronson à la double occasion d'un anniversaire et de l'inauguration d'une nouvelle usine, à Toronto.



Ci-dessous, un paysage du Wiltshire, à Bradford-on-Avon, à 10 milles de Bath qui a jadis été surnommé le Versailles anglais. Bradford-on-Avon compte deux beaux ponts du Moyen-Age, dont l'un — illustré ici — porte une petite chapelle, vieille de quelques siècles, qui, à une époque récente, a servi de péage. C'est dans la même région qu'on peut voir l'église Ste-Marie, de pur style saxon, redécouverte il y a 80 ans.



Ci-dessus, la comtesse CIANO, fille de Mussolini, il y a dix ans, telle que la vit alors un peintre qui a reproduit ses traits et ceux de ses trois enfants: FABRIZIO, RAIMONDA et le petit MAZZIO BRUNO. On remarquera la magnifique cape d'hermine et les bijoux portés par la jeune comtesse. Maintenant, la fille du dictateur habite avec sa mère, Donna Rachelle, et son frère Romano, à droite, dans un modeste logis de l'île d'Ischia.



Ci-dessous, à la première mondiale du "Curé de Village", premier rang, de g. à d., Mlle MARTHE BUREAU, Mme PAUL DUPUIS, HENRI POULIN de CKVL, Mme R. GARIEPY, Mme JEAN-LOUIS LAPORTE, Mme ROGER BAULU, JEAN-LOUIS LAPORTE, journaliste et publiciste de Québec Productions. Deuxième rang, même ordre, l'auteur ROBERT CHOQUETTE et Mme R. CHOQUETTE, JEAN MERCIER, directeur de "La Voix Populaire", Mme Duhamel, H. DUHAMEL, directeur du "Messager" de Verdun. A l'arrière, de profil, LUCIEN THERIAULT, réalisateur à Radio-Canada. Photo Québec-Productions.

ÇA et LA *par* L'IMAGE

Un important événement littéraire chez nous, fut le lancement du dernier ouvrage de Ringuet (Philippe Panneton): "Le Poids du Jour", grand roman dont l'action se situe dans l'atmosphère urbaine de la vie au Canada français. Nous voyons ici l'auteur (deuxième, en comptant de droite) s'entretenant, à cette occasion, avec Mlles MARIE BOURBEAU, HELENE GRENIER et M. PAUL PELADEAU (extrême-droite) des Editions Variétés. Le gouvernement de la province, l'Académie canadienne-française (dont M. Panneton est le président), la Société Royale du Canada, la presse et la Radio étaient représentés à cette brillante réception offerte en l'hôtel Ritz-Carlton, à Montréal.





Cette photo, prise durant la guerre, alors que les Etats-Unis fournissaient des avions à la Russie soviétique, nous montre des pilotes russes à Ladd Field, Fairbanks, attendant l'ordre de partir pour une base militaire de la Sibérie avec un convoi d'avions américains. Si l'on en croit le témoignage du major Jordan, on aurait aussi transporté de l'uranium.



Au Caire, les concurrents du grand tournoi international de golf, qui a lieu en Egypte, s'y préparent dans l'ombre vénérable des pyramides et sont un peu gênés par la présence de chameaux qui sont partout chez eux. Le joueur photographié ci-dessus est M. VAN DOMCK, et l'on se demande, non sans curiosité, s'il a réussi son coup ? Car du haut de cette pyramide, quarante siècles le contemplaient...



Une photo de JOHN L. LEWIS, président du syndicat des mineurs américains. Il affecte ici une attitude de débonnaire indifférence et cause familièrement avec des journalistes venus pour le rencontrer à l'hôtel Roosevelt. Un règlement temporaire a été consenti, mais l'avenir des charbonnages reste incertain, et l'on sait que Lewis n'est pas partisan des concessions.

Ci-dessous, la petite PAULA MURRAY, de Salisbury, dans le Massachusetts, n'a que cinq ans, mais elle n'a connu, jusqu'à présent, que la souffrance physique. Née avec les deux pieds bots ou équins et une déviation de l'épine dorsale, elle subit une première opération dès l'âge de sept jours. Dix-neuf autres interventions chirurgicales ont suivi... On voit ici la petite malade étendue sur un brancard portatif et dessinant des fruits. Elle a refusé de dormir avant le retour de son père qui est allé à son travail, et personne, dans son entourage, n'a le courage de lui dire qu'il ne reviendra jamais à la maison parce qu'il vient d'être écrasé par un camion.



Ci-dessus, le parc Belmont, endormi sous la neige, attend le réveil du printemps. Comme tout est silencieux dans ce lieu désert qui, à la belle saison, retentit des cris joyeux des enfants et de la musique trépidante des carrousels. Pendant ce temps, les écoliers, qui le fréquentent assidûment, aiment à se rappeler, durant les longues soirées d'hiver, les bons moments qu'ils y ont passés, comme les exploits qu'ils y ont accomplis et que chaque nouveau récit embellit...

MES RECETTES

de Cuisine

Par Mme ROSE LACROIX

Directrice de l'Institut Ménager du SAMEDI et de LA REVUE POPULAIRE

Savoureux Gâteau aux Cerises



Fait avec la
'MAGIC'
il fond dans
la bouche

• Voici un magnifique Gâteau 'Magic' aux Cerises qui vous vaudra les éloges de vos invités! Recouvert d'un glaçage blanc comme neige parsemé de belles cerises écarlates... farci de raisins, de fruits et d'épices, c'est un vrai régal.

Et il en est ainsi pour tous les gâteaux faits avec la 'Magic'. 3 générations de Canadiennes ont pu se rendre compte que la présence de la 'Magic' dans la pâte se traduit par des gâteaux plus savoureux, plus légers et à mie plus fine. Achetez la 'Magic' aujourd'hui et servez-vous en pour toutes vos pâtisseries.

GÂTEAU AUX CERISES

- | | | |
|-------------------------|---------------------|--------------------------|
| 1/2 tasse shortening | 1/4 c. à thé Soda à | 2/3 tasse raisins sans |
| 1 tasse sucre | Pâte 'Magic' | pépins |
| 2 oeufs | 3/4 c. à thé sel | 2/3 tasse dattes hachées |
| 2 tasses farine tamisée | 1/2 c. à thé clou | sans noyaux |
| 2 c. à thé Poudre | 1 c. à thé cannelle | Glaçage blanc |
| à Pâte 'Magic' | 1 tasse compote de | Cerises au marasquin |
| | pommes épaisses | Ecorce de citron confite |

Défaites en crème shortening et sucre. Ajoutez les oeufs; battez bien. Tamisez ensemble les ingrédients secs. Ajoutez au mélange en alternant avec la compote de pommes. Ajoutez raisins et dattes. Cuisez 1 heure dans un moule tubulaire de 9" graissé, à 350°F. Laissez refroidir; démoulez. Glacez le dessus et les côtés. Décorez avec cerises et écorce confite.

GLAÇAGE BLANC: Défaites en crème 2 c. à soupe de beurre. Ajoutez graduellement 2 1/2 tasses de sucre en poudre tamisé et continuez de défaire en crème. Ajoutez environ 3 c. à soupe de lait pour donner au mélange une consistance qui permette de l'étendre. Ajoutez quelques grains de sel et 3/4 dec. à thé de vanille.



Croustades de volaille

- | | |
|--|-----------------------|
| 10 à 12 tranches de pain très minces légèrement beurrées | 3 c. à tb. de farine |
| 2 tasses de poulet cuit coupé en dés | 1 tasse de lait |
| 1/2 tasse de crème | 1 tasse de pois verts |
| | sel et poivre |

Enlever la croûte des tranches de pain, beurrer légèrement et mettre dans des moules à muffins. Enfoncer pour obtenir des croustades ou des cassolettes. Faire rôtir au four jusqu'à ce que ce soit sec et bien doré. D'autre part, mettre dans une casserole 3 c. à tb. de graisse provenant du fond de cuisson du poulet. Ajouter 3 c. à tb. de farine puis mouiller avec 1 tasse de lait et 1/2 tasse de crème. Faire jeter quelques bouillons. Assaisonner de sel et poivre. Ajouter 2 tasses de poulet cuit coupé en dés puis 1 tasse de pois verts bien égouttés. Servir dans les croustades également bien chaudes. Garnir d'une touffe de persil frais.

Côtelettes de porc rôties au four

- | | |
|----------------------|---------------------------|
| 6 côtelettes de porc | 1 c. à thé de moutarde |
| 1 c. à tb. de farine | 1 c. à tb. de sucre |
| 2 oignons tranchés | 1/4 de c. à thé de poivre |
| | 1 tasse d'eau chaude |

Bien mélanger la moutarde, le sucre, la farine, le sel et le poivre. Essuyer les côtelettes et les passer dans ce mélange. Mettre l'une à côté de l'autre en ne laissant pas d'espace si possible. Faire cuire à four moyen 350° F. 1/2 heure. Retirer du four et couvrir les côtelettes de rouelles d'oignons tranchés assez minces. Ajouter 1 tasse d'eau chaude et prolonger la cuisson encore de 30 à 45 minutes. Si la cuisson est bien conduite, on aura des belles côtelettes bien dorées et bien tendres. Servir avec purée de pommes de terre et petits pois sautés au beurre. 6 services.

Volaille en gelée

- | | |
|-------------------------|-----------------------------|
| 1 poule de 5 à 6 livres | 1 oignon moyen |
| 2 carottes | 1 petite feuille de laurier |
| 1 c. à tb. de sel | 2 livres de jarret de veau |
| | 1 pinte d'eau froide |

Mettre le tout dans une marmite et faire bouillir à petit feu jusqu'à ce que la viande se détache des os. Laisser refroidir la viande dans le bouillon. Enlever. Couler le bouillon, dégraisser. Vérifier l'assaisonnement. Ajouter à chaque tasse de bouillon 1 c. à thé de gélatine préalablement dissoute dans 1 c. à tb. d'eau froide. Faire chauffer pour dissoudre la gélatine parfaitement. Passer un moule à l'eau froide. Verser 1/4 de pouce de gelée au fond, laisser prendre. Faire un joli décor que l'on fixe avec quelques cuillerées de gelée. Désosser la volaille, mettre d'abord au fond le blanc puis alterner avec la viande plus foncée. Ajouter 1/2 boîte de pois verts bien égouttés. Quand le moule est rempli de viande, couler la gelée au-dessus et laisser prendre bien ferme. Démouler et garnir de persil frais.

Ragoût de boulettes

- | | |
|---|-------------------------------|
| 2 livres de porc haché maigre | 1 c. à tb. de graisse |
| 2 c. à thé de sel | 1 oignon moyen haché finement |
| 1/4 de c. à thé de chacune des épices suivantes: muscade, cannelle, clou, | 1/4 de c. à thé de poivre |
| | farine grillée et eau chaude |

Faire revenir l'oignon haché finement dans la graisse chaude 5 à 8 minutes. Ajouter à la viande hachée ainsi que les assaisonnements, sel, poivre et épices. Triturer la viande avec les mains pour bien mélanger. Façonner en boulettes de 1 1/2 pouce environ et passer légèrement dans de la farine blanche. D'autre part, faire bouillir 1 pinte d'eau et y jeter les boulettes. Laisser mijoter au moins 1 heure, saupoudrer au-dessus du mélange assez de farine grillée pour donner une bonne consistance à la sauce. Brasser en ajoutant la farine.

La farine grillée peut s'ajouter à un liquide bouillant sans qu'il soit nécessaire de la délayer auparavant. Vérifier l'assaisonnement et laisser mijoter encore 1/2 heure après l'addition de la farine. Si l'on emploie du bouillon à la place de l'eau, le goût sera plus fin. 8 services.

Tête fromagée

- | | |
|----------------------------------|-----------------------------|
| 1/2 tête de porc | 1 patte de porc |
| 1 gousse d'ail | 1 petit oignon |
| | quelques feuilles de céleri |
| 1 brindille de thym si l'on en a | 1 feuille de laurier |
| | eau froide |

Préparer soigneusement la tête et les pattes en les brossant. Mettre dans une marmite avec tous les assaisonnements et de l'eau froide pour couvrir. Couler le bouillon, enlever soigneusement les petits os. Couper la viande en petits morceaux. Remettre dans le bouillon, faire chauffer de nouveau, vérifier l'assaisonnement et mettre dans des bols passés à l'eau froide. Laisser prendre bien ferme et démouler pour servir. La tête fromagée ne va pas à la gelée.

LA CHASSE A L'ESPIONNE

[Suite de la page 9]

— Soyez tranquille... Je serai prudente!... Mais, je vous en prie il est inutile de faire de ce départ une affaire d'Etat... Je préférerais de beaucoup passer inaperçue!... Que personne ne m'accompagne, je vous en prie... Je sais où est marquée l'auto!

Nul n'insista plus, Lord Brockwell effleura d'un respectueux baiser la main que lui tendait la jeune femme, puis cette dernière s'écarta et se faufila rapidement parmi les groupes. En peu de temps elle atteignit le vaste couloir somptueusement décoré de plantes et de guirlandes. Au vestiaire elle reprit son manteau de vison, puis, refusant l'aide de deux valets qui s'empressaient à sa rencontre, elle descendait le perron brillamment illuminé...

Les autos étaient parquées un peu plus loin. Au premier coup d'oeil, lady Brockwell reconnut sa Rolls... Elle s'installa au volant, puis, avec l'aide du gardien, elle exécuta une rapide marche arrière, et atteignit rapidement la grande avenue, qu'elle emprunta.

Au moment où la jeune femme franchissait la grille d'entrée, elle n'aperçut pas une silhouette qui se découpait à une des fenêtres du premier. Gerald Hartmann était là qui la regardait partir. Un sourire satisfait plissait les lèvres du *businessman*... Et ses yeux suivaient le feu rouge de la Rolls qui s'éloignait de plus en plus dans la nuit; il continuait de l'observer, quand, tout à coup, il tressaillit... Une main venait de se poser sur sa manche...

— *By Jove*, c'est vous, Bally!... Vous m'avez fait peur!...

Gerald Hartmann en se retournant venait de reconnaître un de ses collaborateurs, qui, sous le prétexte d'aller fumer une cigarette, était venu le rejoindre auprès de la fenêtre. Et tout de suite son masque se rassérêna et, comme le nouveau venu se penchait vers lui, il lui glissa rapidement à l'oreille:

— C'est fait!...

II — Une motocyclette sur la route

LADY Brockwell continuait de piloter de main de maître la Rolls sur la chaussée; toutefois, si son mari se fût trouvé là, il n'eût pas manqué de s'inquiéter de la direction qu'empruntait à cet instant la conductrice. A peine parvenue à un mille de la demeure de Jérôme D. Newton. Vera Brockwell, loin de piquer directement sur Washington, emprunta la chaussée qui aboutissait à Warrenton. De migraine, il n'était certainement plus question, car la jeune femme paraissait prendre un sensible plaisir à cette équipée nocturne, elle avait ouvert la vitre auprès d'elle et la brise venait constamment lui cingler le visage...

Lady Brockwell appuyait allégrement sur l'accélérateur quand, tout à coup, une exclamation lui échappa... Dans le rétroviseur se reflétait la clarté aveuglante d'un phare...

Pendant plus d'un mille, la jeune femme pesta contre la lumière qui la gênait, elle se vit contrainte de baisser le rideau qui protégeait la vitre arrière. Ce n'était pas une auto qui empruntait ainsi la même route et avançait à une vitesse sensiblement égale à celle de la Rolls, mais une motocyclette... Les rayons du phare empêchèrent lady Brockwell de discerner le conducteur penché sur son guidon. Au bout d'un moment, exaspérée par l'insistance que mettait l'importun à suivre la Rolls à une allure sensiblement égale, la jeune femme eut un geste d'impatience...

— Qu'il passe!... grommela-t-elle en ralentissant... Puisqu'il est si pressé!...

Mais le motocycliste ne passa point... Il resta délibérément en arrière et le pinceau lumineux de ses phares continua de balayer la chaussée à peu de distance de la Rolls...

Ce manège commençait à énerver de plus en plus lady Brockwell. Au bout d'un instant, devant l'insistance que mettait le motocycliste à demeurer dans son sillage, la jeune femme se demanda si elle n'eût pas mieux fait d'attacher plus d'importance aux recommandations que lui avaient faites tout récemment son mari... Les voitures qu'elle avait croisées sur la route depuis son départ de la villa se faisaient en effet de plus en plus rares... Une attaque demeurerait possible!...

Toutefois, Vera Brockwell sentit ses inquiétudes s'apaiser... La motocyclette était seule... Son conducteur ne paraissait pas dangereux. Alors la jeune femme appuya de nouveau sur l'accélérateur... Puisque cet étrange promeneur nocturne insistait à la prendre en filature, elle allait le soumettre à une course de vitesse... La Rolls fila avec la rapidité d'une flèche... Un sourire aux lèvres, lady Brockwell s'aperçut tout d'abord qu'elle prenait une avance de plus en plus considérable sur la motocyclette et elle en conclut un vif plaisir... Déjà, après un savant virage, elle ne voyait plus le phare, resté au moins à un demi-mille en arrière... A n'en point douter, elle allait semer l'importun de magistrature façon!...

Pourtant la joie de la jeune femme ne fut que de courte durée... A un autre virage, le phare apparut de nouveau dans les ténèbres. Presque en même temps, la pluie se mit à tomber, de grosses gouttes s'en furent s'abattre contre le pare-brise...

— Décidément, c'est complet!... maugréa lady Brockwell...

D'un geste rapide, la jeune femme mit en mouvement ses essuies-glaces. Les rafales de pluie redoublaient de violence. Toutefois, le phare de la moto illumina derechef la chaussée devenue brillante comme un miroir... Le mauvais temps ne semblait pas devoir décourager son conducteur qui persistait à demeurer derrière la Rolls dont il se rapprochait de nouveau...

Cette fois, Vera Brockwell ne put dominer son impatience. L'idée lui vint qu'il devait s'agir là d'un individu que son mari avait prié de la suivre et de la protéger, le cas échéant... Et son masque se contracta une fois de plus...

— S'il me fait surveiller maintenant, c'est complet!...

La Rolls filait silencieusement, lady Brockwell semblait parfaitement connaître la route qu'elle venait d'emprunter peu de temps auparavant. De plus en plus agacée par l'insistance que mettait le motocycliste à la suivre, elle fit fonctionner l'appareil de radio qui avait été installée dans la voiture. Bientôt, dominant le crépitement de la pluie sur les vitres, les accords peu harmonieux d'un jazz se firent entendre...

Tout en conservant une main à son volant, lady Brockwell tourna le bouton de l'appareil, et, tout à coup, un léger tressaillement la saisit:

— Attention!... Avis à tous les constables de la région de Washington et à la police des routes!...

Cette fois, l'attention de la jeune femme se trouvait si profondément éveillée par cet avertissement lancé par T.S.F. qu'elle parut oublier le motocycliste qui semblait d'ailleurs rester sensiblement en arrière... La voix nasillarde du *speaker* s'élevait à l'intérieur de la voiture:

— Un vol d'une importance considérable vient d'être commis à la villa de

Jérôme D. Newton... Un document d'un intérêt capital concernant le traité tripartite qui vient d'être signé a disparu du coffre. Le secrétaire d'Etat à la Guerre vient de s'apercevoir de l'absence du document qu'il avait déposé dans son coffre... Une enquête est ouverte... Etant donnée l'importance de la pièce volée, toutes les routes de Maryland, de Virginie et de Pennsylvanie vont être étroitement surveillées... Tout automobiliste suspect sera appréhendé d'office...

Le masque de la jeune femme demeurait tendu... Le *speaker* annonçant d'autres nouvelles, elle arrêta l'appareil, puis, de sa main gauche, essuyant la buée qui recouvrait la glace, elle s'efforça de se reconnaître...

La Rolls était parvenue en pleine campagne. Maintenant, aussi loin que les regards pouvaient discerner, on n'apercevait pas la moindre lumière. Des bois de sapins se dressaient de chaque côté de la route...

— Quel admirable endroit pour tendre un guet-apens!... se dit la jeune femme...

Le phare de la moto avait disparu. Lady Brockwell en conclut que son suiveur inopportun s'était enfin résigné à s'arrêter... Sous la pluie battante, incapable de persévérer plus longtemps, il avait dû chercher quelque abri où se garer en attendant que les rafales diminuassent de violence...

— Voyons, où suis-je exactement?...

La jeune femme arrêta son auto... La pluie tombait et venait crépiter si fortement contre les glaces qu'il était absolument impossible de se reconnaître... Tout autour, c'était un véritable déluge... Lady Brockwell porta la main à la pochette qui se trouvait pratiquée dans la portière de droite et en retira une carte de la région qu'elle étudia longuement...

— Walsters doit être à trois milles, pas plus, se dit-elle... Le bois de sapins est figuré en vert... Il faut faire vite... Je dois être de retour à l'hôtel suffisamment tôt pour que personne ne se doute...

Lady Brockwell promenait sur la carte son index ganté de cuir... Puis, d'un geste instinctif, sa main se porta sur le sac où, peu de temps auparavant, elle avait enfoui l'enveloppe que lui avait remise l'étrange *businessman*... Un sourire satisfait fit étinceler des prunelles quand elle ouvrit le sac et se rendit compte que la petite enveloppe se trouvait toujours à l'endroit où elle l'avait déposée...

— Allons, tout va pour le mieux... murmura-t-elle. Mais il faut agir rapidement. Les agents de la police des routes pourraient intervenir... Mais Walsters n'est pas si loin!... D 14 est certain que le destinataire s'y trouve... Allons, je crois que nous n'aurons pas perdu notre soirée!...

Les rayons des phares de la Rolls s'entouraient d'un halo, le ruissellement des eaux rendaient la visibilité d'autant plus imprécise.

— Il faudra ralentir quelque peu, se dit la jeune femme... Je crois que le chemin de Walsters débouche sur la route à moins de deux milles de là... Enfin, nous verrons bien!...

Et la course reprit à travers la nuit... D'un rapide coup d'oeil, la jeune femme s'assura qu'elle n'était toujours pas suivie... Nulle part elle n'aperçut la moindre lumière...

— Décidément, se dit-elle, j'étais bien sotte de m'inquiéter de ce motocycliste... Si ennuyeuse quelle soit, la pluie la contraignait à déguerpir. Maintenant, il n'y a plus un chat sur la route... Et c'est tant mieux!...

Pourtant, lady Brockwell se rappela l'annonce de radio qu'elle avait entendue tout à l'heure. A n'en point douter d'autres motocyclettes pouvaient apparaître d'un instant à l'au-

L'HOROSCOPE DU "SAMEDI"

(Nouvelle série)

4	7	2	6	5	3	8	6	2	7	6	3	8	5	2	8
0	A	D	N	P	C	S	E	E	M	C	O	O	E	S	Y
2	8	5	6	3	7	2	6	4	8	3	5	2	6	7	3
N	E	T	O	M	I	O	M	N	Z	P	I	U	P	T	L
6	3	7	2	5	4	6	3	8	2	7	5	3	6	2	4
T	I	I	V	T	V	E	M	C	E	E	E	Z	L	O	
6	2	8	4	3	6	5	2	7	4	8	3	6	2	5	7
P	L	O	U	N	A	A	E	S	S	N	T	S	S	V	I
8	3	6	5	2	7	4	3	6	5	2	8	4	3	6	2
S	S	T	E	P	N	A	M	R	N	E	T	I	E	O	N
7	6	2	8	5	3	6	4	2	7	5	3	6	4	2	8
C	P	I	A	T	R	S	D	B	E	U	I	U	E	L	N
5	6	3	6	7	2	8	4	6	3	5	4	7	2	6	3
R	R	T	L	R	E	T	R	U	E	E	A	E	S	I	S

Comptez les lettres de votre prénom. Si le nombre de lettres est de 6 ou plus, soustrayez 4. Si le nombre est moins de 6, ajoutez 3. Vous aurez alors votre chiffre-clef. En commençant au haut du rectangle pointez chaque chiffre-clef, de gauche à droite. Ceci fait, vous n'aurez qu'à lire votre horoscope donné par les mots que forme le pointage de votre chiffre-clef. Ainsi, si votre prénom est Joseph, vous soustrayez 4 et vous aurez comme clef le chiffre 2. Tous les chiffres 2 du tableau ci-dessus représentent votre horoscope.

Droits réservés 1945, par William J. Miller, King Features, Inc.

tre, et celles-là montées non point par de simples particuliers, mais par des agents... Leur intervention pouvait entraîner de fâcheuses complications...

— Au fait, qu'est-ce que je risque, se dit au bout de quelques instants la jeune femme... Inutile de m'affoler, ne suis-je pas lady Brockwell! En admettant même qu'ils mettent la main sur l'enveloppe, ils ne trouveront certainement rien qui puisse leur faire soupçonner...

Tout en pilotant son auto dans la nuit, lady Brockwell s'imaginait la scène qui avait dû se jouer après son départ du secrétaire d'Etat à la Guerre... Une grosse sensation s'était certainement emparée de tous les invités quand on s'était aperçu de la disparition du précieux document...

— Décidément, D 14 est un habile homme, murmura la jeune femme avec un sourire... Il n'a pas son pareil pour orienter l'adversaire sur une fausse piste!... D'ailleurs il est certain du succès... Pourquoi ne pas le demeurer, moi aussi!...

La jeune femme interrompit brusquement son soliloque... De nouveau, la lumière d'un phare jaillissait, éblouissante, derrière elle, dans la nuit...

— Allons, serait-ce encore la motocyclette?

Lady Brockwell passait de l'espoir à l'inquiétude. Elle approchait du chemin où elle espérait s'engager pour retrouver le mystérieux destinataire de l'enveloppe remise récemment par Gerald Hartmann. Et déjà, sur sa droite, en dépit de la pluie battante, elle apercevait une lumière à travers la nuit... Le cottage qu'elle devait atteindre avant de rejoindre Washington en toute hâte, était situé tout près... Et cette lumière venait vraisemblablement de la fenêtre de celui qui l'attendait avec une impatience bien compréhensive...

La jeune femme n'accéléra point l'allure de l'auto... La motocyclette approchait de plus en plus. Elle espérait donc en être débarrassée une fois qu'elle l'aurait dépassée...

La moto arrivait... Elle filait à toute allure; en la voyant ainsi lancée, lady Brockwell put espérer en être bientôt débarrassée... Mais, soudain, une sourde exclamation lui échappa... L'engin fonçait droit sur la Rolls...

— *Good gracious!*... Quelle maladresse... Il va...

La jeune femme n'acheva point sa phrase... Un choc violent se produisit immédiatement suivi d'une explosion... Les phares s'éteignirent aussitôt... Peu s'en fallut que la conductrice ne fût projetée contre son volant... Se raidissant sur son siège, elle put tout de même éviter la catastrophe...

Il se fit un bref silence... Pendant quelques instants, lady Brockwell demeura immobile, comme incrustée à son siège... Tout autour, les ténèbres tombaient, épaisses... Le choc avait dû rompre les fils électriques. Quant au phare de la motocyclette, il s'était éteint lui aussi.

— Hello!... Que s'est-il passé?...

A peine remise de la secousse plutôt brutale, Vera se hasarda hors de sa voiture. Une rafale de pluie vint lui cingler le visage, alors elle esquissa quelques pas sur le bord de la route... Ses souliers de bal enfonçaient dans la boue, l'eau pénétrait à l'intérieur...

Machinalement, la jeune femme prit dans la pochette de la porte, demeurée grande ouverte, une torche électrique... Il se fit un léger déclin, le pinceau lumineux balaya la route...

Tout d'abord, l'automobiliste vit la moto écrasée contre l'arrière de la Rolls... La roue d'avant avait été tordue par le choc. De leur côté les

deux pneus arrière de la voiture avaient éclaté. Le feu d'arrière s'était éteint en même temps que les phares... Le pare-choc apparaissait fortement tordu...

Cependant, ce qui attira surtout l'attention de la jeune femme, ce fut un corps étendu, légèrement replié sur lui-même... Le motocycliste était venu échouer là, au milieu de la boue...

— Mon Dieu!... Il s'est tué!... balbutia lady Brockwell en s'agenouillant auprès de la forme immobile...

Maintenant l'inconnu apparaissait à la clarté de la torche électrique. Il était vêtu d'une combinaison de toile brune, son visage se trouvait en partie dissimulé par des lunettes, un casque de cuir lui protégeait la tête et la nuque... Dans sa chute au milieu de la boue, il s'était souillé le menton, ses vêtements tout trempés lui collaient au corps...

Lady Brockwell hésita pendant quelques instants, la pluie lui plaquait ses cheveux contre son front et abîmait la robe de soirée que ne protégeait qu'imparfaitement le superbe manteau de vison... La jeune femme se redressa, hésitante, ses regards se portèrent vers la lumière qu'elle apercevait toujours sur sa droite... Elle allait abandonner délibérément le motocycliste qui semblait évanoui quand un scrupule la prit... Elle voulut s'assurer si le malheureux vivait encore... Elle appliquait la main contre la poitrine de l'inconnu quand une exclamation de stupeur lui échappa...

— Dieu tout-puissant!... Ce n'est pas un homme!... Ce n'est pas un homme!... C'est une femme!...

Intriguée au plus haut point, lady Brockwell se baissa de nouveau; sans plus s'inquiéter de l'eau qui ruisselait le long de son visage, anéantissant tout son savant maquillage, elle dénoua la courroie qui assujettissait le masque de cuir... En quelques instants, l'inconnue se trouva débarrassée de sa coiffure. Une opulente chevelure brune s'échappa aussitôt du couvre-chef...

— Ce n'est même pas une femme, insista lady Brockwell profondément interloquée... C'est une jeune fille!...

Pourtant l'automobiliste se redressa bien vite... Elle se rappelait la mission qui lui avait été confiée et le danger qu'elle pourrait courir en s'attardant plus longtemps sur la route... Une fois de plus elle regarda la lumière tout proche, qui, telle un phare, semblait la guider dans la nuit...

— Qu'importe!... Je ne puis attendre... Il faut à tout prix...

La jeune femme n'acheva point sa phrase... Auprès d'elle, l'inconnue venait de remuer faiblement, et, presque imperceptible, sa voix s'éleva:

— Au secours, balbutia-t-elle.

III — La villa dans les sapins

LADY BROCKWELL esquissa un geste de dépit, mais déjà une main se tendait vers elle et s'accrochait à sa manche:

— A boire, madame, par pitié!...

La jeune femme regarda autour d'elle... Elle avait emporté dans le nécessaire de la Rolls, une petite valise de pharmacie... Elle trouverait là de l'eau de mélisse. Hâtivement elle revint donc à la voiture, puis chercha à tâtons... Elle s'exaspérait à tâtonner ainsi dans le noir:

— Ma foi, tant pis! grommela-t-elle... Mieux vaut laisser ici cette importune!...

Pourtant, à la réflexion, la jeune femme comprit que l'inconnue pouvait appeler, alerter les agents qui devaient intervenir d'un moment à l'autre... Mieux valait ne pas compliquer les choses. D'ailleurs la motocycliste se redressait... Il semblait qu'elle ne

se fût rien fracturé au cours de l'accident...

— Je vous en prie, madame... Prenez-moi avec vous!... J'ai eu de la chance... Je suis tombée de ma machine avant le choc...

— Attendez... Je vais vous aider et je vous conduirai jusqu'à ma voiture... Ensuite, j'ignore si je pourrai la remettre en marche... Il faudrait qu'un mécanicien la répare!... Mais pourquoi avez-vous foncé sur moi comme une folle? Vous auriez voulu provoquer cet accident stupide que vous n'eussiez certainement pas mieux agi!...

Lady Brockwell ne pouvait dominer à présent les vives appréhensions qu'elle ressentait. Elle avait cru exécuter cette nocturne équipée à l'insu de son mari et rentrer assez tôt à son hôtel à Washington pour ne point éveiller ses soupçons, et voilà que cette aventure menaçait de tout compliquer... Lord Brockwell ne pouvait désormais moins faire qu'apprendre son équipée, et, certainement, il ne manquerait pas de questionner sa femme au sujet des raisons qui lui avaient fait emprunter la chaussée de Warrenton par un temps détestable!...

— Allons, appuyez-vous sur moi!...

Bon gré mal gré, la jeune femme se vit obligée de secourir son intempesitive compagne de hasard... L'inconnue semblait encore un peu étourdie par sa chute, toutefois elle put approcher de la voiture, puis avec l'aide de lady Brockwell, s'installer à l'intérieur. Quand elle fut assise sur les confortables coussins et que Vera lui eut fait prendre un peu d'eau de mélisse sur un morceau de sucre, elle poussa un soupir satisfait...

— Alors, vous sentez-vous mieux? hasarda la jeune femme...

— Un peu mieux, je vous remercie, madame... Je crois que je m'en tirai seulement avec quelques écorchures aux mains et aux genoux!...

— Vous pourriez vous vanter d'avoir de la chance...

Tout en prononçant ces mots, lady Brockwell s'était remise au volant, ses vêtements tout trempés lui collaient au corps, l'eau coulait le long de ses bas de soie fine... Cependant, elle ne paraissait pas s'inquiéter actuellement de son état aussi lamentable que celui de sa compagne. Se replaçant au volant, elle s'efforça de remettre la Rolls en marche... Ce fut en vain qu'elle appuya sur le contact... La voiture refusa d'avancer.

— Eh bien, nous voilà propres!... Mon auto est momentanément inutilisable!...

— Je vous assure, madame, je suis confuse!...

— Ne vous excusez pas!... Vous allez rester là tout simplement...

Comment, vous partez, sous cette pluie?...

— Il faut absolument que j'aille chercher du secours!...

— Mais il me semble que la première voiture ou la première moto qui passera...

— Inutile... Vous voyez bien qu'il y a une maison tout près de là!...

Etendant la main, lady Brockwell désignait la lumière qui apparaissait toujours dans la nuit, puis se tournant vers l'inconnue:

— Ecoutez-moi bien, vous allez m'attendre là... Pour ma part, j'irai à cette maison demander des secours... Je n'en n'aurai certainement pas pour longtemps.

— Mais vous allez être trempée jusqu'aux os!...

— Qu'importe!... Ce n'est pas la première fois que pareille chose m'arrive!...

La jeune fille eut beau insister, sa compagne demeura fermement décidée à partir; prenant son sac et s'assurant

qu'elle avait son revolver, lady Brockwell alluma sa torche électrique, puis s'engagea délibérément sur la route. La pluie semblait avoir diminué quelque peu de violence, le rond lumineux de la torche se dessinait devant la jeune femme. Pendant quelques instants elle parut manifester quelque hésitation, puis elle s'éloigna, sans se retourner une seule fois pour regarder la voiture où l'inconnue était demeurée assise...

La motocycliste ne bougeait pas; pourtant, si lady Brockwell avait pu voir à ce moment l'expression de son visage, elle eût été certainement intriguée... Un sourire satisfait éclairait le masque de la jeune fille. Ses regards suivaient le rond lumineux qui s'éloignait peu à peu, puis, brusquement, il disparut... Lady Brockwell venait d'emprunter un chemin qui débouchait à peu de distance sur la route...

Alors, avec une agilité dont on ne l'eût certainement pas crue capable, surtout après l'accident dont elle venait d'être victime, la jeune fille sortit à son tour de la Rolls. L'engourdissement et la raideur qu'elle manifestait tout à l'heure, quand lady Brockwell l'avait aidée à se hisser dans la voiture avaient complètement disparu. Portant la main à la poche de pantalon de sa combinaison, l'inconnue en retira un revolver, puis s'aventurant au dehors, elle s'élança dans la direction que venait d'emprunter sa compagne...

Cinq minutes durant, la jeune fille s'éloigna à travers les ténèbres presque complètes, mais elle ne tarda pas à repérer à son tour le chemin où s'était engagée lady Brockwell. D'ailleurs, à trois cents pas en avant, elle revit le rayon lumineux de la torche électrique, la silhouette de la jeune femme se découpait confusément...

Lady Brockwell ne soupçonnait pas un instant qu'elle fût aussi étroitement filée. A plusieurs reprises, elle s'arrêta, pataugeant dans la boue; elle poussa une joyeuse exclamation quand elle aperçut un portail qui se découpait à peu de distance...

Depuis qu'elle s'était engagée dans cette voie la jeune femme avait pu se rendre compte que des traces de pneus apparaissaient sur le chemin. Elle se dit que celui qu'elle devait rencontrer et qui l'attendait vraisemblablement avec une légitime impatience l'avait précédée de très peu dans ces parages. Et elle oublia ses récentes tribulations pour accomplir jusqu'au bout la mission que lui avait confiée l'énigmatique D 14...

Après avoir franchi une trentaine de pas, lady Brockwell parvint au portail même... Elle se disposait à sonner, quand elle s'aperçut que la petite porte d'entrée voisine de la grille était demeurée entrouverte... Alors, résolument elle franchit le seuil et s'engagea à travers l'allée centrale...

De chaque côté s'alignaient d'énormes sapins. La pluie dégouttait des branches agitées par le vent, aussi la jeune femme dut-elle marcher au centre de l'allée... Le rectangle lumineux de la fenêtre se découpait devant elle et lui permettait de se guider. C'était la même lumière qu'elle avait aperçue de la route avant que se produisît le malencontreux accident...

Sans doute la jeune femme ne venait-elle pas là pour la première fois car elle avançait maintenant sans hésitation aucune. Au bout de l'allée un cottage de style anglais s'élevait. Quatre marches permettaient d'atteindre le perron... Lady Brockwell qui continuait de diriger sa torche électrique devant elle, se rendit compte, que là aussi, la lourde porte n'avait pas été fermée. En dépit de la pluie, elle demeurait entre-bâillée... A peu de

distance, une automobile était arrêtée, tous feux éteints. Pourtant la nouvelle venue n'aperçut pas âme qui vive...

Cette atmosphère de mystère n'était évidemment pas sans intriguer quelque peu la jeune femme, mais elle était habituée à de semblables découvertes. Une fois parvenue sur le porron, elle promena longuement ses regards autour d'elle... Elle ne vit encore personne, pas même une silhouette furtive qui, après avoir franchi à son tour le portail, se dissimulait rapidement sous les sapins... Seul se faisait entendre le ruissellement continu de la pluie...

Rassurée, la jeune femme entra sans chercher à appuyer sur le bouton électrique de la sonnette... A peine eut-elle esquissé deux pas dans le vestibule, qu'elle étendit la main à tâtons. Un commutateur était là qu'elle tourna. Un flot de lumière inonda aussitôt le refuge...

Le vestibule était vaste, quatre armures s'alignaient aux angles, mais la visiteuse nocturne ne leur accorda qu'une assez médiocre attention... Un grand escalier se dressait au fond, recouvert d'un tapis de couleur pourpre... Sans manifester la moindre hésitation, la jeune femme commença à gravir les marches qui conduisaient au premier étage...

Tandis que Vera Brockwell poursuivait son ascension, le silence le plus absolu s'appesantissait dans le mystérieux séjour. Il semblait véritablement que ce fût le refuge de la Belle au Bois Dormant, pourtant la nouvelle venue ne s'étonnait aucunement de cette atmosphère de mystère... Parvenue au bout de l'escalier, elle s'arrêta... Une odeur de cigare lui parvenait en effet... Ce détail, loin de l'inquiéter, la fit sourire...

— Il est là ! se dit-elle... Il m'attend !

Sous la porte du premier étage devant laquelle elle était parvenue, la jeune femme apercevait en effet un rais de lumière... Alors, d'un pas furtif, elle se rapprocha de la porte... A deux reprises elle frappa discrètement contre le panneau.

— Come in !... répondit une voix d'homme...

Lady Brockwell ne se fit pas répéter l'invitation ; conservant son sac dans sa main gauche, elle déposa sa torche électrique sur une chaise du palier, puis elle fit tourner la poignée de la porte. Quelques instants plus tard, elle pénétrait dans un bureau... aux murs couverts de magnifiques tapisseries...

Si imprévu cependant que parût ce décor la nouvelle venue ne s'attarda pas à le contempler... Après avoir hésité un peu sur le seuil, elle se dirigea vers l'extrémité de la pièce. Un homme était assis là à sa table de travail, un homme dont elle ne pouvait encore discerner les traits, car il baissait la tête et semblait fort absorbé à écrire. Quand il se redressa, lady Brockwell ne put réprimer une exclamation effarée. Pour la première fois qu'elle s'était engagée à travers la nuit elle abandonna sa parfaite assurance :

— Comment, c'est vous !... s'exclama-t-elle d'une voix sourde.

La jeune femme reconnaissait tout de suite l'individu qui avait redressé la tête et qui, maintenant la regardait en souriant... Il n'y avait pas de doute possible, c'était bien Gerald Hartmann qui se trouvait là et pourtant, elle avait quitté le businessman tout à l'heure, avant que ne fût connue la nouvelle de la disparition du document à la demeure du secrétaire d'Etat...

— Vous ne rêvez pas, lady Brockwell !... C'est bien moi... Vous aviez quelque chose à me remettre de la part de D 14 ?...

Gerald Hartmann souriait inlassablement et se levait de son siège, d'un geste aimable il désigna à la nouvelle venue le fauteuil qui se trouvait placé en face du bureau, mais la visiteuse ne répondit pas à cette invitation. Elle attendait, toujours debout, le visage crispé...

— C'est une mauvaise plaisanterie, j'imagine ! grommela-t-elle enfin d'un ton sec...

— Pas du tout... C'est moi, comme vous le voyez, qui remplace notre chef W 343... Donnez-moi l'enveloppe !...

Le sourire ironique qui effleurait à ce moment les lèvres du businessman inspirait à la jeune femme une extrême méfiance. Un secret instinct lui fit comprendre qu'elle se trouvait en danger :

— Trêve de plaisanterie, grommela-t-elle... Vous n'allez tout de même pas me faire croire que D 14 m'a remis une lettre pour la remettre à D 14 ? D'ailleurs, qui me dit que vous êtes bien D 14 ?

— Diable, vous êtes une fine mouche, lady Brockwell... Vous vous dites que votre collègue, dont vous ignorez l'identité, comme vous ignorez d'ailleurs l'identité de la plupart des agents de votre service d'espionnage, pourrait fort bien être tombé aux mains d'un agent de contre-espionnage américain, et que celui-ci, sous les apparences du financier Gerald Hartmann, a fort bien pu prendre la place de ce dernier. Quant au destinataire de l'enveloppe, il serait fort possible qu'il fût tombé, lui aussi, entre les mains de la police, et que, harcelé de questions, il se fût décidé à faire des aveux complets concernant l'organisation de son service !...

La jeune femme était devenue très pâle pendant que son interlocuteur imprévu lui adressait ces paroles. En dépit de la tranquillité qu'affectait Gerald Hartmann, elle comprenait qu'elle était venue donner tête baissée dans un piège... Mais la voix calme de son interlocuteur insista :

— Allons, donnez-moi l'enveloppe que D 14 vous a remise tout à l'heure, lady Brockwell ?...

— Je ne puis vous remettre cette enveloppe, riposta la jeune femme frémissante, puisque vous venez de m'avouer cyniquement que vous n'êtes pas D 14 !...

Et, avant même que son interlocuteur ait pu prévenir son geste, lady Brockwell porta la main à son sac, avec une foudroyante rapidité, elle en sortit son revolver qu'elle dirigea aussitôt contre le businessman.

— Vous être un traître... Vous allez payer !...

— Je ne vais rien payer du tout, déclara Gerald Hartmann dont le visage s'éclaira d'un sourire de victoire. Je constate seulement que votre geste équivaut au plus éclatant des aveux. Je suis l'inspecteur Byles... Et comme je serais navré qu'il vous survienne le moindre inconvenient fâcheux, je vous préviens charitablement que quel qu'un vous tient actuellement sous la menace d'un revolver !... Je ne cherche pas à vous mentir !... Regardez dans la glace qui vous fait face !...

Interloquée, la jeune femme regarda... Et elle aperçut tout de suite une silhouette qui se dressait dans l'encadrement de la porte... La jeune fille à la motocyclette qu'elle avait laissée récemment dans la Rolls, était là qui dirigeait contre elle le canon d'un automatique. Tout absorbée qu'elle était par sa promenade nocturne, lady Brockwell ne s'était pas doutée qu'elle fût étroitement filée. Maintenant, les yeux agrandis par l'étonnement, elle écartait lentement l'arme dont elle menaçait à l'instant son interlocuteur...

Ce que les mamans devraient savoir au sujet des Premiers Secours pour les BÉBÉS

Toujours à explorer... toujours curieux ! Malgré la surveillance de la maman, on ne peut jamais dire ce que le petit fripon va faire. Il faut parfois avoir recours à un médecin... quelquefois la maman peut donner elle-même les premiers secours. Ci-dessous, vous trouverez quelques-unes des mésaventures qui arrivent le plus communément aux bébés, et les suggestions faites par une autorité compétente au point de vue médical.



ÉCHARDES—Nettoyez la peau de bébé à l'alcool. S'il est nécessaire, employez une aiguille stérilisée pour dégager la tête de l'écharde. Puis sortez l'écharde à l'aide d'une pince très fine, stérilisée, et mettez un antiseptique. Si l'écharde est grosse ou profondément enfoncée, emmenez le bébé chez le médecin.

BRÛLURES ET ÉCHAUDURES—Pour les petites brûlures, appliquez une pâte faite de bicarbonate de soude et d'eau, ou mettez un onguent sur de la gaze stérile ou un linge fraîchement lavé et bandez légèrement l'endroit brûlé. Si le bébé est très brûlé, appelez tout d'abord le médecin. Puis, vous pouvez soit enduire la brûlure de gelée de pétrole et la recouvrir d'un linge propre, soit tremper un drap dans une solution de bicarbonate de soude et d'eau tiède et envelopper le bébé dedans. Gardez le bébé au chaud, enveloppé de couvertures.



COUPURES—Après avoir laissé saigner légèrement sous un filet d'eau, badigeonnez les petites coupures à l'alcool ou à la Teinture d'Iode à 2%, puis appliquez un pansement stérile. On peut arrêter généralement le saignement des coupures profondes en appliquant une compresse et un bandage serré. Si une artère ou une veine est coupée, faites un tourniquet au-dessus de la coupure, mettez une compresse serrée sur la coupure, et emmenez rapidement l'enfant chez le médecin.

PEU IMPORTE LES PREMIERS SECOURS DONT BÉBÉ AIT BESOIN, plus il est sain, mieux il les supportera. Conservez donc la santé de votre bébé en lui donnant des Aliments Heinz pour Bébé, sains et nourrissants. Quand vous commencez les aliments solides, choisissez son menu parmi les 27 délicieuses variétés de Purées Heinz pour Bébé, faciles à avaler, faciles à digérer. Et quand le médecin dit qu'il est prêt à apprendre à mastiquer, changez pour des aliments de consistance plus grossière, les Aliments Heinz pour Enfants qui existent en 17 variétés nourrissantes et appétissantes.

DEUX NOUVELLES CÉRÉALES ÉGALEMENT ! Recherchez ces deux nouvelles additions à la Famille des Aliments Heinz pour Bébé—la Céréale préalablement Cuite Heinz (faite de blé, de blé d'Inde et d'avoine) et le Mélange de Farine d'Avoine préalablement Cuit Heinz.



Quand vous faites vos emplettes, recherchez la gamme complète de Purées Heinz pour Bébé (Étiquette Bleue), d'Aliments Heinz pour Enfants (Étiquette Rouge), et les deux nouvelles Céréales Préalablement Cuites Heinz, à l'enseigne du Bébé Heinz.



Aliments
HEINZ pour Bébé

QUARTIER GÉNÉRAL
des aliments
POUR BÉBÉS

— Allons, vous voyez bien, cette fois, que tout est fini pour vous! déclara Gerald Hartmann, alias Byles... Au nom de la loi, Vera Trékanoff, je vous arrête!...

IV — La fin d'une espionne

Une jeune femme tressaillit en entendant prononcer son nom, mais la voix de son interlocuteur se fit entendre, plus impérative encore: — Jetez votre revolver sur la table!...

Vaincue, lady Brockwell s'exécuta... Sa main tremblait tandis qu'elle remettait l'arme... Alors, rapidement l'inconnue de la moto s'approcha d'elle...

Byles se promenait maintenant de long en large dans la pièce.

— Tout a une fin, Vera Trékanoff, déclara-t-il en revenant vers la jeune femme... Depuis longtemps les agents du service de contre-espionnage cherchaient à vous démasquer... Grâce à votre admirable audace, vous étiez arrivée à les dépister... Rappelez-vous l'affaire des pétroles de Tampico, où vous nous avez roulés comme des gosses, pour le parfait bénéfice d'une puissance étrangère... Souvenez-vous aussi du plan de la mitrailleuse «Alpha», qui fut dérobé au laboratoire d'expériences de Brownstown, avec une audace qui dénotait, de la part de son auteur, une habileté et un mépris du danger peu communs... En vérité, une telle adresse eût été digne d'une meilleure cause, Vera Trékanoff!...

— En vérité, je me demande pourquoi je vous ai permis de parler plus longtemps, coupa la jeune femme... Je ne sais absolument pas ce que vous voulez dire, et je ne connais pas cette Vera Trékanoff... Je suis lady Brockwell, je suis de nationalité britannique... Je préviendrai mon mari de la honteuse accusation et de la violence que vous me faites... Vous ne tarderez pas à vous repentir de...

— Trêve de menaces, Vera Trékanoff!... Certes, vous êtes lady Brockwell! A la suite de machinations et d'intrigues, vous êtes parvenue à tromper et à subjuguer complètement ce parfait honnête homme qui tient une large place dans la politique de son pays!... *By Jove!* Etre lady! c'était évidemment un rôle qui vous permettait de mieux surprendre les secrets concernant la diplomatie ou la défense nationale. Par malheur, vous aviez compté sans l'arrestation de Karl Denig, votre ancien amant!...

— Karl Denig? qui est-ce encore que celui-là? hasarda la jeune femme qui continuait de jouer l'étonnement le plus complet...

— Inutile de poursuivre votre comédie... D'ailleurs voici une lettre que Denig a écrite à son lit de mort, quand il succomba avant-hier à la suite d'une chasse dramatique que lui livrèrent deux de nos agents du contre-espionnage... Ces lignes ne peuvent laisser subsister aucun doute au sujet de votre véritable personnalité et des agissements que vous avez poursuivis, même depuis que vous êtes l'épouse de lord Brockwell...

Le faux Gerald Hartmann tendit une lettre à la jeune femme; devant l'insistance de son interlocuteur, elle se résigna à en prendre connaissance... Toute droite, elle lut, et l'agent secret observait anxieusement le changement qui s'opérait à ce moment sur son visage qui était devenu effroyablement pâle...

— Le misérable!... grommela-t-elle enfin...

— Denig n'était pas un misérable, coupa l'inspecteur... C'était un pauvre bougre qui n'a jamais pu se faire à l'idée que vous apparteniez à un autre!... Alors, au moment où il se vit

traqué par les nôtres, il s'est refusé à conserver le secret à votre sujet... Il est entré dans la voie des aveux, car il s'imaginait bien, qu'en agissant de la sorte, il déshonorerait par contre-coup lord Brockwell...

— C'est vrai, fit la jeune femme... Si vous m'arrêtez, vous déshonorerez lord Brockwell!... Je vous remercie infiniment d'avoir replacé cet atout dans mon jeu... Je sais bien que vous n'oserez pas, que vous n'oserez jamais!... Si le scandale éclatait...

— Le scandale n'éclatera pas, Vera Trékanoff!...

Et comme l'espionne se dressait en face de lui, incrédule, l'inspecteur Byles insista:

— Le scandale n'éclatera pas, car nous ferons tous pour l'étouffer. Nous ne voulons pas que l'homme qui fut toujours esclave de vos moindres desirs soit éclaboussé par la boue de votre existence et par votre lourd passé!...

Il se fit un bref silence. Une ombre passa dans les regards de Vera, et l'agent comprit qu'elle abandonnait peu à peu de sa belle assurance.

— Vous étiez grisée par votre titre de lady, insista Byles... Vous avez commis des imprudences, et vous ne vous êtes pas doutée un seul instant que le cercle se refermait autour de vous et de la bande infâme à laquelle vous apparteniez depuis plus de sept ans... Alors, nous avons décidé de vous confondre au service de contre-espionnage... Un seul moyen nous restait, jouer la comédie... Nous l'avons fait!... Les révélations de Denig nous avaient appris que vous cherchiez à vous procurer le texte intégral de l'accord qui vient d'être conclu entre les trois grandes démocraties... Alors, Byles est entré dans la peau de Hartmann qui, placé sous une surveillance des plus étroites, a pu assister à la réception du secrétaire d'Etat... Je dois d'ailleurs vous ajouter qu'une cer-

taine ressemblance avec le *business-man* me permettrait de la présenter avec plus de succès qu'un autre... Par Denig, nous savions qu'il était D 14... Un mandat d'amener vient d'être porté contre lui, à ce sujet. Il aura des comptes sévères à rendre à la justice de son pays... Mais tout cela nous écarte de votre cas... Nous tenions à vous démasquer, mais loin de cette brillante assemblée. On lança, par T.S.F., une information fantaisiste susceptible de vous encourager... Et ce fut Betty Dark la plus habile de nos agentes qui nous permit d'obtenir ce résultat!...

Byles désignait la motocycliste qui n'avait pas cessé depuis le début du récit de tenir l'espionne sous la menace de son revolver...

— Je comprends, ricana Vera Trékanoff... L'accident! tout cela c'était du chiqué?...

— Vous l'avez dit!... L'accident s'est produit près de votre but, afin de vous mettre dans l'impossibilité de vous enfuir...

— Je vous trouve très fort, et cette petite est une fine mouche, murmura amèrement lady Brockwell... Quand je pense que je ne me suis pas doutée un seul instant de sa duplicité... Vous avez raison, Byles!... Le titre de lady m'avait complètement rendue folle... Il me faisait oublier la plus élémentaire prudence!... Tant pis pour moi... Je suis prise, je dois payer!...

— Alors, vous reconnaissez que mes accusations sont fondées?

— Je reconnais tout ce que vous voudrez, excellent Byles... Et je vous donnerai même ma signature s'il le faut!...

Vera Trékanoff semblait maintenant décidée à accepter son destin; déjà Betty Dark détournait quelque peu son arme quand, tout à coup, l'espion-

ne se redressa avec la rapidité de l'éclair... D'un coup de pied savamment calculé, elle esquissa un croc-en-jambe qui fit étaler la jeune fille sur le tapis... Avant que ses deux voisins aient eu le temps de s'interposer, elle bondit vers la porte et s'éloigna en courant sur le palier.

— Vite!... Arrêtez-la!... hurla Byles...

Des appels et des éclats de voix se firent entendre dans l'escalier. Le cottage qui semblait désert tout à l'heure, se peupla subitement, des silhouettes apparaissaient dans les couloirs. Un agent qui s'efforçait de barrer la route à la fugitive s'effondra, frappé d'un coup de tête en pleine poitrine...

— Alerte!... Elle sort!...

Plusieurs détonations éclatèrent, mais aucune des balles n'atteignit la fugitive... Avec une extraordinaire rapidité, elle dégingola les marches du perron, puis avisant l'auto arrêtée qu'elle avait remarquée avant de s'introduire dans le cottage, elle y bondit. Sauter au volant, mettre le moteur en marche, puis appuyer sur l'accélérateur, ne lui demanda que quelques instants seulement.

Des nouveaux coups de feu retentirent, tirés du perron... Mais l'auto filait déjà à travers l'allée centrale... Elle allait atteindre la grille quand, tout à coup, une sourde explosion se fit entendre. Dans sa précipitation, Vera Trékanoff avait négligé, volontairement, d'allumer les phares qui l'auraient fait prendre pour cible: le grand portail demeurait fermé, elle s'en fut s'écraser à toute allure contre cet obstacle imprévu...

Betty Dark, Byles et leurs collègues accouraient à toutes jambes. En quelques instants, le petit groupe rejoignit l'endroit où s'était écrasée la voiture... Et à deux pas de là, Betty aperçut la première un corps qui gisait sans vie sur le sol:

— Elle est tombée! Venez vite!...

Byles et ses auxiliaires s'agenouillèrent à la hâte, mais ils constatèrent tout de suite que les soins demeuraient inutiles... L'espionne avait trouvé la mort au cours de sa chute, elle s'était brisée la colonne vertébrale...

— Alors, qu'allons-nous faire? interrogea Betty Dark...

— Tout d'abord, éviter le scandale... Vous entendez bien, tous? Vous allez m'aider à transporter le corps dans la Rolls, puis nous ramènerons la voiture sur la route de Washington... Il faut à tout prix que lord Brockwell croit, et tout le monde avec lui, que lady Brockwell a été victime d'un accident sur la route de Washington...

— Mais les constatations? objecta une voix...

— Nous ferons les démarches nécessaires avec la police... L'indispensable consiste, avant tout, à éviter toute complication diplomatique. Le résultat que nous recherchons depuis si longtemps est acquis: Denig et son ex-maîtresse demeurent actuellement hors d'état de nuire... C'en est fait de la sinistre organisation d'espionnage qui nous a donné tant de mal!...

Tout en prononçant ces mots, Byles tirait de sa poche la fameuse enveloppe... celle-là même que la jeune femme croyait contenir le texte intégral du traité!... Rapidement, l'agent secret déchira l'enveloppe, et ce fut une feuille blanche simple qu'il tira...

— Si elle avait pu savoir cela, murmura-t-il, pendant que ses compagnons soulevaient le corps pour le transporter dans la Rolls demeurée sur la route voisine, elle ne se fût certainement pas aventurée dans le piège que nous lui avions tendu, grâce aux révélations de son chef.

Ainsi s'acheva l'aventureuse carrière de l'espionne Vera Trékanoff. Hor-

LA VIE COURANTE... par Georges Clark



— En principe, je cède ma place aux dames âgées... mais comment peut-on savoir, aujourd'hui, si une dame est vraiment âgée?...

LA FEMME QUI AVAIT PEUR

[Suite de la page 10]

Rentrant dans la salle à manger, elle y trouva Adèle, sa bonne, occupée à desservir. Adèle semblait préoccupée. Hélène lui en fit la remarque :

— Je vous trouve un air bizarre ce soir, Adèle. Qu'est-ce qui ne va pas ? Vous avez quelque ennui ?

— Mais pas du tout, Madame. Je me plais bien ici.

— Bon, bon, tant mieux. J'ai très mal à la tête, Adèle, je monte dans ma chambre. Quand vous aurez fini, vous pourrez aller vous coucher. Bonsoir.

— Bonne nuit, Madame.

Et Hélène gagna le premier étage pour tâcher de reposer un peu. Elle se coucha, attendit le sommeil qui ne vint pas, et resta dans une torpeur angoissée, à épier les bruits nocturnes, les pas des passants, les craquements des meubles dans la nuit...

Quelques instants plus tard, un coup discret était frappé à la fenêtre de la salle à manger, donnant sur le jardin. Adèle, qui était aux aguets, l'entr'ouvrit précipitamment et dit à voix basse :

— C'est toi, Bébert ? N'entre pas. C'est loupé pour aujourd'hui.

— De quoi ! répondit une voix éraillée. Tu as changé d'avis ? Tu me dis que je peux rappliquer ce soir en douce et voilà que tu te dégonfles ? Faudrait pas te payer ma figure.

— Je me suis trompée, fit Adèle, je ne suis pas seule. Ma patronne est dans sa chambre.

— Je m'en fous. J'entre tout de même. Attends un peu que j'enjambe le rebord de la fenêtre.

— Pas si fort ! elle pourrait nous entendre. Elle attend le patron et son ami qui doivent revenir d'un moment à l'autre. Si tu restes ici, tu vas te faire poisser.

— Non, mais penses-tu ? ricana Bébert, j'y suis, j'y reste. Je les ai vus partir, ils ne vont pas rentrer tout de suite ! On a tout le temps de s'occuper. Dis-moi où est le bureau, où c'est qu'il y a les biftons. Ce sera fait en cinq secs.

— Chut ! j'entends Madame qui bouge.

— Oh ! celle-là, tu sais, si elle fait des magnés, moi j'hésite pas ! J'ai enlevé le goût du pain...

— Planque toi là, Bébert. La voilà qui arrive.

Adèle cacha l'apache derrière un rideau. Il était temps. Hélène, inquiète, venait voir ce qui se passait. Elle avait cru entendre parler. Adèle la rassura de son mieux, lui fit constater qu'elle achevait de mettre tout en ordre et se déclara prête à aller se coucher à son tour. Hélène rentra dans sa chambre.

Bébert sortit de sa cachette et réclama derechef, à sa complice, la clef du bureau, mais Adèle avait peur :

— Ils vont revenir, je te d's. Et alors on sera pincés tous les deux. Si tu ne t'en vas pas, Bébert, j'appelle !

— Moucharde, allons vite, la clef du bureau...

— Mais...

— Fais attention. Faut pas jouer avec mézigue. Je te préviens, ça coûte cher !

— Ecoute, Bébert. Je t'avais promis de t'indiquer un coup à faire ici, c'est donc que j'avais confiance en toi. J'ai tenu parole, parce que tu m'avais juré

de travailler "proprement", je croyais qu'ils seraient absents tous les trois. Tu aurais eu tout le temps qu'il te fallait. C'est pas ma faute s'ils ont changé d'avis à la dernière minute. Tu revien-dras un autre soir.

— Assez de boniment, grogna Bébert, quand je me dérange, il faut que ce soit pour quelque chose. La clef, t'a compris cette fois ? Mais Adèle prêtait l'oreille anxieusement.

— Qu'est-ce que t'as ? T'entends des voix ?

— Tais-toi, murmura la fille. C'est dans le jardin.

— T'es pas folle ?

— Tiens regarde, ces deux ombres. Ils ferment la porte.

— Bon sang de bon sang ! Ah ! c'est idiot de se faire poisser comme ça. Je te revaudrai ça, Adèle.

— Tu ne peux plus filer par le jardin. Que faire ?

— Tant pis, je grimpe l'escalier et j'entre là.

— T'es pas fou ? C'est la chambre des patrons.

— J'm'en fous. J'aime mieux m'arranger avec elle qu'avec les deux types.

— Ah non Bébert, pas de ça ! J'avais me gêner. Débinons-nous par là.

— Au fait, dit Adèle, y a la salle de bains à côté de leur chambre. On pourra peut-être s'y cacher. Viens.

— J'te suis. On verra bien...

A cet instant, Jacques et Roger pénétraient dans le pavillon et s'arrêtaient au rez-de-chaussée, dans la salle à manger.

Leur absence avait duré vingt minutes à peine.

L'avocat Vernier n'était pas chez lui. Avait-il oublié le rendez-vous ? S'était-il trompé d'heure ?

Toujours est-il que les deux visiteurs avaient rencontré visage de bois. Leur absence s'en était trouvée fort écourtée et Roger en profitait pour bavarder encore un peu avec son ami. Ils en vinrent tout naturellement à parler de l'état nerveux d'Hélène :

— Qu'est-ce que tu en penses, toi, de ces frayeurs constantes de ma femme ?

— C'est évidemment bien ennuyeux, mais pas incurable !

Jacques tira du buffet une bouteille de fine et des verres qu'il emplit, tout en suivant son idée :

— Et je n'arrive pas à triompher de ces terreurs irraisonnées, je ne vois qu'une méthode : il faut que je la laisse seule plus souvent, pour la dresser un peu !

— Qui sait, répondit Roger. On ne peut pas discuter avec des névroses de ce genre. Elle en souffre, c'est certain.

— C'est bien pour cela qu'il faut à tout prix la guérir.

Ils allumèrent des cigarettes. Ils s'étaient assis et causaient paisiblement. Soudain, du premier étage un appel angoissé leur parvint :

— C'est toi, Jacques ?

Jacques, lançant à son ami un clin d'oeil de connivence, répondit en grossissant sa voix :

— Hou ! hou ! c'est des voleurs.

Mais Hélène insistait :

— Ecoute, Jacques, j'ai peur !

— Naturellement ! tu mériterais qu'il y ait des voleurs pour de bon. Reste tranquille, c'est idiot à la fin !

Roger impressionné par cette scène faisait signe à son ami de ne pas pousser plus loin la taquinerie :

— Je t'assure, lui dit-il, tu ne devrais pas.

— Mais si, elle est exaspérante.

— Viens, je t'en prie, reprenait la voix tremblante d'Hélène, il y a quelqu'un... Je l'entends !

— Tu es absurde, cria Jacques. Tu sais bien que c'est nous qui sommes là.

Et se tournant vers Roger, il lui dit plus doucement.

— Je vais lui donner une bonne leçon.

— Que vas-tu faire ?

— Oh, rien de bien méchant, sois tranquille, tout ce qu'il y a de plus inoffensif. Je l'enferme à clef dans la chambre et nous ne soufflons plus mot.

Aussitôt dit que fait. Il grimpe en hâte les quelques marches de l'escalier et donna un tour de clef aux portes de la chambre à coucher et de la salle de bain, puis il redescendit au rez-de-chaussée.

Elle est plus capricieuse qu'une enfant de huit ans. Il faut que je la guérisse de ces terreurs puériles. Maintenant elle peut s'agiter. Je ne me dérange plus.

De nouveaux cris d'Hélène, affolés, haletants, retentirent aussitôt :

— Jacques, il y a un homme dans la salle de bains. Je l'entends, viens à mon secours !

Elle s'était lancée, avait bondi jusqu'à la porte qu'elle avait trouvée fermée et la secouait de toutes ses forces :

— Jacques ! A l'aide ! il est dans ma chambre ! Il veut me faire taire. Il va me tuer ! Au secours, Jacques, au sec...

C'est effrayant, dit Roger à Jacques qui souriait encore, quelle angoisse dans sa voix ! Il faut y aller.

— Ah non ! je ne marche plus.

— Mais voyons, Jacques, si c'était vrai !

Un cri plus atroce que les autres éclata :

— Ah, Jacques, ah !

Cette fois on perçut le bruit d'une lutte rapide, une sorte de râle, la chute d'un corps. Les deux hommes se levèrent, atterrés et gravirent fébrilement l'escalier : Jacques, tremblant ouvrit la porte.

Hélène évanouie, gisait sur le parquet de la chambre, étranglée. Son mari, désespéré, essayait vainement de la ranimer. La fenêtre de la salle de bains, donnant sur le jardin avait livré passage au bandit et à Adèle. Ils avaient pu fuir en s'aidant de la gouttière. Bébert filait déjà au grand trot vers la Seine, ayant réduit au silence le seul témoin dangereux de sa tentative ratée. Et la peur, la peur tragique restait inscrite sur le masque contracté et dans les yeux grands ouverts de la malheureuse Hélène.

JOSÉ DE BÉRY

GLOBULES SANGUINS VIEUX DE 1000 ANS

Des restes organiques bien conservés de globules rouges de sang ont été découverts par le Dr Wilhelm Graf, chef de la section d'histologie de squelettes provenant de Vikings suédois enterrés il y a un millier d'années. Des traces de vaisseaux sanguins et de cartilage autour des articulations ont aussi été trouvées. Le Dr Graf porte maintenant son attention sur des momies égyptiennes vieilles de 2,500 à 3,500 ans.

Exigez le
GIN
MELCHERS
croix d'or...



MELCHERS
FINEST
CANADIAN
GENEVA

DISTILLED FROM THE FINEST GRAINS AFTER HOLLAND'S BEST FORMULA AND MATURED IN BOND UNDER GOVERNMENT SUPERVISION MELCHERS DISTILLERIES LIMITED MONTREAL CANADA DISTILLERY NO. 2 PORT NO. 10-B

IL N'Y EN A PAS DE

MEILLEUR

COMPLÈTEMENT DISTILLÉ
POUR EN ASSURER
LA QUALITÉ ET LA SAVEUR

Melchers
Distilleries,
Limited

MONTREAL - BERTHIERVILLE

Avez-vous des cadeaux à faire ?

Ne cherchez pas plus longtemps. Abonnez vos parents et amis aux 3 grands magazines: *Le Samedi*, *La Revue Populaire* et *Le Film*.

Remplissez NOS COUPONS D'ABONNEMENT

NOTRE FEUILLETON

LES MAILLES DE FER

No 4

«N^e changeons pas la question, dit-elle avec son calme extraordinaire. La proposition de M. de Combremont est à coup sûr très honorable pour ma soeur. Je sais qu'il lui est sympathique; mais, entre cette sympathie et l'idée de le prendre pour mari, il y a loin, surtout pour un caractère comme celui de Thérèse.

«Oui, Sybil et moi, nous ferons votre commission; nous la ferons consciencieusement et loyalement. Quant à influencer Thérèse pour forcer ses goûts, n'y comptez pas.

Mme de Rochebelle n'osa pas insister. On eût dit que France lui faisait peur.

Dans tous les cas, avec la seconde de ses filles, ce n'était pas comme avec Thérèse. Les conversations duraient peu et les scènes se terminaient vite.

Dès que Mme de Rochebelle eut quitté la pièce, France s'approcha de Sybil :

— Tu sais, lui dit-elle, ne parle pas de ces choses à Thérèse, laisse-moi m'en occuper toute seule.

— Pourquoi ? lui demanda l'institutrice étonnée.

— Parce que... répondit la jeune fille.

Plus bas, France ajouta :

— J'ai mon idée.

Sybil ne demanda pas laquelle.

Une heure après et lorsque France, ayant entendu sous la voûte rouler le coupé de Nadine, fut sûre de ne plus être dérangée, elle se rendit chez sa soeur.

— Thérèse, lui dit-elle, je viens te faire part d'une chose grave, et dont tu pourras peut-être faire ton profit, en le sachant tout de suite.

— Ah ! fit l'ainée, qu'est-ce que c'est ?

— Un vrai malheur !...

— Mais encore !

— M. de Combremont t'aime éperdument et t'a demandé en mariage à la comtesse de Rochebelle... Elle vient de nous le communiquer, à Sybil et à moi, en nous demandant d'insister pour que tu l'acceptes.

— Et qu'avez-vous répondu l'une et l'autre ?

— Que nous ferions la commission, mais que nous te laisserions libre. De plus, j'ai prié Sybil de ne pas se mêler de la chose et de me laisser agir seule auprès de toi.

Thérèse regarda sa soeur, profondément, longuement. Le calme de France, ce calme sous lequel il y avait tant de perspicacité, tant de clairvoyance, l'étonnait toujours.

Elle l'attira dans ses bras, et baisant passionnément ses cheveux blonds :

— Oui, je sais que tu m'aimes, lui dit-elle, que tu m'aimes beaucoup. Je n'oublierai jamais ta démarche, ma France chérie.

— Et que dois-je répondre ?

— Est-ce aussi pressé que cela ?

— Non, la comtesse n'a pas demandé de réponse immédiate.

— Alors, ne lui dis pas que tu m'as déjà parlé... Du reste, de mon côté, j'ai besoin de réfléchir, et peut-être longuement.

— Thérèse, dit France subitement émue, je ne te demande pas tes secrets. Mais Maurice de Combremont est un homme loyal et bon qui t'aime éperdument. S'il doit avoir le cœur brisé par ton refus, mets-y tous les ménagements possibles.

Thérèse l'embrassa de nouveau, et simplement répondit :

— N'aie pas peur, nous avons trop souffert toutes les deux pour n'avoir pas pitié de ceux qui souffrent.

Un quart d'heure après, Thérèse, sous prétexte de prendre des nouvelles de son père, se rendait dans le cabinet de M. de Rochebelle.

Celui-ci, comme à l'ordinaire, du reste, dormait dans un fauteuil.

André écrivait au bureau.

Thérèse lui fit un signe imperceptible, et le jeune homme aussitôt la suivit dans un petit salon voisin.

Si la scène de la veille avait fait que Thérèse avait lu dans son cœur, elle avait produit sur André une impression autrement profonde et poignante.

En effet, à l'émotion heureuse de Thérèse, aux longs regards doux et bons qu'elle lui adressait, il avait compris à quel point la méprise de l'ouvrière l'avait rendue heureuse.

Depuis plus de six mois il assistait à l'épanouissement de l'amour de Thérèse.

Pas une seule fois elle n'avait songé à le lui cacher.

Cette grande tendresse, cette affection exclusive et confiante dont elle l'enveloppait, l'avait fait vivre dans un autre monde, elle avait réchauffé son cœur meurtri et timide, elle avait donné un but à sa vie qu'un sublime devoir avait rendue si triste et si malheureuse.

Et, cependant, jamais il n'avait senti un bouleversement aussi profond que la veille, lorsque dans sa conversation avec l'ouvrière, Thérèse avait fait allusion à la famille qu'ils pourraient créer tous les deux.

Des enfants d'elle ?... d'elle... sa femme et son amie, la compagne de sa vie entière !...

Ebloui et charmé, il se laissait aller à son rêve.

Mais, dans le cœur du jeune homme, il y avait nue délicatesse et une loyauté à toute épreuve.

Tout à coup, les premiers moments d'extase passés, une pensée lancinante et terrible se fit jour en lui.

C'était la même qu'il avait déjà eue à Rochebelle lorsque, découvrant qu'il n'allait plus être maître de son cœur, il avait voulu fuir Thérèse.

Eh ! oui ; avait-il le droit, lui, pauvre, sans situation et sans fortune, de devenir le mari d'une riche héritière comme l'était Mlle de Rochebelle ?...

Était-il délicat d'avoir l'air de voler la fille de l'homme dont il avait accepté l'hospitalité et l'argent ?...

— Il n'y a pas d'autre solution, se disait-il, je devrais fuir, mais à présent je ne le peux plus, je l'aime trop.

« Et puis, de son côté, avec le caractère qu'a Thérèse, ne me suivrait-elle pas ?... Alors, comme elle est mineure, Mme de Rochebelle serait capable de la faire rechercher par la police. Quel esclandre !... Sans compter que personne ne voudrait croire à mon désintéressement.

« Ah ! j'aurais dû partir l'an dernier, lorsque la première idée m'en est venue. J'ai été lâche de ne pas le faire... »

Dangely en était là de ses réflexions lorsque Thérèse le pria de le suivre dans le petit salon.

Le cœur battant à rompre les parois de sa poitrine, il attendit toute-fois qu'elle parlât la première. Ce ne fut pas long.

— André, lui dit-elle de sa voix si cassante avec Nadine, mais qui pour lui se faisait douce comme un chant du ciel, André, il y a déjà longtemps, dans le parc de Rochebelle, je vous ai demandé si vous vouliez être mon ami. Vous avez bien voulu y consentir et, depuis lors, l'affection que vous m'avez témoignée a porté le calme et la joie dans mon cœur, qu'un désespoir au-dessus de mes forces poussait à la haine et à la révolte.

« Mais en vous trouvant ce que vous êtes, c'est-à-dire l'homme le meilleur, le plus généreux, le plus délicat qui soit au monde, mon amitié peu à peu a changé de nature.

« Aujourd'hui je ne vous aime plus comme alors, c'est-à-dire comme une enfant enthousiaste, mais ignorante, je vous aime comme une vraie femme, capable d'être l'amie dévouée de tous les jours, fière de son amour, heureuse de vous avoir rencontré et qui vient vous dire : « Voulez-vous être le compagnon de toute ma vie, me voulez-vous pour femme ? »

André, éperdu, essaya de lui fermer la bouche.

— Oh ! Thérèse, s'écria-t-il ; par grâce, taisez-vous, cruelle enfant que vous êtes !...

Elle le regarda de ses grands yeux clairs, au travers desquels il semblait qu'on devait lire jusqu'au plus profond de son âme.

— Cruelle... cruelle... répéta-t-elle, Pourquoi donc ? Est-ce que vous ne m'aimez pas, André ?

— Moi, s'écria-t-il, Dieu du ciel ! ne pas vous aimer ?... Oh ! ne blasphémez pas, Thérèse... Demandez donc au mineur enfermé seize heures par jour au fond de sa mine comment il aime le grand air, le soleil et la lumière des jours de fête !... Demandez donc au prisonnier qui passe sa vie sous les verrous, entre quatre murs, comment il aime la liberté et la vue de ses semblables, et la main qui la première se tend vers lui...

— Alors, puisque vous m'aimez ainsi, fit-elle ravie, quel obstacle peut-il y avoir entre nous ?

— Vous êtes riche et je suis pauvre, lui dit-il. C'est la seule chose qui nous sépare, je l'avoue. Et si vous m'aimez comme je vous aime, vous ne me demanderez jamais de passer cet infranchissable fossé, parce que mon bonheur ne s'en relèverait pas. Or, à cet honneur, Thérèse, j'ai déjà, au début de ma vie, sacrifié ce que je pouvais avoir d'espoir sur terre.

— En vous demandant de devenir votre femme, mon ami, et de porter votre nom, je n'entends pas plus que vous que ce nom soit diminué ; je m'attendais à cette objection de votre part et, si vous voulez, nous allons l'éloigner pour toujours de notre vie.

Il la regarda, tout étonné de son calme, elle que le moindre obstacle irritait jusqu'au délire.

Elle continua :

— Veuillez m'écouter : la fortune actuelle de ma famille se compose de la propriété de Santa-Cruz, à la Havane, laquelle, quoique assez étendue, ne rapporte pas grand-chose et qui appartient à ma mère ; elle se compose, en plus, de capitaux considérables dont je ne connais pas le chiffre exact, mais qui est, je pense, de plusieurs millions. Ces capitaux sont à moi personnellement.

— A vous ! s'exclama André cruellement étonné.

— Oui, à moi ; mais attendez donc la fin de l'explication.

« Cette fortune m'a été léguée par un frère de mon grand-père, don José de Santa-Cruz. Ma soeur n'était pas née à l'époque de sa mort, et c'est ce qui vous explique comment j'ai été son unique héritière.

« Mais en me laissant six millions, don José en a donné la jouissance à mon père sa vie durant. Or, vous connaissez le comte de Rochebelle ; soit qu'il obéisse à son propre caractère qui est l'égoïsme même, soit qu'il subisse une influence étrangère, mon père ne se dépouillera jamais en ma faveur, pas plus du reste qu'en faveur de France, d'une seule parcelle de son bien-être, de son confort ou de son luxe.

« Nous caser sans un sou de dot est sa résolution. Donc, personne ne pourra dire qu'en vous mariant avec moi vous avez voulu ma fortune.

— Votre fortune présente, c'est possible ; mais on pourra m'accuser d'avoir escompté l'avenir. Or, ceci est encore une tache dont je ne veux pas.

— Eh bien ! soit ! dit Thérèse avec sa fougue ordinaire, j'aime encore mieux cela. Le jour où j'aurai vingt et un ans, et pour des raisons que vous comprendrez facilement, nous ne pourrions pas nous marier avant cette époque-là, je ferai l'abandon entier de ma fortune en faveur de France.

— Si je le veux ? s'écria André, si je le veux ? Ah ! Dieu oui, je le veux !...

« Mais vous, lui demanda-t-il au bout de quelques instants de silence, comment vivrez-vous ?

— Moi, répondit-elle sans hésitation, je veux tout recevoir de vous, tout partager avec vous, la richesse, si vous êtes assez heureux pour la conquérir, la misère, si vous ne réussissez pas.

« Vous êtes un homme fort à qui les événements doivent obéir ; s'il y a lutte et souffrance en attendant les résultats, nous serons deux à les supporter, et je dois ajouter que, pour moi, ce sera encore du bonheur.

C'était trop d'émotion pour André.

Malgré sa résolution de rester calme et maître de soi, ces derniers mots eurent raison de son stoïcisme.

Il attira Thérèse dans ses bras.

— Eh bien, soit ! lui dit-il, je ne résiste plus. Je ne lutte plus. Je t'aime trop, d'ailleurs, pour ne pas accepter cette idée de te donner par ma seule énergie une existence aussi large et aussi belle que celle que tu pourrais rencontrer ailleurs. Si, dans les commencements, on me calomnie, je saurai

attendre. Plus tard, on me rendra justice.

Avant de se séparer, ils convinrent de ce qu'ils devaient faire pour l'avenir.

André quitterait la maison le jour du départ de la famille pour Rochebelle. On lui offrait une situation avantageuse dans un des plus grands établissements industriels de Paris, il l'accepterait.

Les directeurs étaient intelligents. Avec eux il pouvait espérer faire son chemin, et même arriver à la fortune qu'il rêvait.

Pendant un an ils se condamnaient tous les deux à ne pas se revoir, et, au moment de sa majorité, Thérèse annonçait à son père et à sa mère son projet de mariage.

Étant donné le caractère de Nadine, Mlle de Rochebelle était à peu près sûre de l'accueil qui serait fait à sa déclaration. Alors, le même jour, elle quitterait la maison paternelle et, les actes de respect faits, le mariage aurait lieu.

Lorsque tout fut arrangé entre eux, la jeune fille, très grave se leva.

— Allons, mon cher fiancé, dit-elle à André, embrassez-moi et prenez courage. Cet entretien intime est probablement le dernier que nous aurons ensemble jusqu'au jour où nos bans seront affichés. Car, maintenant, si je ne veux pas que de graves mesures soient prises contre moi, il me faudra agir avec une prudence extraordinaire.

Elle s'avança vers lui et passa ses deux bras autour du cou du jeune homme; celui-ci, longuement, saintement, la pressa sur son cœur, osant à peine appuyer ses lèvres sur les beaux cheveux d'or de Thérèse, tant il eût considéré comme un impardonnable crime de sa part le moindre désir qu'il eût pu, même en pensée, profaner l'adorable créature qui venait de lui confier sa vie.

A la fin de la semaine, Mme de Rochebelle ayant demandé à France quelle était la décision de Thérèse, la jeune fille répondit que sa soeur n'avait encore rien décidé et demandait à réfléchir au moins jusqu'au commencement de l'hiver prochain.

Maurice de Combremont n'était pas revenu à l'hôtel depuis le jour où Nadine lui avait fait des ouvertures.

Celle-ci, contrariée de ne pas le voir, s'empessa de lui écrire dès qu'elle eut causé avec sa seconde fille.

« Vous connaissez Thérèse, disait-elle dans cette lettre à M. de Combremont. Fantastique, contrariante comme pas une, elle ne veut pas nous procurer le bonheur de se décider sur-le-champ, Mais ne vous découragez pas, venez souvent nous voir; et, par-dessus tout, ayez confiance en moi. Avant peu, j'en suis sûre, je vous nommerai mon fils. »

Maurice de Combremont, en recevant cette lettre, tressaillit jusqu'au fond des entrailles.

— Mme de Rochebelle est pour moi d'une bonté adorable, en vérité, se dit-il, mais elle et Thérèse font deux. Ah! pourvu que sa prophétie se réalise!...

Cependant, malgré la confiance que lui inspirait Nadine, il ne put se résoudre à se rendre à l'hôtel de Rochebelle. Revoir Thérèse avant qu'elle l'eût fixé sur son sort, non, vraiment, c'était au-dessus de ses forces.

Un matin il était dans le luxueux cabinet de travail qu'il occupait dans son hôtel de la rue Babylone, lorsque son valet de chambre entra.

— Une dame, dit-il, demande à parler à Monsieur.

Une rougeur violente empourpra le visage du juge. Il pensa que Nadine venait, ayant quelque importante communication à lui faire.

— Pourvu que ce ne soit pas une triste nouvelle, pensa-t-il, tourmenté d'un pressentiment subit.

Mais aussitôt, prenant sur lui :

— Faites entrer, ordonna-t-il.

Quelques secondes après, Maurice sentait sa vie l'abandonner.

Debout, au milieu des plis de la portière en vieille tapisserie, une femme en effet apparaissait. Ce n'était pas Nadine!

Lui seul ne pouvait pas se tromper à ce port de tête hautain, à ces épaules effacées, à cette taille svelte et de si exquise distinction.

— Vous, mademoiselle! balbutia le juge éperdu, vous ici, chez moi!... Dieu du ciel! qu'y a-t-il donc?

Thérèse releva son voile, elle tendit ses deux mains à Maurice de Combremont, qu'elle regarda pendant quelque temps doucement, longuement.

— Vous allez éprouver par mon fait une grande douleur, mon ami, dit-elle enfin, et j'ai voulu moi-même, en vous l'annonçant, essayer de vous apporter quelques consolations. Voulez-vous les accepter de moi?...

Ses grands yeux verts brillaient si purs et si beaux, son visage reflétait l'expression d'un si sincère attendrissement, que Maurice sentit son bouleversement augmenter encore.

— Parlez, mademoiselle, balbutia-t-il éperdu, et croyez que, de vous, la mort même me serait douce!

Elle s'assit tout naturellement, tout simplement en pleine lumière et commença tout aussitôt avec sa franchise habituelle :

— France m'a dit que vous m'aimiez, et elle a ajouté que vous me faisiez ce très grand honneur de m'offrir votre nom, de me demander d'être votre femme.

RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS

La comtesse de Rochebelle vivait heureuse dans une maison honnête, ouverte, choyée par son époux, entourée de deux jolies jeunes filles. Par une indéfinissable intuition, Nadine pressentait quelque mystère, peut-être quelque infamie, comme dans tant d'autres maisons, où la belle comtesse dut passer, malgré elle... L'une de ses filles, France, devint bizarre, ne voulut plus la reconnaître comme mère. Souffrir par son enfant, par elle surtout, ce fut trop en vérité! La comtesse résolut de trouver une solution à cette mystérieuse affaire à l'aide de sa marraine, qui lui apprit qu'elle ressemblait, à s'y méprendre, à une autre jeune femme, ayant le même visage, les mêmes traits, la même taille, le même son de voix. Situation renversante, n'est-ce pas?

Les amoureux sont tous des fous; le malheureux juge, suspendu aux lèvres de Thérèse, crut que, touchée de sa passion, elle venait lui apporter une réponse favorable.

Doucement, avec cette voix d'une bonté si grande que Maurice ne lui connaissait pas, Thérèse continua :

— Votre démarche m'a touchée, oh oui! profondément touchée; mais, je ne peux pas accepter votre proposition.

Le désespoir, un désespoir d'autant plus grand qu'il avait un moment ouvert son cœur à la joie, étreignit Maurice.

— Pourquoi ne pouvez-vous pas accepter? demanda-t-il.

Thérèse ne recula pas devant l'aveu: l'explication ne lui fit pas peur.

— Parce qu'avant de connaître vos sentiments, dit-elle, j'ai rencontré un brave garçon dont j'ai accepté l'amour, et qui n'a que moi au monde. Je lui ai donné librement mon cœur, je ne le lui reprendrai jamais. Il est si pauvre, il a beaucoup souffert. Il m'aime comme je l'aime.

« Serait-ce loyal de lui dire aujourd'hui, même en dehors de mes sentiments: « J'ai trouvé sur ma route un homme que j'estime autant qu'on peut estimer quelqu'un, sa fortune est superbe, son avenir est des plus brillants, sa femme aura certainement une situation digne d'envie. Il m'offre son nom; mon père désire que je l'accepte; oubliez mes promesses, les serments qui nous lient, car je suis dis-

posée à obéir à M. de Rochebelle. » Approuveriez-vous ma conduite, si j'agissais ainsi, mon cher Maurice?

Que dire? que répondre?

— Hélas! pourquoi ne vous ai-je pas rencontrée quand vous étiez libre! murmura-t-il désespéré. Quel malheur de vous avoir connue, d'avoir espéré vous mériter, et de vous perdre!

Thérèse ne répondit pas.

Au bout de quelques instants, M. de Combremont reprit :

— Mais celui que vous avez choisi, est-il digne de vous, au moins? La tendresse que vous lui avez vouée, la partage-t-il?

— Je suis persuadée qu'il m'aime encore plus que je ne l'aime.

— Est-il riche?

— Il l'a été; mais je vous ai dit tout à l'heure qu'aujourd'hui il était pauvre.

Et comme M. de Combremont dissimulait mal un certain jeu de physionomie, Thérèse, en s'emportant un peu, s'écria :

— Oh! n'allez pas le mal juger. Il n'y a pas de garçon plus généreux et plus désintéressé que lui. S'il est aujourd'hui sans ressources, c'est qu'il a tout sacrifié pour que son honneur reste intact. S'il accepte l'idée que je sois sa femme, c'est à la condition que je sortirai pauvre de chez mon père et que je lui devrai tout.

— Est-il indiscret de vous demander son nom?

— C'est André Dangely, le secrétaire du comte de Rochebelle... Ne me faites pas d'observations, ne me dites pas ur

de découvrir mon amour pour André, et cela il ne le faut pas.

— Votre intention n'est donc pas d'en faire part à votre famille?

— Dans un an seulement, c'est-à-dire le jour où, après l'explication plus qu'orageuse qui suivra ma déclaration, la loi me permettra de quitter la maison de mon père pour me retirer dans un couvent, et de là me rendre à la mairie et à l'église.

— Et jusque-là?

— Jusque-là je resterai chez M. de Rochebelle sans revoir M. Dangely, qui va quitter la semaine prochaine la maison de mon père.

On ne pouvait pas être plus franche et plus loyale.

Cette franchise et cette loyauté enfonçaient même de bien cruels coups de poignards dans le cœur du malheureux juge. Ah! c'était mille fois plus encore qu'il la regrettrait!... Mille fois plus encore qu'il l'aimait!...

Tout à coup il se leva.

— Soit, mademoiselle, lui dit-il, j'accepte et je ferai tout ce que vous me demandez. Je ne veux pas vous autoriser à croire que mon amour pour vous n'est pas capable de tout, même des choses les plus absurdes. Je prendrai sur moi la responsabilité de cette rupture.

Simplement alors, et comme à son arrivée, Thérèse tendit ses deux mains à M. de Combremont.

— Merci, lui dit-elle, de sa belle voix grave. Je compte sur vous, et, à défaut de l'exclusive tendresse que je n'ai pu vous donner, mon amitié la plus sincère et la plus reconnaissante vous est pour toujours acquise.

Il retint quelques instants dans les siennes ces belles mains souples et longues, et ne résista pas au désir fou de les couvrir de baisers.

— Ah! balbutia-t-il en même temps, comme je vous aurais aimée si vous l'aviez voulu... Mais ne soyez jamais malheureuse... et surtout que celui qui vous fera souffrir ne se trouve jamais sur mon chemin!...

M. de Combremont, malgré toutes les révoltes de son cœur épris, devait tenir la parole qu'il avait donnée à Mlle de Rochebelle.

Le lendemain, en effet, la comtesse recevait une lettre dans laquelle Maurice évoquait le meilleur, le plus vraisemblable des prétextes pour décliner les projets flatteurs qu'avait conçus Nadine: une maladie héréditaire dont il avait senti les premières atteintes dans sa jeunesse repaissait, disait-il, et avec des symptômes assez graves pour lui faire craindre que les germes n'existassent toujours en lui, malgré l'affirmation des médecins. Dans cette situation, il ne se croyait pas le droit d'associer sa vie menacée à l'existence d'une femme pleine de jeunesse et de santé.

Nadine, en recevant cette lettre, fut atterrée... Mais il n'était pas dans son caractère de se contenter de cette réponse.

Elle obtint de Christian qu'il l'accompagnât chez M. de Combremont, et elle s'y rendit sur-le-champ.

Qu'il eût dit la vérité en se prétendant malade, la comtesse, certainement, malgré son flair de quelque piège habilement tendu par Thérèse, fut incapable de soupçonner le contraire à l'aspect de Maurice.

Voûté, les yeux éteints, les traits livides, M. de Combremont avait, en quelques jours, vieilli de vingt ans.

Elle eut beau le retourner en tous sens, elle ne put rien savoir.

Nadine, très préoccupée, rentra à l'hôtel de la rue Saint-Dominique.

Le juge était-il réellement malade ou bien, d'accord avec Thérèse, se sacrifiait-il à sa volonté?

Mais alors c'est qu'elle aimerait quelqu'un.

La comtesse chercha autour d'elle patiemment, longuement, non pas qu'elle eût l'espoir d'empêcher sa fille aînée

d'accomplir un jour ou l'autre ce qu'elle avait résolu; elle savait bien que dans l'état d'esprit où étaient ses deux filles, elle n'aurait sur leur esprit que des influences désastreuses.

Mais Nadine avait un autre but. Elle voulait savoir si l'élue de Thérèse serait accessible à certains sentiments et si, en l'entourant, elle, Nadine, de toute l'adresse dont le ciel l'avait douée, elle pouvait espérer, un jour ou l'autre, prendre une certaine influence sur lui, comme elle était sûre de l'avoir prise sur M. de Combremont.

Mais ses recherches furent vaines; d'autant plus qu'à quelques jours de là, la famille étant partie pour la Normandie, André donna sa démission à M. de Rochebelle et, au grand désespoir de Christian qui s'était habitué à lui, ne consentit à aucun prix à revenir sur sa décision.

XI

La séparation

CETTE année passa vite. Thérèse ne semblait plus la même. Elle était maintenant aussi silencieuse, aussi recueillie que France, aimant comme elle l'absolue solitude dont rien ne paraissait capable de pouvoir l'arracher.

— Mais qu'as-tu ? lui demandait parfois sa sœur. Il n'est pas naturel d'agir comme tu le fais, étant donné ton caractère et ta vie d'autrefois.

— J'attends, répondait simplement Thérèse.

— Ah ! quoi donc ?
— N'insiste pas. Tu le sauras assez tôt.

Le jour où elle eut vingt et un an, Thérèse se rendit chez son père, à une heure où elle savait bien que la comtesse ne s'y trouverait pas.

Depuis le départ d'André, M. de Rochebelle, soit par apathie, soit par suite de son affaiblissement physique et moral, n'avait pas repris de secrétaire.

Quand Thérèse pénétra chez lui, il était seul.

— Mon père, lui dit-elle, dès qu'elle fut assise, je viens voir si vous êtes toujours dans l'intention de me marier.

Christian surauta :
— Est-ce ta mère qui t'envoie ? lui demanda-t-il en bredouillant un peu. Et l'as-tu prévenue de ta démarche ?

— Pourquoi faire ? N'êtes-vous pas le chef de la famille, et entre vous et moi, doit-il y avoir quelqu'un ? Je ne le crois pas et c'est pour cela que je viens m'adresser directement à votre cœur.

Sous le clair regard de la jeune fille, M. de Rochebelle n'était jamais à son aise. Il n'osait pas lui résister en face, et s'il n'eût pas eu une autre personne à ses côtés, il était bien certain que Christian n'aurait jamais subi que l'influence de sa fille aînée.

— Est-ce que tu aurais réfléchi, lui demanda-t-il, et regretterais-tu M. de Combremont ? Ta mère pense que, peut-être, si tu l'avais un peu mieux reçu, il n'eût pas parlé de sa maladie de poitrine.

Mlle de Rochebelle réprima mal un certain mouvement d'impatience; le nom de Nadine, que le comte avait sans cesse sur les lèvres, avait le don, de l'énerver outre mesure.

— Je n'ai pas changé d'avis pour M. de Combremont, mon père, dit-elle. J'espère que vous m'aimez trop pour vouloir forcer ma volonté et contraindre mes goûts.

— Alors tu viens m'apprendre quel est celui que tu lui préfères ?

Le grand moment était venu. Malgré tout son courage, Thérèse ne put pas prononcer une parole. De la tête, elle se contenta de faire un signe affirmatif.

Christian continua :
— Allons, voyons ! parle !... Est-il plus riche... plus jeune... ou de relations plus

considérables que celui que tu préfères ?

— C'est André Dangely, votre secrétaire, dit Thérèse tout à coup.

Christian frappa violemment le bras du fauteuil sur lequel il était assis.

— Mais il n'a pas le sou ! s'écria-t-il... Tu es folle !... Comment veux-tu que ta mère consente à une telle union ?

— Ne parlez donc pas de ma mère, répondit Thérèse avec son emportement naturel, spontanément revenu. Est-ce que cette affaire la regarde ? Est-ce qu'elle a besoin de s'en mêler ?

« Songez donc quel mari parfait j'aurais en M. Dangely, et quel fils dévoué il sera pour vous ?... Rappelez-vous quel vide son départ vous a laissé.

« Qui vous a soigné depuis qu'il est parti ?... Qui s'est occupé de vous ? Personne, n'est-ce pas ? Eh bien ! dites un mot, un seul. Donnez-moi votre consentement, et André reviendra ici, et nous ne vous quitterons plus un seul instant, ni l'un ni l'autre.

« Je vous assure que vous aurez une vieillesse plus heureuse et plus choyée que vous n'avez jamais pu la rêver. Allons, mon père, un bon mouvement, et vous ne vous en repentirez pas.

Parler à Christian de son bien-être, de ses satisfactions personnelles, c'était autant de choses auxquelles, d'habitude, il ne résistait pas.

Depuis le départ d'André, en effet, Nadine ne s'était guère occupée de lui, et le comte avait plus d'une fois amèrement regretté son secrétaire.

Voilà qu'une occasion se présentait de le rappeler auprès de lui, de recommencer cette bonne petite existence de soins constants, et d'attentions charmantes... Eh bien ! après tout, tant pis pour Nadine il allait accorder à Thérèse ce qu'elle lui demandait !...

Adroitement la jeune fille avait glissé une feuille de papier sous la main du comte.

Christian prit une plume.

— Dicte ce que tu voudras, dit-il, je vais l'écrire.

Thérèse poussa un cri de joie.

— Ah ! s'écria-t-elle en se suspendant au cou de son père, je savais bien, moi, que vous nous aimiez, et qu'un jour ou l'autre votre cœur se réveillerait !...

— Bien ! bien ! fit-il, plus ému qu'il ne voulait le paraître ; bien, grande folle ! Dépêche-toi donc de dicter, tu ferais mieux... Si on venait nous déranger...

Etreinte d'une grande épouvante à cette pensée, Thérèse commença aussitôt.

Mais M. de Rochebelle n'avait pas tracé la moitié des lignes que devait contenir l'acte de consentement, lorsque la porte s'ouvrit, et Nadine plus blanche qu'un suaire, les yeux étincelants et les lèvres tremblantes, s'avança vers son mari.

Thérèse voulut prendre l'acte commencé, mais la comtesse avait vu son mouvement ; plus leste qu'une panthère, elle bondit vers sa fille et, avant que celle-ci ait pu s'y opposer, elle lui avait arraché le papier des mains.

Il ne fut pas long à lire.

— Ah ! dit-elle, c'est pour cet aventurier, ce coureur de dots, ce voleur d'argent que tu as refusé M. de Combremont !...

Thérèse s'était redressée de toute sa hauteur. Elle ne laissa pas à Mme de Rochebelle le temps de continuer.

— Taisez-vous, madame, s'écria-t-elle en proie à une colère folle, taisez-vous ! Je vous défends d'insulter celui que j'aime.

— Me défendre !... A moi, ta mère, oser me parler ainsi, fille sans cœur.

Thérèse eut dans les yeux une indescriptible expression. Elle étendit le bras.

— Ce que France vous a dit autrefois, quand vous êtes arrivée dans cette maison, s'écria-t-elle, ce qu'elle a toujours pensé depuis... moi au-

jourd'hui, je le pense comme elle ; je vous le déclare comme elle : Vous n'êtes pas ma mère !...

La foudre tombant tout à coup sur M. de Rochebelle, et le frappant à mort, ne l'eût pas décomposé à ce point.

Il se renversa sur le dossier de son fauteuil, les yeux mi-clos et vitreux, les mains tremblantes. Puis, subitement, il releva la tête, et ouvrit les lèvres comme s'il allait parler.

Alors, Nadine, qui avait paru indifférente aux paroles de Thérèse, fut prise tout à coup d'une formidable émotion.

Elle s'élança vers son mari, se pencha à son cou, le couvrit de baisers, l'enlaça, lui balbutiant à l'oreille une foule de choses que Thérèse n'entendait pas. Puis se retournant vers la jeune fille :

— Toi, s'écria-t-elle, sois maudite !... Non pas pour tes injures vis-à-vis de moi. Elles ne m'atteignent point et me laissent de glace, mais bien pour l'état dans lequel tu mets ton père.

Christian peu à peu avait repris possession de lui-même.

Nadine s'en aperçut d'un coup d'oeil.

Evidemment plus tranquille, elle continua :

— Quant à ton mariage, ton père et moi nous nous y opposerons de toutes nos forces, et par tous les moyens possibles. Car il ne sera pas dit que, par notre faiblesse, quelque indigne que tu sois de notre affection, nous t'ayons laissée devenir la proie d'un aventurier.

Les yeux étincelants, Thérèse marcha vers la comtesse.

— Je vous ai déjà dit de vous taire, fit-elle avec une violence contenue plus terrible que sa colère passée ; mais, puisque vous osez le répéter ce mot d'aventurier, je tiens à vous dire une chose : c'est que mon mariage avec M. Dangely une fois accompli, tout ce que nous aurons de force et de volonté nous l'emploierons à prouver que c'est vous qui êtes l'aventurière, vous qui, par je ne sais quels artifices, nous avez volé notre mère, pour vous substituer à elle... Je ne sais comment nous y arriverons, à ce résultat, mais je suis sûre, sûre — vous m'entendez ? — que cela sera !

« J'ai fait un rêve qui, depuis un an, revient chaque nuit : je vois notre mère, la vraie, abandonnée et même enchaînée dans un pays perdu... Elle pleure, elle nous appelle, elle tend les bras vers nous, et c'est André qui nous la ramène, ici, dans cette maison où vous avez pris sa place, maudite que vous êtes !...

Thérèse était arrivée au dernier degré de l'exaspération.

Elle parlait comme si elle eût vraiment vu les choses qu'elle racontait : ses yeux étaient effroyablement dilatés, ses narines palpaient, ses mains se tendaient vers cette mère adorée qu'elle regrettait maintenant comme jadis l'avait regrettée France, mais avec une autre ardeur et une autre violence.

Nadine, hautaine et dédaigneuse, ne répondait pas, surveillant Christian dont la pâleur et le tremblement étaient revenus.

— Oui, reprit Thérèse, André me la rendra et, alors, malheur à vous ! Car je serai impitoyable pour vous, encore plus que vous ne l'avez été pour elle. Souvenez-vous bien de cela !...

Et foudroyant Nadine de son plus hautain mépris, la jeune fille se dirigea vers la porte.

— Où vas-tu ? demanda la comtesse, essayant de lutter de calme et d'audace avec sa fille révoltée. Je t'ordonne de te rendre dans ta chambre et d'y attendre mes ordres.

— Je n'ai pas d'ordres à recevoir de vous, dit Thérèse en s'arrêtant et en toisant Mme de Rochebelle de la tête aux pieds. D'ailleurs, je suis majeure aujourd'hui, et ce soir j'aurai quitté la maison de mon père.

RENAISSANCE TOURNE...

LES LUMIERES DE MA VILLE

LES Lumières de ma Ville, titre du nouveau film en cours de tournage de la compagnie Les Productions Renaissance Inc., assume sans conteste de hautes prétentions. Il vise à la fois à créer une ambiance de mystère et de poésie, et à s'élever à l'intensité dramatique. Grâce au dialogue de M. Rudel-Tessier, les moyens d'expression sont maniés avec une sûreté qui unit la puissance à la discrétion. Le scénario entrelace en une seule intrigue l'histoire de plusieurs personnages. Il y réussit sans heurter le sentiment de la vraisemblance ni donner celui de complications excessives.

Quant à l'idée du film, elle est fort intéressante et assez neuve. Le scénario est né d'une idée de M. Jean-Marie Poirier, journaliste gagnant du concours lancé par Renaissance Films Distribution qui reçoit le grand prix de \$1,000.00. Cette idée a été développée et adoptée pour le cinéma par MM. Roger Garand, Jean-Yves Bigras et Rudel-Tessier. Jean-Yves Bigras, directeur des studios de Renaissance Films, est le directeur de la production en même temps qu'il fait la mise en scène avec M. Roger Garand.

La distribution réunit quelques-uns de nos meilleurs artistes : Huguette Oigny, Guy Mauffette, Monique Leyrac, Paul Berval, Maurice Gauvin, Paul Guévremont, Denise Proulx.

Il ne s'agit pas d'un film musical, cependant plusieurs chansons inédites seront créées qui sont destinées à la plus grande popularité. L'auteur de ces chansons, M. Pierre Pétel, a aussi écrit la musique de scène, dont l'arrangement pour orchestre a été confié à Allan McIver. M. Roland Leduc dirigera l'ensemble musical.

Comme on peut s'en douter, ce prochain film de la compagnie Les Productions Renaissance rompt avec la tradition du cinéma canadien, si on peut déjà parler de tradition. En premier lieu nous disposons d'un budget proportionné à l'ampleur de la production qui vient d'être mise en chantier. La longueur du film, qui sera probablement de deux heures et quart, les chansons, les nombreux décors, de nombreuses scènes d'extérieurs à Ste-Adèle, le souci d'obtenir la plus grande perfection technique possible, tout cela a nécessité une mise de fonds plus considérable que ne le croient possible certains journalistes, pour les productions du jeune cinéma canadien.

Ce film "Les Lumières de ma Ville" ramènera la production canadienne aux signes naturels, terrestres, aux délices de la transparence, au monde concret des formes, que l'on retrouve dans les films de luxe.

Sans attendre la réponse de la comtesse, Thérèse s'éloigna.

France, qui avait entendu les éclats de voix des deux femmes, fut dans la chambre de sa sœur en même temps qu'elle.

— Mon Dieu! ma Thérèse, s'écria l'impassible France, dans ce moment-ci bouleversée dix fois comme sa sœur aînée, ah! mon Dieu! ma Thérèse, que vient-il de se passer?

— Il y a que je viens d'annoncer mon mariage au comte et à la comtesse de Rochebelle, et comme cette dernière m'a grossièrement insultée, je m'en vais à l'instant même.

Dans un mouvement violent, France éleva au-dessus de sa tête ses deux mains unies et tordues dans une crispation.

— Ah! s'écria-t-elle, voilà bien ce que je redoutais... Voilà l'horrible chose que je n'avais dite à personne, et qui, depuis des mois et des mois, m'empêche de dormir.

Sans paraître entendre sa sœur, Thérèse tira violemment le cordon de sonnette.

Une jeune fille parut presque aussitôt.

— Faites porter ici mes deux grandes malles de cuir, ordonna Mlle de Rochebelle.

La femme de chambre s'éclipsa, muette et rapide comme une ombre.

France avait fait appel à toute sa volonté pour se ressaisir. Elle y était à peu près parvenue.

— Et avec qui veux-tu te marier, Thérèse? demanda-t-elle à sa sœur.

— Oh! tu t'en doutes bien un peu.

— Avec André Dangely, n'est-ce pas?

— Parfaitement.

— Et, c'est lui qui te conseille de nous quitter ainsi?

— Oui, mais à une condition: c'est que dans le présent comme dans l'avenir, je ne lui apporterai pas un sou.

— Est-ce bien vrai, cela?

— Si vrai que le premier acte de ma majorité sera de te faire, demain, un abandon entier de la fortune que m'a légué don José.

France appuya sa petite main sur celle de Thérèse.

— Ça, dit-elle, c'est inutile, je ne l'accepterai pas.

Thérèse, contrariée de l'attitude de sa sœur, haussa les épaules.

— Tu réfléchiras, dit-elle.

— C'est tout réfléchi. Et tu sais que, moi, je ne change jamais.

— Nous non plus, nous ne changeons pas; et si tu refuses, ce sera aux pauvres que nous donnerons ces millions à la mort de mon père. Nous sommes d'accord là-dessus, André et moi.

Il veut que je lui doive tout, et moi, je suis disposée à tout recevoir de lui, fortune ou misère.

De nouveau France tordit ses mains.

— Oh! Thérèse! Thérèse! as-tu bien pensé au scandale qui allait résulter de tout cela? s'écria-t-elle.

— Et toi, as-tu pensé quelle vie était la mienne, avec mon caractère, obligée de supporter cette comtesse de Rochebelle, de la subir même, pouvant à peine me soustraire à sa présence?

— Je la supporte bien, moi, et je peux ajouter que j'en souffre plus que toi, et depuis plus longtemps. Mais il y a notre père, notre père dont la santé baisse tous les jours, — il faudrait être aveugle pour ne pas s'en apercevoir, — et vis-à-vis duquel nous avons, quoi qu'il y ait dans son passé, des devoirs à remplir.

— Non, s'écria Thérèse plus impétueuse que jamais, non, s'il a commis l'acte épouvantable que nous soupçonnons toutes les deux, nous ne lui devons plus rien, que haine et mépris.

France soudain redressa sa petite taille. Son visage d'une si exquise beauté revêtit une expression d'incomparable dignité.

— Tu oublies une chose, Thérèse, dit-elle, c'est le nom que nous portons. Nous n'avons le droit de le souiller

par un éclat ni l'une ni l'autre. Pour te justifier de quitter ainsi la maison paternelle, que diras-tu?... Qu'on nous a volé notre mère et que celui qui a commis cet acte monstrueux, atroce, est ton père lui-même le comte de Rochebelle?...

« Je t'en conjure, écoute-moi: reste ici. Le comte de Rochebelle est très malade. D'après le docteur Désormeaux, ses jours sont comptés. Peut-être qu'à son heure dernière le remords le prendra et que, lui-même, il nous aidera à percer le mystère qui nous entoure. »

« Mais, dans tous les cas, lui mort, avec la fortune qui sera la tienne, moi avec l'influence de ma marraine, nous dénouerons sans bruit une situation épouvantable, et nous châtierons la coupable sans appeler l'attention du monde sur le chef de notre race. »

— Non, dit Thérèse, je ne veux pas t'écouter. Je suis l'aînée, je n'ai pas de conseil à recevoir de toi.

— C'est le devoir, pourtant.

— Nous ne le considérons pas de la même façon. J'aime et tu n'aimes pas. André, en m'inspirant l'amour fait d'estime et de vénération que j'ai pour lui, m'a créé aussi des devoirs vis-à-vis de lui.

« Ce mari que j'ai choisi a toutes les qualités morales, et si notre vraie mère était là, elle approuverait mon choix. Du reste, France, le jour où tu aimeras toi-même, nous verrons si tu ne m'imites pas!... »

La femme de chambre revenait avec un des valets de pied de l'hôtel, portant les malles que Thérèse avait demandées.

France avait trop de dignité pour ajouter un seul mot en présence des gens de la maison.

N'approuvant pas Thérèse, elle se retira, pensant du reste que le départ de sa sœur n'aurait pas lieu avant le lendemain.

Elle se trompait.

Thérèse aida elle-même sa femme de chambre à emballer tout ce qu'elle désirait emporter; sa bourse de jeune fille, arrondie depuis un an en vue de ce départ, représentait une somme assez considérable, pour pouvoir attendre plusieurs mois, dans le couvent où elle désirait se retirer.

Deux heures après, sans avoir revu sa sœur, sans vouloir même aller dire adieu à Sybil qui l'avait élevée, tant elle avait peur que miss Andrew ne cherchât encore à ébranler sa résolution, Thérèse quittait, pauvre, la maison qu'elle avait enrichie, et où tout, en définitive, lui appartenait.

Elle alla s'installer dans un couvent fort bien fréquenté, et où les jeunes filles dans son cas, aussi bien que les jeunes femmes en instance de divorce, trouvent un refuge si elles sont honorables.

Depuis longtemps déjà, elle s'était procuré à la Havane son extrait de naissance.

Le lendemain, elle sortit avec l'autorisation de la supérieure, et alla chez un notaire faire rédiger les sommations respectueuses.

En rentrant à son couvent, elle écrivit à André.

Il y avait un an qu'elle n'avait pas eu de ses nouvelles, mais elle était tranquille: elle savait qu'elle pouvait compter sur lui.

Après lui avoir témoigné cette confiance que rien n'avait altérée, et lui avoir parlé de son affection que l'absence encore avait accrue, Thérèse ajoutait:

« J'ai eu vingt et un ans hier. C'est heureusement, avec la conscience absolue que je suis dans le devoir et la vérité, car je viens vers vous, très fière de vous confier ma vie, d'être votre femme, de n'avoir au monde que vous à qui je devrai tout. »

« Aujourd'hui je suis allée chez un notaire qui se charge de toutes les démarches à faire, soit à l'hôtel de Rochebelle, soit ailleurs. »

Essayez le
LAVORIS

pour l'irritation
de la gorge

Employer une fois Lavoris, c'est l'adopter.

POUR SON ANNIVERSAIRE

L'offrande d'un abonnement d'un an (ou de deux ans) à *La Revue Populaire* représente véritablement douze ou vingt-quatre cadeaux en un seul, — soit un cadeau par mois.



Notre roman de janvier
L'ENIGME DE GREHAM CASTLE
par LEO DARTEY

Coupon-Cadeau LA REVUE POPULAIRE

Canada		Etats-Unis	
1 an	\$1.50	1 an	\$2.00
2 ans	2.50	2 ans	3.50

☐ IMPORTANT: Indiquez d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom du destinataire

Adresse

Ville Province

Nom de l'expéditeur

Adresse

Ville Prov. ou Etat

975-985, rue de Bullion POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE Montréal 18, P. Q.

AVANT D'OUBLIER...
ABONNEZ-VOUS-Y...
DES AUJOURD'HUI!



Coupon d'abonnement

Canada		Etats-Unis	
1 an	\$3.50	1 an	\$5.00
6 mois	2.00	6 mois	2.50

☐ IMPORTANT: — Indiquez d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom.....

Adresse.....

Ville.....Province.....

POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE

975-985 rue de Bullion
MONTREAL 18, P.Q.

« De votre côté, arrangez un appartement où je pourrai entrer le jour même de notre mariage. Je vous le demande aussi simple que possible.

« Ne faites pas de folies; les commencements seront durs, mais je veux partager la lutte avec vous, être une femme vaillante et pratique dans l'acceptation du mot. La femme d'un travailleur doit être une travailleuse elle-même; c'est vous dire que j'entends vivre dans un cadre des plus modestes. Plus tard, quand nous aurons réussi, ce sera différent. Du reste vous pourrez, à ce sujet, vous concerter avec moi. La supérieure, qui connaît ma situation, vous permettra de venir, — oh! très rarement, — me voir au parloir.

« Votre fiancée,

« Thérèse de Rochebelle

En recevant cette lettre, André faillit devenir fou de joie.

Est-ce que c'était possible, cela!

Mais oui, c'était vrai.

Elle l'avait entendu, pieusement, tenant toutes ses promesses, sans se rebuter aux obstacles presque insurmontables qu'elle avait rencontrés autour d'elle.

Elle le lui disait dans cette lettre qu'il ne pouvait cesser de lire et de relire.

Elle parlait de luttas, la chère adorée, de se servir elle-même... de travailler!

A cette dernière idée, André sourit avec orgueil.

Non, vraiment! elle n'en aurait pas besoin; même pour commencer.

En effet, depuis un an qu'il était entré dans son usine, il avait tellement travaillé, il avait déployé tant de force, d'activité, d'intelligence et d'énergie, que le résultat avait dépassé ses espérances.

Et puis, la chance l'avait favorisé; il avait découvert un procédé de fabrication qui, en simplifiant tout un système, réalisait des bénéfices considérables.

Les directeurs de l'établissement lui avaient payé sa découverte dix mille francs et avaient doublé ses appointements. Il gagnait maintenant douze mille francs, avec promesse d'un intérêt dans les affaires pour plus tard. Cet intérêt, c'était la fortune pour lui.

Ah! Thérèse ne se repentirait pas de l'avoir choisi!...

Pendant qu'au couvent Mlle de Rochebelle combinait avec André le plan de leur vie future, France désespérée avait couru à son refuge suprême, elle s'était fait conduire chez sa marraine.

— O marraine!... marraine adorée, s'écria France en se jetant à son cou et en sanglotant, si vous saviez ce qui nous arrive!...

La baronne pâlit légèrement.

France, en effet, était aujourd'hui la seule faiblesse de son cœur. L'affection qu'elle ressentait pour cette enfant qu'elle avait presque élevée, statue de marbre dont le cœur brûlait pour trois personnes seulement, elle d'abord, puis Thérèse et Sybil, cette affection ne connaissait pas de bornes.

Cependant Mme Jacobsen se contentait; même avec France, elle ne laissait pas voir ses impressions.

— Qu'est-ce que c'est? dit-elle avec son plus grand calme. Pour que tu sois dans cet état, il faut, en effet qu'il se passe des choses graves...

— Thérèse nous a quittés.

— Ah!... Explique-toi mieux.

— Elle a eu vingt et un ans hier. Elle a demandé alors à notre père son consentement à un mariage qui lui tient au cœur.

— Quel mariage?... Avec qui?

— Avec André Dangel, l'ancien secrétaire du comte de Rochebelle.

— Ah! tu le savais, toi, cela?

— J'avais cru le deviner.

— Pourquoi ne me l'as-tu pas dit?

— C'était le secret de ma sœur.

— Continue.

— Mon père, paraît-il, allait donner son consentement, il avait même commencé de l'écrire, lorsque la comtesse est arrivée; une scène folle, alors, a eu lieu entre ma sœur et elle.

« Je suis accourue dans la chambre de Thérèse; celle-ci, encore toute frémissante, m'a donné de rapides expli-

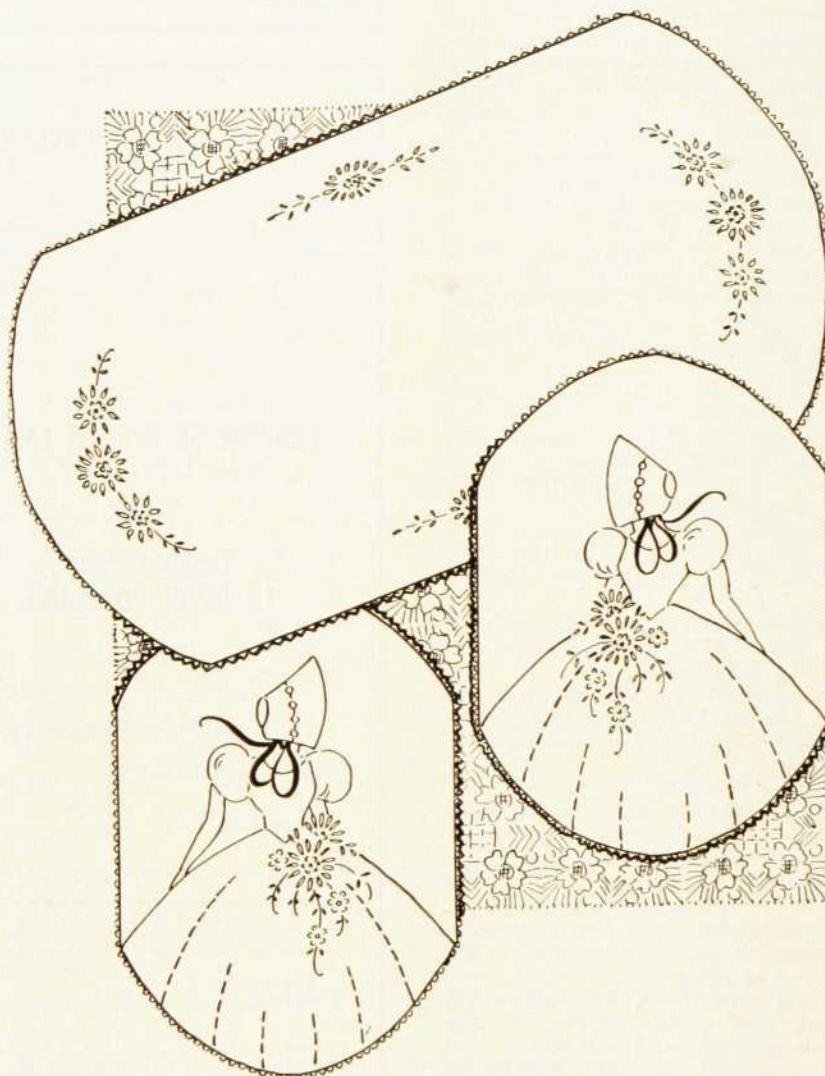
cations. J'ai voulu la supplier d'attendre, de réfléchir... Tout a été inutile. Elle est partie...

— Et où est-elle allée?

— Dans un couvent, je crois, mais je n'en suis pas sûre.

— Il faut l'y laisser.

VOUS BRODEZ, MADAME?



POUR VOTRE COIFFEUSE

Ces élégantes petites bonnes femmes sont brodées en nuances claires sur toile d'Irlande rose, jaune ou blanche, et aussi sur coton blanc. Le morceau du centre mesure 6 pouces par 17 et ceux des côtés, 11 pouces par 8. Vous pouvez aussi vous procurer des dessus de commode assortis, mesurant 15 pouces par 36, et qui ne sont pas illustrés ci-contre.

Mme L. DE BELLEFEUILLE,
61, Bord du Lac, Valois, P. Q.

LISTE DE PRIX — Patron No 906

Veuillez m'envoyer les articles suivants:

☐ No 906	— Parure pour coiffeuse, 3 morceaux étampés sur toile d'Irlande ☐ rose ☐ jaune ou ☐ blanche	... 85
☐ No 906A	— Dessus de commode, 15 pouces par 36, sur toile	... 1.25
☐ No 906B	— Parure pour coiffeuse sur coton blanc	... 50
☐ No 906C	— Dessus de commode, 15 pouces par 36, sur coton blanc	... 80
☐ Fils de couleur pour la broderie		... 30
☐ Patron des 4 morceaux, étampés sur papier		... 35
☐ Papier carbone, bleu ou jaune, pour tracer		... 10

Prière de mentionner la nuance de toile désirée.
Prrière à mes lectrices d'inclure le prix du patron, plus la taxe de 5% ou 3%, selon le cas, sous forme de bon postal, mandat l'express ou argent sous pli recommandé.

Nom

Adresse

Localité Province

Le Samedi — 14 janvier 1950

Puis au bout de quelques instants de silence, Pauline tout à coup dit à France:

— Tu connais M Dangel, n'est-ce pas, ma petite?

— J'ai vécu près de trois ans sous le même toit que lui.

— Quel caractère a-t-il?

— Il m'a toujours paru très correct.

— Sais-tu quelles sont les intentions de ta sœur pour la fortune qui doit lui revenir à la mort du comte?

— Oh! Thérèse ne se cache pas pour dire ses résolutions et celles de son fiancé là-dessus: ni l'un ni l'autre n'en veulent toucher un sou.

— Elle te l'a déclaré?

— A moi-même, hier. Son intention était de faire en ma faveur un abandon notarié de cette fortune. Je l'ai refusée catégoriquement.

— Alors, qu'a-t-elle décidé?

« — Eh bien, a-t-elle fait alors, nous donnerons tout aux pauvres, à la mort du comte. La condition unique et expresse d'André à notre mariage a été que je ne lui apporterai pas un sou, que je lui devrai tout, et cette condition, nous ne la violerons ni l'un ni l'autre!... »

Mme Jacobsen, singulièrement frappée de ces mots, réfléchissait.

— Ecoute, dit-elle enfin, André Dangel peut être capable d'un semblable désintéressement. Il y a des côtés très beaux dans sa vie...

— Il a abandonné la fortune de sa mère pour sauver le nom de son père. n'est-ce pas?

— Oui, et c'est rare dans ce siècle-ci. De plus, lui, le marquis, très authentique, de Saint-Jean-d'Angely, élevé dans tout le confort d'une grande maison luxueuse, il est devenu Dangel tout court, travaillant comme un pauvre petit employé, gagnant son pain à la sueur de son front, vivant petitement, mesquinement, de privations et de sacrifices.

« Bien d'autres le font... soit! Mais ces autres n'ont pas connu la grande existence... Et surtout, il n'y ont pas renoncé rien que pour l'honneur.

« Donc, André Dangel me paraît un garçon fort estimable... digne d'intérêt. Le tout est de savoir, actuellement s'il ne s'est pas lassé de son sacrifice, de son existence obscure et malheureuse, si les sentiments qu'il a exprimés à Thérèse sont vrais, ou s'ils cachent un calcul très habile.

— Mais puisque, aujourd'hui même, elle voulait signer l'abandon de sa fortune...

— Dangel savait que tu ne l'accepterais pas.

— A la mort du comte de Rochebelle, ma sœur veut tout donner aux pauvres.

— D'ici là, elle peut réfléchir.

— Vous me désespérez, marraine!...

— Tel n'est pas mon but. Seulement, le moment de juger ce garçon est arrivé, il faut le faire.

— Comment?

— La comtesse va certainement les poursuivre tous les deux de sa haine. Thérèse et lui pourront alors avoir à traverser quelques jours d'épreuves. Voyons comment Dangel s'en tirera.

« S'il est ce que tu crois, l'épreuve le grandira et alors je me charge de lui. Si, au contraire, il n'a épousé ta sœur que pour les millions de don José, il s'irritera, s'amoindrira, et ce que Thérèse fera de mieux sera alors de revenir avec toi.

— Mais, marraine, en attendant elle va souffrir!

— Elle a besoin d'une leçon, elle ne voit pas la vie sous son vrai jour.

— C'est ma sœur, marraine, et je l'adore.

— Tu es venue pour me demander conseil, n'est-ce pas?

— Oui, marraine.

— Veux-tu le suivre, alors, mon conseil?

— Parlez, j'essaierai.

—Thérèse est partie manquant aux égards qu'elle doit à Sybil, irritée contre toi. Laisse-la en paix pendant quelque temps. Après... nous verrons.

Le cœur brisé, France toutefois fit plier son ardent désir devant la volonté de Mme Jacobsen.

Les délais que la loi impose pour les actes respectueux passèrent, comme passent toutes choses, et le jour du mariage arriva pour André et Thérèse.

Ils s'étaient à peine vus pendant ces quelques semaines. Et André n'avait même pas dit à sa fiancée où était situé le premier nid de leurs amours; il voulait lui en laisser la surprise.

Un matin d'août, il vint la chercher en voiture.

On arriva à la mairie de Saint-Sulpice.

—C'est dans ce quartier qu'est notre demeure, ma Thérèse, lui dit André en arrivant sur la place. Vous plairait-il?

—Avec vous, répondit-elle tranquille et heureuse, je peux aller en Chine, je ne me plaindrai pas.

Quoiqu'il fût tôt l'avant-midi, il avait déjà du monde à la mairie et plusieurs attendaient l'officier municipal, pour des célébrations de mariage.

Quatre amis d'André, anciens compagnons de l'Ecole centrale, lui servaient de témoins ainsi qu'à sa fiancée.

Le jeune homme aussitôt avait présenté Mlle de Rochebelle.

Ils restèrent un moment saisis, avant de s'incliner, tant était radieuse ce matin-là la beauté de la jeune fille.

Une toilette de mousseline blanche très simple, mais d'une distinction souveraine, rehaussait singulièrement l'éclat du teint de Thérèse.

Un chapeau très petit, plutôt semblable à une très légère aigrette de plumes, était adorablement posé sur ses beaux cheveux d'or. A la main, elle tenait un bouquet de fleurs d'oranger naturelles qu'André venait de lui offrir.

Tout ce blanc lui allait divinement; le rayonnement de ses grands yeux de la couleur des algues-marines illuminait si bien son visage et adoucissait à ce point l'expression d'ordinaire un peu hautaine de ses traits purs, que, lorsqu'elle parut dans la salle des mariages au bras d'André, il y eut un long murmure d'admiration autour d'elle.

Un garçon de bureau ouvrit une porte et appela :

—M. le marquis André de Saint-Jean-d'Angely, Mlle Thérèse de Rochebelle.

Thérèse leva ses grands-yeux étonnés sur son fiancé.

—C'est à vous, André, ce grand nom si beau? fit-elle heureusement surprise. Pourquoi ne m'en avez-vous jamais parlé?

—Qu'ajoute-t-il à mon mérite? Il ne me fera pas vous aimer davantage. allez!...

Dans l'assistance, quand avait entendu appeler ces deux noms si pompeux, on s'était attendu à voir une noce magnifique, et il y avait eu un léger brouhaha.

A l'aspect de cette jeune fille, seule à côté de son fiancé, suivie seulement des quatre témoins, on entendit un murmure de déception.

Mais Thérèse s'avança en relevant légèrement la tête avec son grand air hautain et doux, cet air que personne qu'elle, n'eût su prendre et qui, lorsqu'elle le voulait, lui conquerrait toutes les sympathies pendant qu'il imposait tous les respects.

Les femmes sincèrement l'admirèrent, plus sincèrement encore les hommes envierent André; tous s'inclinèrent sur son passage.

—Où sont les parents, demanda le maire?

—Le futur est orphelin, répondit le secrétaire de la mairie. Les parents de la future s'opposent; mais les actes sont en règle.

—Bien: allez!

Quelques paroles furent marmottées, puis les mots indissolubles furent prononcés :

—Au nom de la loi vous êtes unis!...

André apposa son nom le premier sur le grand registre, puis le maire présenta la plume à Thérèse et lui dit :

—Veuillez signer à cet endroit-là, madame la marquise, s'il vous plaît?

A ce nom qu'on lui donnait pour la première fois, une vive rougeur colora les joues de Thérèse.

Les formalités terminées, on traversa la place et on se rendit à l'église Saint-Sulpice.

André avait commandé une messe basse; elle fut dite tout au fond de l'église dans cette admirable chapelle de la Vierge où la belle statue de marbre blanc éclairée par le haut ressemble à une mystérieuse et divine apparition.

Quelques instants après, en bas des marches, Thérèse, appuyée au bras de son mari, remerciait les jeunes gens qui avaient bien voulu lui servir de témoins, recevait leurs félicitations, et avait pour chacun une parole gracieuse.

André, au contraire, plus froid encore que d'habitude, pouvait à peine parler; il dut se contenter de serrer la main de ses amis, et ceux-ci, comprenant son émotion, s'empêchèrent de le laisser seul avec sa femme.

—Nous allons chez nous, n'est-ce pas? lui demanda Thérèse en se faisant un peu plus lourde à son bras.

Il lui fit signe que oui, et se dirigea vers la voiture qui les attendait devant l'église.

—Le temps est si beau, lui fit-elle en souriant, que si notre demeure n'est pas trop éloignée j'aime bien mieux m'en aller à pied avec vous.

Ils se mirent en marche.

Le jardin du Luxembourg ouvrait une de ses grilles devant eux; ils entrèrent.

Au milieu des allées, dans un endroit abrité des rayons trop ardents du soleil, une foule de bébés jouaient sous les yeux de leurs mères ou de leurs nourrices.

D'un commun accord, au milieu de cette fête de l'enfance, de cet assemblage de frais museaux, de mines souriantes, André et Thérèse s'arrêtèrent.

Leurs yeux se rencontrèrent, un nuage rose colora les traits de la jeune femme...

Tout au bout de la jolie rue qui borde le jardin du Luxembourg, André avait loué un tout petit hôtel qu'il avait meublé avec un soin jaloux.

La vue était attrayante. Devant soi, de l'air, de la lumière, des fleurs, des arbres, du soleil.

L'intérieur était simple et cependant toutes les ressources d'André y avaient passé.

Pour une seule pièce, Dangel avait fait des folies; c'était le petit salon qu'il avait copié exactement sur celui que Thérèse et France occupaient à l'hôtel de Rochebelle et pour lequel, il le savait, Thérèse avait toujours eu une grande prédilection.

La bonne était occupée à préparer leur déjeuner, le premier qu'ils allaient prendre chez eux, en tête à tête, ainsi qu'ils le feraient désormais chaque jour.

La jeune femme, brisée d'émotion, s'assit sur le canapé. Ses regards appelaient André; il vint prendre place à ses côtés et l'enlaça de ses bras.

—Que tu es bon!... murmura-t-elle, en proie à un bonheur surhumain. Comme tu me comprends!... Et que je serai donc heureuse avec toi!...

Elle sentait le cœur de son mari battre à coups précipités contre le sien.

—Thérèse! ma Thérèse!... Comment te rendrai-je jamais ce que tu as laissé pour moi, dit-il enfin en balbutiant.

Elle l'interrompit brusquement :

—Tais-toi, lui dit-elle. Tais-toi... Ne blasphème pas... Je n'ai rien laissé, rien brisé, rien abandonné. Je suis simplement allée vers toi, auquel de tout

temps j'étais destinée, et pour lequel certainement Dieu m'a créée et mise au monde!

Enivré, Dangel écoutait sa femme et la contemplait en extase.

L'intensité de l'émotion, en effet, mettait sur le visage habituellement un peu froid de Thérèse un rayonnement; ses narines frémissaient, le jour qui tombait d'aplomb sur elle rendait plus pures et plus claires ses magnifiques prunelles, dans lesquelles il y avait l'expression absolue et naïve des premières joies.

Elle laissa tomber sa main dans celle de son mari :

—Je suis à toi devant Dieu et devant les hommes, murmura-t-elle, à toi pour toujours... Que me fait le reste!...

DEUXIEME PARTIE

L'ENFANT ABANDONNE

I Un cœur d'or

Il est six heures du soir, en hiver.

Il a neigé dans la journée, et les omnibus ne descendent qu'à grand-peine la pente raide de la rue de Clignancourt, à Montmartre.

Un jeune homme de vingt-trois ou vingt-quatre ans, grand, souple, aux épaules larges, à la démarche alerte et légère, entre sous la porte cochère d'une des immenses maisons qui, situées sur la déclivité de la chaussée, regardent la plaine Saint-Denis.

—Rien pour moi, madame Samuel? demanda-t-il à la concierge, en passant devant sa loge.

—Rien, dit-elle.

Puis subitement, le rappelant :

—Je me trompe, monsieur Robert, votre ami M. Périer est venu deux fois déjà.

—Il n'a pas dit ce qu'il voulait?

—Non, mais il n'est pas loin, je pense.

—Bien, vous le ferez monter lorsqu'il reviendra.

Robert, très lestement, eut vite fait d'escalader ses six étages.

Au fond d'un couloir, il ouvrit une porte, semblable à beaucoup d'autres portes qu'on voyait à côté, basses, étroites, peintes en jaune; et, dès l'entrée, ayant frotté une allumette, il alla droit à une petite lampe placée sur une encoignure de bois sculpté.

Le logis était modeste: il se composait de deux pièces.

La première dans laquelle il pénétra, très spacieuse, très élevée, était une sorte d'atelier de sculpteur.

Je dis une sorte, car il n'y avait ni les grandes verrières, ni les tentures, ni les modèles en plâtre, en terre cuite ou en marbre, qui composent d'ordinaire ces pièces-là. A peine quelques rares essais se voyaient-ils de côté et d'autre.

Au milieu de la chambre une selle et un objet assez volumineux, sous une toile mouillée, donnaient seuls la sensation qu'on était chez un artiste.

—Brr!... fit Robert en entrant, il ne fait pas chaud ici!... Tant mieux, ajouta-t-il avec un éclat de gaieté, mon buste de cette façon ne séchera pas et se travaillera mieux.

«Allons, je vais aller mettre ma potte à bouillir de l'autre côté, et mon dîner expédié, si Périer ne me dérange pas trop longtemps, quelle bonne soirée de travail je vais avoir après!...

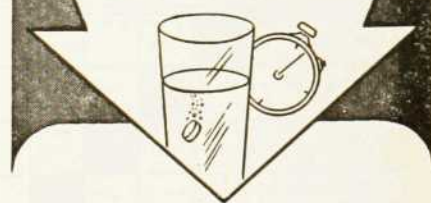
Il passa dans la deuxième pièce, plus exigüe, et alluma un petit fourneau à gaz.

Dans une casserole, à côté, un ragoût était préparé, presque cuit.

—Décidément, dit Robert toujours de bonne humeur, Mme Samuel est une perle. Elle n'oublie rien, la brave femme, pas même le couvert!...

En effet, sur une petite table, une serviette blanche, un litre de vin, de l'eau bien claire et un morceau de fromage se trouvaient alignés.

COMMENCE
à agir en
2 SECONDES



ARRÊTEZ

LE

MAL de TÊTE

AVEC

ASPIRIN

MARQUE DÉPOSÉE AU CANADA

LE VÉRITABLE
ASPIRIN EST
MARQUÉ
COMME
CECI

PRIX LES
PLUS BAS

12 comprimés... 18c
24 comprimés... 29c
100 comprimés... 79c



GROS et DÉTAIL



AIGUILLES et
PARTIES DE
RECHANGE
pour toutes
marques
de machines
à coudre.

Ensemble
complet :
MOTEUR, CONTROLE,
LUMIERE, ETC. \$26.50

GROULX ENRG.

4090 St-Jacques

Montréal

C'est
Important

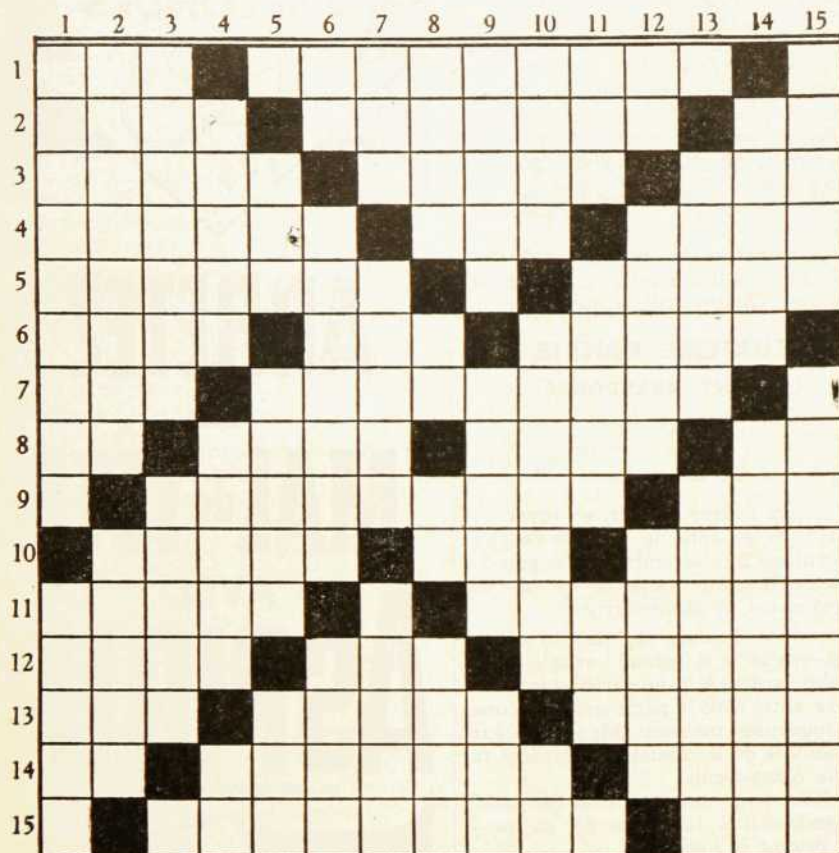
A nos Lecteurs et
Dépositaires

POUR des raisons très importantes nous tenons à rappeler à tous nos lecteurs et dépositaires que notre maison, la maison Poirier, Bessette & Cie, Limitée, ne possède et n'édite que TROIS MAGAZINES, qui sont les suivants :

LE SAMEDI
LA REVUE POPULAIRE
LE FILM

POIRIER, BESETTE & CIE, LTEE
975-985, rue de Bullion
Montréal 18, P. Q.

Les Mots Croisés du "SAMEDI"



Problème No 942

HORIZONTALEMENT

- 1—Gros nez. — Soulager d'une oppression morale.
- 2—Accumulation. — Nom vulgaire de petits ouistitis de la Guyane. — Nom du soleil.
- 3—Fibre végétale tirée de certains palmiers. — Il y en a quatre dans le jeu de cartes. — Espace de terre resserré entre deux coteaux.
- 4—Accabler. — Etat physiologique des animaux. — Lieu public où l'on prend des liqueurs.
- 5—Labourées avec la ritle. — Gros paquet de marchandises.
- 6—Charge d'un âne. — Poche de toile. — Répit.
- 7—Métal d'un gris bleuâtre. — Petite tasse.
- 8—Terminaison d'infinitif. — Bière qui se boit à Bruxelles. — Grand lac. — Dans soupe.
- 9—Actes de dévotion auxquels on se livre durant neuf jours. — Ile du Dodécane.
- 10—Plante molle qui meurt chaque année. — Linacée. — Petites cornes du bois d'un cerf.
- 11—Creux de la main. — Endroit public où l'on danse.
- 12—Bords d'un fleuve. — Ce qui échoit à chacun par le sort. — Respiration forte.
- 13—Indivisible. — Petit trait horizontal. — Vendre très cher.
- 14—Protège le doigt. — Maîtriser. — Rivière de France.
- 15—Qui excède la mesure ordinaire. — Pour la troisième fois.

VERTICALEMENT

- 1—Traits informes. — Qui marque la prudence.
- 2—Inventer. — Passion qui nous porte à désirer du mal de quelqu'un.

- 3—Mal arranger. — Faire depuis peu.
- 4—Le plus précieux des biens. — Solide, stable. — Petit cube.
- 5—La plus vile populace. — Manière de faire cuire certaines viandes à la braisière. — Affluent de l'Obi.
- 6—Conjonction. — Discret. — Outil d'acier pour dégrossir les métaux.
- 7—Fils de Jacob. — Archipel d'Océanie. — Roi de Bulgarie, en 1918.
- 8—Successeur d'Abou Bekr. — Ici. — Lui. — Soigné.
- 9—Ville forte de Belgique. — Occuper, garder. — Trois fois.
- 10—Cargaison. — Parties immergées des navires. — Ile de l'Atlantique.
- 11—Fleur blanche. — Espèces de poires. — Revers.
- 12—Dans. — Boîte à compartiments. — Son faux et discordant.
- 13—Celle de Strauss est très célèbre. — Tirade, en général.
- 14—Filet de l'oiseleur. — Ouverture d'un véhicule par laquelle on pénètre.
- 15—Planche à rebord où le typographe met ses lignes. — Relâcher.

R	A	S	E	R	A	P	A	S	S	I	B	L	E
A	B	U	S	E	G	A	R	E	E	A	I	R	
P	A	R	C	E	R	L	O	N	B	A	N	O	
E	N	O	U	V	E	A	U	M	A	L	S		
C	O	R	R	E	C	T	G	A	B	I	E		
C	O	M	T	E	E	R	A	C	I	D	E	S	P
R	E	M	E	D	E	L	A	B	E	L	C	A	
A	U	E	I	C	A	S	E	L	D	R	U		
I	R	A	N	O	N	E	T	E	T	R	A	S	
E	B	R	E	L	A	N	S	I	R	O	N	E	
C	O	R	E	E	C	A	N	N	A	I	E		
B	L	E	S	P	A	T	I	E	N	T	A		
A	S	E	R	E	G	A	L	S	I	O	N		
N	U	L	S	O	L	E	N	T	I	E	D	E	
C	R	E	P	I	T	E	R	P	A	T	R	E	S

Solution du Problème No 941

Pendant que le souper de Robert mijotait sur son fourneau, le jeune homme s'assit sous sa lampe et se mit à lire un journal.

La lumière l'éclairait en plein et permettait de distinguer le moindre trait de son visage.

Il n'était pas régulier, ce visage, dans l'acception absolue du mot; son front paraissait trop volumineux sous ses cheveux bruns coupés ras, mais qu'il était donc sympathique, avec son teint mat, son ovale mince, qu'allongeait encore une fine barbe soyeuse et, pardessus tout, deux grands yeux d'un brun très clair, striés d'or, lumineux, droits, à la fois fermes et doux!

Il venait de terminer son repas, et il était encore assis à sa petite table lorsqu'on frappa à sa porte: c'était Georges Périer.

Artiste comme Robert, Périer avait pour la peinture la même vocation que son ami pour ses figurines de bois ou de marbre.

Ils s'étaient rencontrés plusieurs fois dans les musées et, ayant à peu près les mêmes goûts, ils s'étaient liés.

— Qu'est-ce qui me vaut la bonne fortune de te voir ce soir? demanda Robert.

— Un service que j'ai à te demander. — Accordé, si je puis.

— J'ai besoin de toi pour un de mes tableaux. J'ai beau, chercher dans tous les modèles que je rencontre, je ne vois personne de campé comme toi, avec ton torse superbe, tes extrémités de femme et ta tête si originale.

Robert l'arrêta.

— Oh! assez, Périer, mon cher... Je t'en prie... Tu me fais rougir...

— Tu sais bien que ce que je t'en dis n'est pas pour te faire des compliments. Entre nous ce serait trop bête.

« Je n'ai pas voulu d'abord le demander le service de poser pour moi, je te sais très occupé et je considérais ma demande comme une indiscretion rare. Eh bien, tu me trouveras ridicule si tu veux, mais je ne dors plus de l'idée de t'avoir dans mon tableau, et il faut que tu aies cette complaisance.

— Oh! qu'à cela ne tienne! Seulement, comme tu le disais tout à l'heure, ce ne sera pas facile, car je suis très occupé.

— Ici? A ta sculpture?...

Robert rougit, hésita l'espace d'une seconde, puis tout à coup, très décidé:

— Je suis un ouvrier, dit-il, et mon temps ne m'appartient pas.

— Toi, un ouvrier! avec ces pieds et ces mains et cette tournure?... Mais ce n'est pas possible, et tu ne me le feras jamais croire, car tu as l'air d'un fils de roi.

— Je ne suis cependant qu'un simple ouvrier sculpteur sur bois, et, qui plus est, un enfant abandonné, seul au monde.

— Oh! Robert! s'écria Périer, dont l'expressive physionomie revêtit aussitôt le sentiment d'un véritable chagrin, pardonne-moi... je ne savais pas, cher ami... Non, vraiment, je ne me doutais pas de ce que tu me racontes là. Je t'en prie, garde ton douloureux secret. Je t'aime et je t'estime tel que tu es.

— C'est bien pour cela que je préfère te le dire une fois pour toutes. D'ailleurs, si ma situation a été de tout temps un très grand malheur pour moi, elle ne peut m'être reprochée comme un crime de ma part. Je le suppose au moins.

— Oh certes! Et tu n'en as que plus de mérite, car il est probable que c'est tout seul que tu es arrivé au résultat acquis aujourd'hui.

— Tout seul, en effet... Du plus loin que je me souviens, je vois les grands murs d'un hôpital, les cornettes blanches des sœurs, et les bancs de l'asile sur lesquels les petits de la ville arrivaient le matin avec des paniers pleins de friandises; nous, les orphelins de l'hospice, nous regardions toutes ces bonnes choses de loin, sachant bien que

semblable joie ne nous serait jamais réservée.

« Mais bien plus tristement encore, moi, le soir, je voyais repartir mes petits camarades: ils allaient chez eux, en effet, où on les attendait, où la mère les choyait, les adorait... Tandis que nous... seuls toujours...

« Quelquefois, quand on était très sage, une image ou un bonbon nous récompensait; mais des baisers jamais.

« Dans mon hôpital, il y avait un peu de tout: des enfants, des malades et des infirmes. Un de ces derniers était un vieil artiste un sculpteur, qui avait eu une certaine renommée.

« L'été, lorsqu'il chauffait ses vieilles jambes paralysées au soleil, on me laissait aller jouer auprès de son fauteuil. L'amour de son art avait survécu chez lui à la perte de la mémoire et de presque toutes ses autres facultés.

« Sans pouvoir à peine prononcer une parole, il m'enseigna à modeler la terre glaise. Il faut croire que j'avais certaines dispositions, car les choses naissaient sous mes doigts. Tout ce que je voyais me servait de modèles: les bêtes de la basse-cour, les fleurs du jardin, même les statues et les vases sacrés de l'église.

« Les sœurs trouvèrent ces derniers objets splendides, et décrétant que je serais plus tard un grand artiste, elles me traitèrent avec une extraordinaire indulgence.

« Je venais d'avoir douze ans lorsque la supérieure qui m'avait recueilli et qui m'aimait mourut subitement. C'était une femme excellente dont la plus grande qualité était une bonté à toute épreuve.

« Celle qui lui succéda était loin de lui ressembler; sèche, nerveuse et dure, elle était surtout despote. Tout d'abord, elle cria après tous les abus qui, disait-elle, s'étaient introduits dans la maison et voulut les réformer.

« Armée du règlement, elle décida, entre autres choses, que les orphelins âgés de douze ans devaient gagner leur vie et quitter la maison. Elle nous plaça alors les uns et les autres dans diverses fermes du pays.

« En vain lui fit-on observer que mes instincts d'artiste me poussaient plutôt dans un atelier, et que je ferais, par exemple, un bien meilleur ébéniste qu'un ouvrier de terre. Elle haussa les épaules.

« — Ah!, bien, oui... déclara-t-elle j'avais des dispositions de bohème, de paresseux et de vaurien... Les travaux des champs assainiraient mon esprit pervers et corrigeraient ma nature de hasard.

« Profondément découragé et malheureux, je dus cependant me soumettre. Mais la chance me servit mal. Les paysans chez lesquels on me plaça étaient grossiers, avides et cruels; rester avec eux fut bientôt pour moi un enfer sans nom.

« La vie que j'avais menée jusque-là ne m'avait point habitué à leurs durs labeurs... N'importe, il fallait les suivre du matin au soir, sarcler, planter, défoncer avec eux... Et, chose plus terrible encore peut-être que la fatigue qui me tuait lentement, il fallait m'entendre appeler par eux: « le bâtarde ». Car ils ne m'ont jamais donné d'autre nom...

— Pauvre Robert!... murmura Périer.

— Ah! tu peux me plaindre, va, continua l'artiste, car j'ai été tellement malheureux, à cette époque-là, que je ne comprends pas comment je ne me suis pas tué... Les enfants naïfs et bons, comme je l'étais alors, n'ont jamais l'idée du suicide, heureusement pour moi.

« Je venais d'avoir quatorze ans lorsqu'un des garçons de la ferme revint de son service militaire. Il avait été pendant quelque temps en garnison à Paris, et il en parlait constamment.

« Chose bizarre, ce qui l'avait le plus frappé c'était le Louvre, Versailles, les Expositions de tableaux qu'il avait toutes courues les unes après les autres. Ses descriptions réveillèrent tous

mes instincts d'artiste. Je ne dormis plus, je ne mangeai plus; une seule idée était en moi, m'obsédant jusqu'à la folie: je voulais aller à Paris.

«Enfin un jour, je n'y tins plus. J'avais économisé douze francs sur le maigre salaire qu'on me donnait à la fin de chaque année. Avec ces quelques sous dans ma poche, mes souliers à la main, mes pauvres hardes nouées dans un mouchoir et ledit mouchoir pendu au bout d'un bâton de cormier, je partis tout seul, un soir, dès que la nuit fut venue.

—Et y avait-il loin? demanda Périer de plus en plus attendri.

—L'hospice où l'on m'avait recueilli était à Orléans; les paysans chez lesquels j'étais placé, aux environs de cette ville; il y avait par conséquent huit jours de marche pour gagner Paris. Je ne m'arrêtais que le soir à la porte des fermes d'où l'on me chassait quelquefois, mais où le plus souvent l'on me donnait une assiette de soupe, un morceau de pain et la permission de coucher sous quelque meule de paille.

—Et en arrivant ici avec tes douze francs, sans connaissances et sans ami, qu'es-tu devenu, mon pauvre Robert?

—Oh! là, mes affaires n'ont guère été plus brillantes, mais au moins, avec les misères et les privations, il y avait la liberté.

«Un roulier que j'avais rencontré à quelque distance d'Étampes me laissa monter sur sa voiture. Au bout de quelques heures de conversation, il parut me prendre en très grande amitié et me conseilla d'aller me présenter dans un atelier du faubourg Saint-Antoine où l'on fabriquait des petites caisses. Chaque jour il y chargeait des colis, il savait que dans ce moment on avait besoin d'apprentis. Je suivis son conseil et je réussis.

«Mais j'étais à cette époque très chétif. Habitué à l'air pur des champs, au grand silence de la campagne, je ne pus me faire à ce bruit continu de coups de marteaux.

«On me nourrissait chez mes patrons, et cette nourriture était insuffisante. La nuit, exténué de fatigue, je ne dormais pas, parce que j'avais faim.

«Je tombai malade. Une méningite se déclara. On me fit porter à l'hôpital.

«Comment je ne suis pas mort d'une maladie en général mortelle?... Je ne le sais pas.

«La période aiguë étant passée, je fis la connaissance de mon voisin de lit. C'était un garçon de mon âge, apprenti comme moi, mais chez un ébéniste.

«Son patron, qui venait le voir tous les jeudis et tous les dimanches, s'intéressa à mon histoire que l'autre lui raconta. C'était un excellent homme de la rue de Charonne; il avait l'âme large et généreuse des ouvriers de Paris, il me prit à ma sortie de l'hospice.

—Dans quelles conditions? demanda le peintre.

—Il me nourrit et me logea, me donna par semaine une petite somme qui me permettait de m'entretenir.

—Et il t'enseigna son métier pas-dessus le marché?...

—Oui, mais malheureusement il consistait en une besogne de pacotille: c'étaient des meubles très bon marché, d'une fabrication peu soignée, et qui ne pouvaient pas faire de moi un bon ouvrier.

—C'était toujours mieux que l'emballage.

—Certainement; mais l'appétit vient en mangeant, et ce n'était pas encore mon rêve réalisé. Alors, comme je supposais bien que le dessin devait être la base de l'art qui me passionnait toujours, je me mis le soir à suivre les cours gratuits.

«Mais, à mesure que je fréquentais ces cours, je me trouvais en rapport avec d'autres jeunes gens de mon âge et je m'aperçus que mon éducation et même mon instruction d'enfant trouvée étaient des plus incomplètes.

«Alors, avec le peu d'argent que je pouvais mettre de côté, je pris un professeur le dimanche.

«Je tombai sur un vieillard très instruit qui, émerveillé de ma volonté et de mon énergie, éprouva pour moi une très grande sympathie et m'enseigna à peu près tout ce que je sais.

«Mon vieux patron étant mort un peu plus tard, et moi me trouvant dégagé de la reconnaissance qui m'eût empêché de jamais le quitter, mon professeur me fit entrer cette fois-ci dans un véritable atelier de sculpture, dans lequel on travaillait encore pour l'industrie, c'est vrai, mais où les ouvrages étaient plus élevés, plus personnels et se rapprochaient davantage du grand art.

«Il y a cinq ans de cela, j'y suis toujours.

—Et tes statuettes, tes bustes, toutes ces choses merveilleuses dont j'ai vu quelquefois des spécimens qui m'ont séduit, quand trouves-tu donc moyen de les faire?

—Je sors de l'atelier à six heures en hiver, à sept heures en été. Il est tout voisin d'ici, rue de Douai. Je rentre en quelques enjambées. Je mange mon petit dîner que m'a préparé dans la journée ma concierge, la mère Samuel, et je travaille, soit une partie de la soirée, soit encore toute la journée du dimanche.

—Et le café? Et les distractions?

—Le café, ça coûte cher et je n'y vais pas. Les distractions font perdre du temps et ne vont pas à mon caractère. Du reste, aucun plaisir ne vaut pour moi les moments où, en tête à tête avec moi-même, je donne libre cours à mon inspiration, et je travaille.

—Mais c'est admirable, cela! Périer. Tu es un vrai Caton, tu sais, doublé d'un grand artiste!... Tu iras loin, très loin, très loin, je te le prédis...

Une flamme passa dans le grand oeil clair de Robert; mais, l'éteignant aussitôt:

—Tu n'es pas sérieux, dit-il. Tu blagues toujours.

—Tu te trompes joliment, et je voudrais bien être dans ta peau... Mais sais-tu qu'il me vient un très grand scrupule, maintenant: je me reprocherais comme une mauvaise action de te prendre une seule parcelle de ce temps si bien rempli.

—Alors, je ne me pardonnerai pas de m'être laissé aller devant toi à t'ouvrir mon cœur.

—Ah! non, par exemple, ta preuve d'amitié m'a touché jusqu'au fond de l'âme, sans compter que tu m'as donné une crâne leçon. Pour être un vaillant, Robert, tu es un vaillant. Je n'ai jamais été fier comme aujourd'hui d'être ton ami.

—Alors, c'est entendu. Dimanche j'irai poser chez toi.

«Mais ça va peut-être te déranger que ce soit le dimanche? Tu sors sans doute ce jour-là?

—Eh bien, merci! il ferait beau que je me mette à parler de mes promenades du dimanche ou d'autre chose, quand toi tu dois avoir quelque ouvrage en train, n'est-ce pas?

Robert sourit en rougissant un peu.

—Ça, toujours, dit-il.

—Qu'est-ce que tu fais?

—Une étude... Un buste de femme.

—Tu serais bien gentil de me le montrer.

Le sculpteur ayant pris sa lampe, ils se levèrent et passèrent dans la pièce voisine.

Là, Robert alluma une deuxième lampe très grosse, tombant du plafond, et, s'étant approché de l'objet que l'on voyait au milieu de l'atelier, il enleva le linge mouillé avec d'extraordinaires précautions.

Périer poussa un cri d'admiration.

Qu'on se figure, en effet, un splendide buste de terre glaise représentant une jeune femme mince, élancée, souverainement belle, d'une distinction de reine; le profil net et ferme était su-

perbe, le front se dégageait large et magnifique d'une coiffure haut sur le front, à la Gabrielle d'Estrées. Le cou un peu long, les épaules très basses donnaient au buste un suprême cachet d'élégance.

Tel avait été le talent de Robert que l'on croyait voir frémir les fines lèvres d'argile, et que les minces narines semblaient se dilater sous une adorable expression hautaine et douce, qui était du reste le cachet principal de cette figure d'une beauté sans pareille.

—Mais c'est splendide! Je n'ai jamais rien vu de si beau! s'écria Périer.

«Où as-tu trouvé cette femme? s'écria-t-il au bout d'un moment de nouvelle admiration. Est-ce qu'elle est une trouvaille? Mais alors je comprends ton amour du travail. Pour devenir digne d'elle, on doit être capable de mettre le feu au monde!...

—Non, dit tristement Robert. Seul au monde j'ai toujours été, seul au monde je suis encore.

—Mais alors, c'est un modèle?... Envoie-moi cette merveille, je la paierai ce qu'elle demandera, si elle veut poser pour moi.

—Ce n'est pas un modèle... La jeune femme, dont ce buste n'est que la très imparfaite reproduction, est venue, il y a cinq ou six mois, habiter ici un logement à côté du mien. Rien ne peut te donner une idée de sa beauté incomparable, de sa réserve, de sa distinction native.

—Elle est seule?

—Non. Elle vit avec son mari, aussi jeune, aussi beau, aussi distingué qu'elle.

—Qu'est-ce qu'il fait, ce mari?

—On n'en sait rien, Car ces gens-là n'adressent jamais la parole à personne, et quand des indiscrets essayent de savoir quelque chose auprès d'eux, très poliment mais très fermement, ils éludent la question, et cela avec une froideur telle que personne n'a jamais osé revenir à la charge.

«Le mari, cependant, doit être employé quelque part, car il s'en va tous les matins d'assez bonne heure; il revient en toute hâte manger à midi, et il ne rentre que le soir, tard.

—Et elle, pendant ce temps, que fait-elle?

—On la voit peu. Elle descend pour chercher ses petites provisions, mais elle ne s'attarde pas dehors, et comme je te le disais tout à l'heure, elle ne parle à âme qui vive.

—Comment s'appellent ces gens-là?

—M. et Mme André.

—Ce qui n'est évidemment que la moitié de leur nom. L'autre, le vrai, ils le cachent.

—Evidemment. Ces gens-là sont des déclassés.

—Qui sait le drame qu'il y a eu dans leur existence?

—Qui sait?... Depuis quelques jours, je n'ai pas vu la jeune femme. Dans tous les cas, ils ne sont pas heureux, car la concierge m'a dit qu'ils n'avaient pas pu payer leur dernier terme.

—Ecoute, Robert, essaye donc de lui dire que si elle veut venir poser chez moi, — oh! rien que pour la tête et le buste, comme tu l'as fait-là, — je la paierai ce qu'elle demandera.

«Mais n'importe quelle somme tu m'entends? Je suis riche et je ne marchanderai pas. Cinquante francs, cent francs la séance, si elle veut. Ce sera un moyen d'acquitter son terme ça...

—D'accord; mais la commission n'est pas facile. Si tu voyais une seule fois Mme André, tu comprendrais que lui adresser la parole, surtout pour lui faire une semblable proposition, n'est pas du tout dans mes cordes.

—Ce sera comme tu voudras ou plutôt comme tu pourras. Mais, enfin, si jamais l'occasion se présente, tu me rendras un fier service.

Il était tard, Georges serra la main de son ami.

—A dimanche, dit le peintre, et merci!

Si vous êtes LAS TOUT LE TEMPS

Il vous faut peut-être des **Dodd's** PARCE QUE—si les reins sont défectueux, l'excès d'acides et les déchets toxiques restent dans l'organisme. Des maux de dos, maux de tête et une sensation de fatigue s'ensuivent. Les Pilules Dodd's pour les Reins aident les reins à reprendre leur fonctionnement normal, vous aident à vous sentir mieux, à mieux travailler, mieux jouer. Exigez les véritables Pilules Dodd's pour les Reins, une remède favori depuis plus d'un demi-siècle. 157F

Pilules Dodd's POUR LES REINS



VOTRE FIANCÉE,
VOTRE SOEUR,
VOTRE MERE

... AIMENT assurément LE FILM et vous accomplirez un geste délicat à leur endroit en souscrivant à leurs noms, un abonnement à ce magazine de chez nous qui se spécialise dans le cinéma, le théâtre et la radio. Chacun de ses numéros contient un roman d'amour complet et d'abondantes photos d'artistes dont bon nombre peuvent être conservées ou encadrées. Ne tardez pas, procédez immédiatement.

Notre roman de janvier:
LES CARTES M'ONT DIT...
par JEAN BONNERY

COUPON D'ABONNEMENT

LE FILM

Canada et États-Unis

1 an \$1.00
2 ans \$1.50

☐ IMPORTANT:—Indiquez d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom

Adresse

Ville

Province

POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE
975-985 rue de Bullion
Montréal 18, P.Q.

— A dimanche, répéta Robert.

Il ouvrit la porte à Péri.

Dans le corridor et dans l'escalier, il faisait un noir d'encre.

— Le gaz est déjà éteint, dit le sculpteur, je vais t'éclairer.

— Pas besoin, j'ai des allumettes.

— Si, si; jusqu'au troisième, l'escalier est très raide. Après ça va tout seul.

Il descendit, sa petite lampe à la main.

Comme Robert remontait, il lui sembla entendre des gémissements et des sanglots dans une des chambres voisines de la sienne.

Il s'arrêta et écouta plus attentivement.

Aux sanglots se mêlaient à présent des cris inarticulés, des plaintes tellement douloureuses qu'elles arrachaient l'âme.

— Mon Dieu! fit le jeune homme tout bouleversé, mais c'est chez les André qu'on se plaint ainsi... Qu'y a-t-il donc? Serait-elle malade?... Bien malade, peut-être!

Il n'écoula que son cœur et, mettant de côté sa timidité, cependant très grande, il frappa à la porte du logement.

Les plaintes continuèrent, mais les sanglots cessèrent tout à coup.

Comme on ne répondait pas, Robert frappa de nouveau.

— Monsieur André, dit-il en même temps, avez-vous quelqu'un de malade chez vous, et puis-je vous être bon à quelque chose? Je suis votre voisin, Robert le sculpteur.

Aussitôt on entendit un léger remue-ménage, la porte s'ouvrit et André Dangely parut.

Eh! oui, celui qu'on appelait M. André n'était autre que Dangely...

Les prévisions de Mme Jacobsen s'étaient malheureusement réalisées.

Nadine avait poursuivi les deux jeunes gens de sa haine implacable.

A quelques semaines à peine de son mariage, la première place d'André, celle où il espérait faire fortune, lui avait été enlevée du jour au lendemain.

Trop fier pour protester, il avait accepté un congé qu'aucun prétexte ne justifiait; il avait cherché ailleurs, il n'avait pas tardé à trouver.

Mais, au bout de très peu de temps, il était pareillement remercié.

Et pendant plusieurs mois cela se passa ainsi, jusqu'au jour où les mieux intentionnés pour lui se dirent:

— Tiens, nous croyions Dangely un garçon honorable. Pour qu'il soit ainsi congédié de partout, et en aussi peu de temps, il y a évidemment en lui quelque vice rédhibitoire que nous ne connaissons pas.

Et les jours s'écoulèrent, et il battit le pavé de Paris.

Il lui fut impossible de rien trouver.

Alors une anxiété sans nom s'empara de lui.

Thérèse, quoique très souffrante d'un commencement de grossesse, essaya de le soutenir et de l'encourager; mais, malgré toute l'énergie de la jeune femme, il fallut se rendre à la triste réalité; la misère arrivait à grands pas, une misère noire, sans solution et sans espoir.

On vendit d'abord les bijoux de Thérèse, puis ses dentelles, ses robes, les quelques cadeaux qu'André lui avait faits. Puis on renvoya la bonne.

Enfin un jour le propriétaire les expulsa, du petit pavillon qu'ils occupaient depuis leur mariage et saisit leurs meubles.

Le lit seul leur restait. Alors, comme il était très beau, Thérèse le vendit; avec ce qu'elle en retira, elle put acheter un tout petit ménage, et aller s'installer à Montmartre dans la maison où Robert venait de les rencontrer.

Là, André, qui n'avait pas voulu donner son nom de Dangely, trouva enfin quelque travail chez un architecte.

On aurait peut-être pu se tirer d'affaire si les couches de Thérèse n'étaient arrivées, terribles et épouvantables.

Elle mit au monde un enfant que ses préoccupations et sa misère avaient tué dans son sein.

Le patron d'André lui avait heureusement permis de travailler chez lui en veillant sa femme, et durant les heures d'atroces souffrances qu'elle traversa, lui seul la soigna et l'approcha.

— Je suis un misérable, lui dit-il, quand elle fut en état de l'entendre sans trop éprouver d'émotion, je suis un misérable d'avoir consenti à ton sacrifice... Il vaut mieux que je disparaisse pour toujours; alors tu rentreras chez ton père où, du moins, tu seras à l'abri de la misère.

Thérèse mit sa main sur le bras de son mari.

— Ecoute, lui dit-elle, si tu veux que je ne doute pas de ton cœur, ne me parle jamais ainsi. Je te l'ai dit, il y a déjà longtemps, et je n'ai pas changé la misère m'est plus douce que les millions des autres.

« Oh! mon Dieu! que ton amour me reste, et tout m'est égal... car l'idée de me séparer de toi m'est plus dure que tout... Ne penses-tu donc pas ainsi, également? »

— Oh! oui, murmura-t-il, mais te voir souffrir est au-dessus de mes forces.

Et il n'osa pas insister; il n'osa pas aller plus loin dans l'héroïque sacrifice qu'il se fût imposé pour la voir heureuse, tant elle avait mis tout son cœur vaillant dans les paroles qu'elle lui avait adressées.

Vaillante! Oh! oui elle l'était comme pas une...

Un jour, à peine guérie, elle entendit raconter chez un des fournisseurs où elle allait le matin que, dans certaines imprimeries, on employait des femmes, soit à composer les textes qui doivent former le journal ou le livre, soit à plier ou à brocher ces mêmes journaux et ces mêmes livres.

Aussitôt en état de marcher, et dès qu'André fut reparti chez son architecte,

elle se mit en quête des travaux dont on lui avait parlé.

Instruite et adroite, elle eut bientôt fait de comprendre le métier de compositrice et elle s'y adonna de tout son cœur.

Avec ses jolis doigts fuselés, si souples et si fins, Thérèse devient bientôt d'une adresse remarquable.

Un jour elle arriva à la maison en proie à un bonheur sans égal.

André rentra quelques instants après elle.

La jeune femme se jeta à son cou.

— Ah! lui dit-elle en sanglotant de joie, désormais je ne serai plus une créature inutile, bonne seulement à dépenser le pauvre argent que tu gagnes si péniblement; moi aussi je t'aiderai, et je porterai ma part à la maison... Tiens!... voilà vingt-quatre francs; c'est le premier argent que j'ai gagné de ma vie!

Elle lui mit, en même temps, un louis d'or et la monnaie dans la main.

André, depuis quelques jours, en effet, ne rentrait pas déjeuner; il partait de très bonne heure le matin, il revenait tard chez lui, de telle sorte que Thérèse avait pu sortir une partie de la journée et aller dans un atelier sans qu'il s'aperçût de son absence.

— Comment, fit-il, qu'est-ce que tu veux dire? D'où vient cet argent? Où et comment l'as-tu gagné?

Alors, ayant toujours son bras passé autour du cou d'André, elle lui raconta tout; et elle entremêlait son récit de baisers éperdus, et elle lui disait combien son métier lui plaisait, qu'il ne la fatiguait pas du tout, et quelle distraction au contraire lui apportait l'atelier, avec toutes ses petites ouvrières si gentilles, si aimables et qui déjà l'adoraient.

Et lui, ne savait que pleurer, répétant:

— Toi!... toi!... la fille du comte de Rochefort, travailler comme une ouvrière et cela à cause de moi!

Elle se redressa:

— Tu es bien le marquis de Saint-Jean-d'Angely, et tu travailles, lui dit-elle. Ce que fait le mari, la femme doit le faire...

En attendant notre grande fortune, celle que tu dois gagner, laisse-moi être utile à quelque chose, et ne m'enlève pas ce bonheur de me hausser à ta taille et d'être, moi aussi, une travailleuse, capable de gagner ma vie.

Mais elle en voulut trop faire.

Mal guérie de sa dernière maladie, elle ne tarda pas à voir ses forces s'en aller peu à peu.

La fièvre typhoïde sévissait dans le quartier, Thérèse l'attrapa une des premières.

André voulut la soigner comme il l'avait fait pour ses couches, mais son patron avait perdu de l'argent, il était devenu exigeant et grincheux, il lui signifia qu'il eût à travailler chez lui ou à le quitter.

Dangely faillit devenir fou de chagrin et de désespoir.

Il n'y avait pas d'argent à la maison. On ne pouvait pas prendre une garde pour remplacer le jeune homme pendant la journée; et, autour de lui, il ne connaissait personne, n'ayant voulu ni l'un ni l'autre ouvrir leur porte à des intimités qui eussent pu devenir indiscrètes.

C'était la veille même que l'architecte avait signifié sa volonté à André.

Le matin, Thérèse avait exigé qu'il partît comme à l'ordinaire, lui disant seulement de laisser la clef à la concierge pour que le médecin pût entrer sans qu'elle fût obligée de se lever.

Il avait cédé à ses instances, comprenant quel désastre ce serait pour eux, dans ce moment-là, si son patron le renvoyait.

Pour la première fois depuis qu'André était dans la maison, il était donc entré chez Mme Samuel, non seulement pour lui remettre la clef, mais pour la supplier de monter de temps en temps voir Thérèse qui était très malade.

La concierge avait eu pitié du visage bouleversé d'André et lui avait promis plus qu'il n'avait demandé, c'est-à-dire de soigner Thérèse toute la journée.

Dangely était parti un peu plus tranquille.

Le soir, alors qu'il grillait de revenir auprès de sa femme, un travail pressé l'avait retenu plus tard qu'à l'ordinaire.

En passant devant la loge, il lui avait semblé que la foudre lui tombait sur la tête.

— Monsieur André lui avait dit, en effet, Mme Samuel, avec une figure désolée, montez vite. Votre jeune dame est plus malade... elle bat la campagne que c'est une pitié!

Il prit la clef et comme un fou escalada quatre à quatre les cinq étages.

Thérèse, le visage rouge et congestionné, les yeux perdus, ne le reconnut pas.

Il avait beau lui prodiguer les appellations les plus tendres. Rien... la jeune femme ne comprenait rien.

Elle n'avait même pas le délire, comme l'avait dit la concierge, elle se plaignait sourdement, continuellement, en prononçant des mots indistincts, très rapides, qu'il était impossible de comprendre.

André voulut la quitter pour aller chercher du secours, mais la fièvre de Thérèse augmentait, et aussitôt qu'elle ne se sentit plus retenue par lui, elle se leva et se dirigea en droite ligne vers la fenêtre.

André étouffa un cri de suprême angoisse et se trouva à la croisée avant Thérèse.

Avec une épouvante folle, il pensa alors à ces malades qui, sans connaissance durant des semaines entières, n'ont qu'un seul but pendant leur fièvre, tromper la surveillance de ceux qui les entourent pour se jeter par la fenêtre.

Mais alors Thérèse, sa pauvre chère Thérèse était perdue, car il fallait choisir: ou rester avec elle et la voir mou-

LA VIE COURANTE... par Georges Clark



— Pas bêtes, hein! Le premier qui termine les mots croisés du "Samedi" prend sa voiture pour la soirée...

rir de misère ; ou aller gagner sa vie, et la voir mourir de sa fièvre.

Il la prit, la rapporta dans son lit, et, après l'avoir recouchée avec les soins et la tendresse qu'une mère eût eus pour un petit enfant malade, il appuya la tête à côté de celle de sa femme et éclata en sanglots.

— O Thérèse, ma Thérèse, murmurait-il au milieu de ses larmes, comprends-moi, réponds-moi.

Rien !... Haletante, dévorée de fièvre, ne pouvant rester une seule minute à la même place, la malheureuse se plaignait de plus en plus, sourdement, douloureusement...

Ce fut à ce moment que Robert, en revenant de conduire Périer, frappa à la porte d'André.

Il sembla à Dangel que c'était un secours du ciel qui lui arrivait.

Il ne s'agissait plus maintenant de dignité, de moralité, ou de fièvre ; Thérèse se mourait, et André eût baisé les pieds de quiconque eût pu l'aider à la sauver, ou seulement à la secourir.

— Oh ! qui que vous soyez, s'écria-t-il, entrez et soyez béni !...

Robert obéit.

Il n'y avait qu'une seule chambre très exiguë. Dans un coin, un pauvre petit malheureux poêle devait servir soit à chauffer la pièce, soit à faire la cuisine.

D'un coup d'oeil, le sculpteur vit la misère profonde qui était l'hôte de cette misérable mansarde.

Il ne dit rien, mais son cœur se serra douloureusement.

A l'aspect de Thérèse, dévorée de fièvre, sur cet étroit lit de bois dont le mince matelas paraissait plus dur qu'une planche, son cœur se serra plus encore. Ses beaux yeux bruns se remplirent de larmes.

André vit cette adorable expression de pitié et de bonté, et il eut envie de sauter au cou du jeune homme.

— Voyez, dit-il, ma pauvre femme est très malade ; il lui est venu comme un transport au cerveau ; elle a déjà essayé de se jeter par la fenêtre tout à l'heure, et je n'ose pas la quitter pour chercher du secours.

— Où voulez-vous que j'aille ?

— Chez un médecin, n'importe lequel... Le premier que vous trouverez, pourvu qu'il consente à venir ici.

Robert avait déjà ouvert la porte et quatre à quatre, il dévalait par l'escalier.

Un quart d'heure après, il remontait chargé de paquets ; c'étaient des sinapismes, de la glace, des petites fioles entourées de papier blanc.

— Le médecin me suit, dit le jeune homme, il a ordonné quelques remèdes que je suis allé chercher ; il va arriver d'un moment à l'autre. En attendant, nous allons exécuter ses prescriptions tous les deux, si vous le voulez bien...

« Tenez ! mettez des sinapismes aux jambes de votre femme ; moi, pendant ce temps, je vais aller dans ma chambre piller la glace pour la lui placer sur le front, chercher du linge pour confectionner le bandeau, et allumer le feu pour faire chauffer de l'eau, en cas que le médecin en ait besoin à son arrivée.

André, la première joie de voir ces secours arriver, étant passée, avait rougi profondément.

— Mais vous avez dépensé de l'argent pour tout cela, dit-il, qu'est-ce que je vous dois ?

— Rien du tout, répondit catégoriquement Robert, et, une fois pour toutes, réglons cette question ennuyeuse.

« Vous ne m'avez pas l'air d'être riche, monsieur André. La pauvreté n'est pas un crime, et j'ai été plus misérable que vous. Si un brave homme n'était pas venu me chercher sur un lit d'hôpital pour m'enseigner un métier et me faire gagner ma vie, je serais probablement, à l'heure actuelle, mort de faim sous quelque pont. Le bien que l'on m'a fait, il est juste que je le rende à d'autres.

« Je suis seul au monde, j'ai la chance d'avoir quelques économies ; je vous en conjure, acceptez-les, et le jour où vous pourrez me les rendre sans vous gêner, vous le ferez.

Et comme Dangel, de plus en plus embarrassé, ébauchait encore un geste de refus :

— Je vous en conjure, continua Robert, laissez croire à un pauvre enfant abandonné qu'il peut être utile à quelqu'un. C'est si bon pour un être qui est aussi seul ici-bas qu'un pauvre chien perdu, de penser qu'il peut faire du bien à un de ses semblables.

— J'accepte, dit André, au comble de l'émotion, en tendant sa main. Dépêchons-nous. Vous allez m'aider à la soigner comme si vous étiez mon frère.

Le sculpteur ne se le fit pas dire deux fois.

Il courut dans sa chambre et se mit en devoir d'exécuter ce qu'il avait dit, tandis qu'André couvrait de sinapismes les jambes de Thérèse.

Lorsque le docteur Prunier arriva, la jeune femme avait le front entouré d'un bandeau, et les sinapismes commençaient à produire un peu d'effet.

Elle portait bien toujours la main à sa tête, essayant de se débarrasser du poids glacé qui, même dans son inconscience, lui faisait éprouver une intolérable gêne, mais André et Robert ne la quittaient pas, la maintenant, la soignant.

Le médecin rapidement l'examina.

— Vous avez très bien compris mes instructions, dit-il, et on ne pouvait pas faire mieux, mais l'état est très grave, excessivement grave...

Puis, voyant le dénuement extraordinaire de la mansarde :

— Il faudrait peut-être mieux faire porter la malade à l'hôpital demain matin, dit-elle. Elle y serait dans de meilleures conditions qu'ici.

Une contraction si douloureuse passa sur le visage d'André, qu'aussitôt Robert dit :

— A l'hôpital, oh ! jamais, docteur ! Mais j'ai, de l'autre côté, une pièce très grande, nous y aurons vite installé un lit si elle vous convient. Voulez-vous la voir ?

— O monsieur Robert ! balbutia André.

— Laissez, répondit le jeune homme. La santé de votre femme avant tout, n'est-ce pas ?

Devant cet argument, Dangel n'eut pas la force de protester.

Le sculpteur et le médecin passèrent dans la pièce voisine.

— Mais c'est parfait, dit aussitôt le docteur. Le logement est à vous, sans doute ?... Est-ce que cette installation ne va pas vous déranger extrêmement ?

— Entre voisins et entre pauvres gens, répondit Robert, il faut bien s'aider.

Une lueur d'admiration monta dans les yeux de M. Prunier.

Mais il en avait vu bien d'autres dans cet admirable peuple de Paris, chez lequel vibre réellement le cœur de la France, bonne, chevaleresque, généreuse entre toutes.

— Il faudrait mettre le lit là, fit le médecin en désignant une place ; l'air circulera librement autour de la malade, et l'installation sera meilleure.

— Voulez-vous m'aider, docteur, nous allons installer le mien ici... Il me semble meilleur que celui de Mme André ; ensuite il est en fer, il se démonte aisément et ce sera vite fait.

M. Prunier était un excellent homme, connu de tout Montmartre où il était adoré.

Il donna à Robert le coup de main que celui-ci lui demandait.

— Merci, dit le sculpteur, lorsque le lit fut monté et le sommier en place. Maintenant allez de l'autre côté examiner votre malade, moi je vais finir de tout organiser ici. Vous m'appellerez pour que j'aide à la transporter quand le moment sera venu.

En effet, le docteur ayant rejoint la mansarde de Thérèse, Robert se mit en devoir de tout arranger.

La pièce qui lui servait d'atelier était relativement très grande, avec deux fenêtres à balcon chacune, d'où la vue s'étendait très loin et par lesquelles l'air entraînait à flots.

D'un ordre méticuleux, le jeune homme la tenait en personne, et fort bien, ne voulant pas que Mme Samuel elle-même pénétrât dans cette chambre, où étaient rassemblés les objets qu'il aimait.

Il eut rapidement fait d'enlever le peu de terre glaise qui traînait, de rassembler dans un coin les statuettes et les ébauches.

Le beau buste, seul, l'œuvre la plus considérable qu'il eût encore faite, et où il avait mis toute son âme d'artiste, lui coûta grandement à enlever de son piédestal.

Evidemment dans la petite soupenette où il était obligé de le mettre, et qui, placée derrière sa chambre, lui servait de débarras, la terre glaise sécherait horriblement, et l'œuvre probablement serait perdue.

Mais Robert ne faisait pas les choses à demi.

Cet André si triste, aux grands yeux si doux et si malheureux, lui avait à première vue inspiré une profonde, une immense sympathie.

De plus, il lui avait dit :

— Nous la soignerons en frères.

En frères ! le premier au monde, André lui avait ouvert la perspective d'une amitié qui équivalait à la famille jamais connue.

Enfin, avec sa suprême délicatesse, Robert comprenait que ce mari si profondément malheureux ne devait pas trouver chez un étranger l'image de sa femme, éclore là par un instinct d'artiste, et sans l'autorisation de celui qui seul eût pu la donner.

Au bout de quelques instants, le docteur Prunier entra :

— Venez nous aider, dit-il, Mme André est très malade, et il faut des précautions infinies pour la porter d'un lit à l'autre.

— Si malade que ça ! s'exclama Robert douloureusement étonné.

— C'est une fièvre typhoïde mêlée de complications au cerveau... Je ne sais pas comment ça tournera, mais je ne vous dissimule pas que je suis terriblement inquiet.

Quelques instants après, la jeune femme, installée dans le lit de Robert, paraissait respirer plus à l'aise.

Dès que le médecin fut parti, André, le visage inondé de larmes, fit quelques pas vers Robert.

— Il y a deux heures, lui dit-il, je ne vous connaissais pas, et vous venez de me traiter comme l'ami le plus dévoué ne l'eût peut-être fait. Je ne sais que vous dire ; de mon cœur trop plein et trop malheureux, aucun remerciement ne peut sortir, mais c'est entre nous maintenant à la vie, à la mort ; désormais nous serons frères : le voulez-vous, Robert ?

Ah ! s'il le voulait ! le pauvre enfant abandonné ?

André avait ouvert ses bras ; pour toute réponse Robert s'y jeta en sanglotant.

Ce fut le sculpteur qui, le premier, s'arracha à cette étreinte pendant laquelle, avec très peu de paroles, ces deux cœurs d'élite venaient de se jurer une amitié éternelle.

— Est-ce que vous pourrez passer la journée de demain auprès d'elle ? demanda Robert à André.

— Hélas ! non. Depuis quelque temps, l'architecte chez qui je travaille est devenu intraitable. Si je lui désobéissais, il serait dans le cas de me renvoyer, et ce serait le pire de tout.

— Eh bien ! alors, déclara le sculpteur, vous allez vous reposer sur ce fauteuil et dormir un peu. Dès que l'heure du lavage sera venue je vous appellerai pour que vous fassiez cette petite opération vous-même. Les autres soins, qui consistent pour l'instant à entretenir la glace, à administrer la po-

FORTIFIEZ VOTRE SANTÉ



Toutes les femmes doivent être en santé, belles et vigoureuses. Vous pouvez avoir une belle apparence avec le TRAITEMENT

MYRRIAM DUBREUIL

C'est un tonique reconstituant et qui aide à développer les chairs. Produit véritablement sérieux, bienfaisant pour la santé générale. Le Traitement est très bon pour les personnes maigres et nerveuses, déprimées et faibles. Convenant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme.

AIDE A ENGRAISSER LES PERSONNES MAIGRES

Notre Traitement est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, quel que soit leur âge.

GRATIS : Envoyez 5c en timbres et nous vous enverrons gratis notre brochure illustrée de 24 pages, avec échantillon.

CORRESPONDANCE CONFIDENTIELLE

Les jours de bureau sont : Jeudi et Samedi, de 2 h. à 5 h. p.m.

REMPLISSEZ CE COUPON

Mme MYRRIAM DUBREUIL
6880, rue Bordeaux

Case postale, 2353, Place d'Armes,
Montréal, P.Q.

Ci-inclus 5c pour échantillons du Traitement Myrriam Dubreuil avec brochure. (Pour le Canada seulement).

Nom

Adresse

Ville

Province

tion, à surveiller la malade, je puis les donner moi-même.

— Mais, demain, vous n'en pourrez plus de fatigue et d'anéantissement? Comment ferez-vous pour travailler?

— Oh! ne vous inquiétez pas de moi. A mon atelier, mon patron ne me remplacerait pas aisément. Par conséquent, il est obligé de me ménager. De plus, l'ouvrage ne presse pas dans ce moment-ci. Alors, en passant demain matin pour vous rendre chez votre architecte, vous direz rue de Douai que je soigne une malade et qu'on ne compte pas sur moi.

« Je demeurerai toute la journée auprès de votre femme. Mme Samuel montera pour les lavages; de cette façon, Mme Thérèse sera soignée comme une duchesse, et vous, vous ne serez pas inquiet, n'est-ce pas? »

— Oh! murmura André terrassé par une émotion au-dessus de ses forces, vous êtes adorablement bon et, dans mon malheur, c'est vraiment une bien grande joie pour moi de vous avoir rencontré!...

Il y avait quatre ou cinq jours que Dangely n'avait pas dormi, ou très peu, veillant sur Thérèse que la fièvre dévorait déjà pendant la nuit.

Vaincu par une fatigue surhumaine, malgré son désespoir et ses préoccupations, André ne tarda pas à être pris par un sommeil de plomb.

Robert, assis au chevet de la malade, la soigna, en effet, comme un frère véritable eût pu le faire.

La jeune femme divaguait toujours; du même mouvement inconscient, elle cherchait à arracher la glace qui couvrait sa tête, tandis que de ses lèvres s'échappait sans cesse une sorte de mélodie lente, faite de bredouillements rapides et confus, où, de loin en loin seulement, quelques mots pouvaient se distinguer :

— Rochefort!... France!... André!...

A un moment donné, il sembla pourtant à Robert qu'elle devenait plus calme.

Elle s'était tue tout à coup, et il n'entendait même plus sa respiration.

Alors, il se pencha sur elle pour voir si elle dormait, et en rendre au matin un compte plus exact au docteur Prunier.

Au mouvement que fit le sculpteur, Thérèse ouvrit les yeux, et le regarda longuement.

Puis tout aussitôt faisant le geste de l'éloigner :

— Oh! méchante marraine, balbutia-t-elle avec colère, vous qui avez laissé souffrir André quand vous pouviez le secourir, allez-vous-en!... Laissez-moi! Laissez-moi!... Je ne veux pas vous voir!

C'étaient les premières phrases suivies que Thérèse prononçait depuis que Robert était là.

Le jeune homme les attribua au délire qui augmentait, et il donna une nouvelle cuillerée de la potion qu'avait ordonnée le docteur, tandis qu'il arrangeait plus soigneusement le bandeau de glace qui entourait le front de la malade.

Au jour seulement André s'éveilla.

Il bondit sur ses pieds et se précipita vers le lit de Thérèse.

Robert avait déjà un doigt sur ses lèvres :

— Chut! lui dit-il, il y a plus d'une heure qu'elle dort, et rien, je crois, ne peut lui faire autant de bien que ce sommeil-là!...

En effet, dans son lit bien blanc, Thérèse reposait blanche comme ses draps, mais les yeux clos et la poitrine soulevée d'un souffle régulier. L'affreuse teinte violacée, qui la veille couvrait son visage, avait disparu. Elle allait évidemment mieux.

André resta un moment à la considérer. De grosses larmes couvraient son visage. Lentement, il les essuya, puis, se tournant vers Robert :

— Je te dois sa vie, lui dit-il. La mienne, désormais, est à toi!...

II

Retrouvée!

ROBERT, ce jour-là et également les jours suivants, resta à côté de Thérèse.

Il avait écrit à son patron, lui demandant un congé de huit jours, et comme il était, en effet, non seulement le meilleur ouvrier de l'atelier, mais un garçon hors ligne, adroit, intelligent et exact, on lui accorda ce qu'il sollicitait.

Il se consacra donc à la malade, faisant exécuter avec un tact infini, par Mme Samuel, tout ce qu'il y avait d'intime et de délicat dans les soins à donner à Thérèse.

Enfin, après des rechutes et des aggravations qui faillirent rendre le malheureux André complètement fou, elle alla un peu mieux.

Pas beaucoup, mais, le matin du neuvième jour, le docteur Prunier put dire : — S'il n'y a pas d'imprudences de commises, je réponds d'elle.

Robert et André la veillaient chacun une nuit, et l'autre, celui dont c'était le tour de repos, allait dormir dans la mansarde de Thérèse.

Dangely était impuissant à exprimer au sculpteur ce qu'il pensait de son dévouement.

Seuls, ses grands yeux doux ou la pression furtive de sa main le lui disaient.

Mais quelle torture pour lui de partir chaque matin, presque au lever du jour, et de rester douze heures courbé sur un travail de forçat, alors que toute sa volonté, toute son intelligence, son âme tout entière s'envolaient vers ce pauvre logement de la Clignancourt où agonisait peut-être celle qu'il adorait!

Un soir, il trouva Robert qui l'attendait au seuil de la première pièce.

— O André! s'écria le jeune homme, dès qu'il vit Dangely, Thérèse est sauvée!... Le docteur vient de me le certifier!... Et elle paraît avoir repris toute sa connaissance.

Il sanglotait, le brave enfant, car il les aimait vraiment tous les deux comme un frère et une sœur, leur ayant, dans cette mortelle semaine, donné son cœur, sa vie, et naturellement toutes ses pauvres économies.

— Je te la dois, lui répondit André, en le serrant sur sa poitrine; désormais, après elle, tu es ce que j'aime le plus au monde.

Ils entrèrent. Mme Samuel était là. Thérèse, éveillée, comme du plus pénible des cauchemars, écoutait encore la concierge, qui paraissait fort animée par le récit qu'elle faisait.

A la vue de son mari et de Robert, la malade, toute pâle, toute faible, mais plus divinement belle qu'elle ne l'avait jamais été regarda André, et tendit ses mains vers Robert.

— Je sais quel admirable dévouement a été le vôtre, dit-elle à ce dernier. Comme mon mari et moi allons vous aimer!...

Le sculpteur se précipita sur la main de Thérèse.

— Oh! la bonne parole! s'écria-t-il, pour moi surtout, que personne n'a jamais aimé sur terre!...

Mme Samuel pleurait à chaudes larmes, comme une excellente femme qu'elle était.

— Ah! ça fait du bien, tout de même, de voir de si braves gens, s'écria-t-elle au moment où elle s'en allait.

En descendant ses escaliers, elle bougonnait toute seule...

— Oh! ce petit Robert, quel cœur d'or, et que je voudrais donc qu'il soille mon fils!...

En haut, dans la mansarde, en des effusions infinies, André et Thérèse remerciaient Robert.

— Oui, disait la jeune femme, avec sa grâce si douce, oui, désormais vous ne serez plus seul sur terre, Robert; vous aurez une sœur et un frère, en attendant que nous vous ayons trouvé

une petite femme qui vous aime comme j'aime André...

Elle n'avait pas achevé ces mots que, tout à coup, on frappa à la porte d'entrée, et, avant qu'on eût répondu car la clef était en dehors, un bruit de soie se fit entendre, un parfum léger et divin se répandit dans l'air, un parfum semblable à celui que doivent avoir les fleurs du paradis, et, dans un éclat de douleur, de passion, de désespoir sans nom, une voix d'or cria :

— Thérèse!... ma Thérèse... Ah! mon Dieu! te voilà donc enfin!... Mais dans quel état!...

En même temps, France entra comme une folle, et, avant que la malade eût pu la reconnaître, à peine la voir, elle se précipitait vers le lit, enlaçant sa sœur, la couvrait de baisers, l'inondait de larmes.

— Toi! répétait-elle, toi, mon adorée, mon trésor, ma Zinette, toi ici, dans ce taudis!... Ah! mon Dieu!... mon Dieu!...

Thérèse, qui lui avait jusque-là rendu ses caresses et ses baisers, l'éloigna un peu à ces mots.

— Dans ce taudis?... répéta-t-elle; mais j'y suis heureuse, France, car je m'y trouve entre un mari et un frère qui viennent de me sauver la vie tous les deux!...

— La vie!... Thérèse, que dis-tu?... Tu as failli mourir, toi?... Et tu serais morte sans que je t'aie revue?... Oh non!... Dieu ne l'eût pas permis!...

— Cependant!...

— Tais-toi. Tu es une méchante... Moi qui t'aime tant!... Sais-tu que je te cherche depuis le lendemain même de ton départ?... Tu savais mon adresse, toi... Tandis que moi?... où te prendre?...

« O André! comment voulez-vous que je vous pardonne jamais de l'avoir laissée souffrir à ce point, sans venir me chercher?... »

— Elle ne l'a pas voulu... Et vous savez que ses désirs sont des ordres sacrés pour moi.

Thérèse interrompit son mari.

— Je t'ai déclaré en partant, France, dit-elle, que la misère avec lui serait le bonheur pour moi; je n'ai pas changé d'idée. Je lutterai avec André jusqu'à la mort s'il le faut, mais je ne veux rien devoir à personne qu'à lui... non, rien!...

Robert, dans le coin où il s'était retiré par discrétion, n'osant pas sortir, avait ses yeux qui brillaient comme des escarboucles.

Il ne pouvait détacher ses regards de celle qui venait d'entrer, si jolie avec ses beaux yeux de saphir brûlants et doux, ses joues pâles couvertes de larmes, le charme féminin qui émanait de toute son adorable petite personne.

Tout d'elle l'attirait, le troublait, faisait sauter son cœur dans sa poitrine, tout jusqu'à ce nom mille fois sacré et béni de France, ce nom de la patrie, peut-être encore plus encore plus chère à ceux qui n'ont ni parents ni famille.

Aux paroles de Thérèse, André pensa au pur dévouement de Robert qui leur avait tout donné.

— Je n'ai pas été le seul de qui tu as accepté quelque chose, ma chérie, lui dit-il, tu oublies Robert, qui t'a entourée de tant de soins et d'affection, et auquel nous devons tant!...

Thérèse eut à l'adresse du sculpteur un regard qui le paya de tout ce qu'il avait fait.

— Oh!... Robert, dit-elle, c'est différent, c'est notre frère!...

A ces mots, qui eussent dû la blesser en plein cœur, France se retourna.

Elle n'avait pas encore regardé l'artiste.

La grande lampe d'atelier qui éclairait la pièce tombait sur lui d'aplomb et permettait de bien voir le moindre de ses traits.

A sa vue, la jeune fille tressaillit comme frappée d'une commotion électrique.

— Monsieur Robert, sculpteur, notre frère, comme vient de vous l'apprendre Thérèse, ma chère France, dit André en le présentant à sa belle-sœur.

La jeune fille le regardait toujours avec une persistance extraordinaire.

On eût juré qu'elle l'avait déjà rencontré, et que des profondeurs de sa mémoire, elle cherchait à faire jaillir un nom à mettre sur ce visage si ouvert, si sympathique.

— Robert qui? demanda-t-elle enfin.

— Robert tout simplement, dit André fort embarrassé des questions de France, d'ordinaire cependant si discrète et si calme; mais, se hâta-t-il d'ajouter, rassurez-vous, Robert a l'âme d'un grand artiste; il a autant de talent que de cœur, et il deviendra certainement aussi célèbre que tous ceux qui, dans la sculpture, ont illustré notre pays ou sont en train de le faire... Se créer un nom vaut mieux que de le trouver dans son berceau.

Robert, qui avait d'abord rougi aux paroles si flatteuses de son ami, tout à coup s'avança vers France.

— Mademoiselle, lui dit-il de sa belle voix chaude, votre beau-frère a une trop grande indulgence pour moi. J'ai bien peur que son heureuse prédiction ne se réalise jamais. En attendant, je ne suis qu'un pauvre enfant trouvé, sans feu ni lieu et, — avant que ma bonne étoile m'ait fait rencontrer votre sœur et son mari, — seul au monde.

France, troublée jusqu'aux entrailles par cette voix grave et sympathique qui faisait vibrer en elle comme de bizarres échos non point inconnus, mais au contraire très familiers, France spontanément lui tendit ses mains :

— Monsieur, dit-elle, qui que vous soyez, vous avez eu un admirable dévouement pour Thérèse, et à ce titre voulez-vous me permettre d'être votre amie?

Le jeune homme, lui cependant toujours si timide, osa s'incliner sur la petite main souple qui, dégantée et frémissante, s'était posée dans la sienne; et respectueusement il y posa ses lèvres.

France revint vers Thérèse.

— Maintenant, lui dit-elle, que je t'ai retrouvée, que tu le veuilles ou non, à partir de demain je m'installe ici, et je te soigne.

— Oh! mais, dit Thérèse, j'ai tout ce qu'il faut de ce côté-là. Deux infirmiers à demeure : un pour le jour, l'autre pour la nuit, je suis soignée comme une reine ne l'est pas toujours.

— Eh bien, j'aiderai M. Robert, voilà tout, dit la jeune fille en rougissant un peu de son audace.

Et tout de suite, pour cacher son embarras, elle ajouta :

— Tu sais comment je veux les choses quand elles m'entrent dans la tête, n'est-ce pas? Alors, n'insiste pas, ce serait inutile.

Elle passa une heure entre André et sa sœur, dévorant celle-ci de baisers, lui racontant tout ce qui s'était passé à l'hôtel en son absence, serrant les mains de son beau-frère, n'offrant plus rien de la petite France de jadis, si calme, si glaciale, toujours maîtresse d'elle-même, mais montrant au contraire, aux yeux ravis de Thérèse, une créature nouvelle, toute vibrante de passion et de tendresse, n'aimant peut-être pas plus qu'autrefois ceux qu'elle aimait, mais sachant leur mieux témoigner son affection, et la leur mieux faire comprendre.

Robert, par discrétion, s'était retiré sous un prétexte quelconque.

— Je reviendrai demain, dit France en s'en allant. Mais je ne reviendrai pas sans m'être occupée de vous, André, et probablement sans avoir réussi.

Une heure après France arrivait rue Saint-Dominique; il était tard, et on avait dû dîner sans elle.

Quoique Nadine n'osât jamais lui faire de grandes observations, en la voyant rentrer seule à cette heure, elle éprouva une sorte de dépit, inspiré peut-être par une vague intuition.

[Lire la suite au prochain numéro]

LES PETITS POISSONS...

[Suite de la page 6]

Donc, dans ces cabanes bien chauffées, bien éclairées, et dans lesquelles chante un radio, le pêcheur est assis sur le bord d'une trappe ouverte, pratiquée dans le plancher de bois, le long du mur. Sous cette trappe, une tranchée est creusée dans la glace jusqu'à l'eau courante. Comme de juste, on ne parle pas de manche de ligne. Le pêcheur tient sa ligne entortillée autour de son doigt, ou un manche n'ayant qu'une longueur de quelques pouces. Souvent la ligne est fixée à une tablette, voire au plafond. Une allumette nouée dans le fil à une hauteur de quelque trois pieds, indique par ses soubresauts que ça mord. Les hameçons sont appâtés de petits morceaux de frissure.

Dans cette pêche il arrive comme dans toute autre: les succès sont variés. Mais il y a au moins ce facteur de succès, que l'on y pêche toujours en eau trouble, puisque c'est toujours sous la glace, voire pendant la nuit noire. Disons que nous avons vu deux pêcheurs revenir de leur pêche nocturne, rapportant sept poches à eux deux. Nous avons vu mieux que cela à Champlain. Les quatre frères, Joachim, Trefflé, Garneau et Moïse LeBlanc ont pris 3,120 livres de ce Petit Poisson en une seule nuit.

Il y a un mode de conservation qui est des plus naturels et des plus simples. Chaque pêcheur a près de lui un seau où il dépose ses victimes. Lorsque ce seau est plein, l'opérateur ouvre une fenêtre et jette le poisson au froid; la gelée fait fonction d'agent de conservation.

L'aspect économique de cette pêche des Petits Poissons vaut la peine d'être mis en relief. Par ce que nous avons déjà dit, il n'est pas difficile de voir que la Pêche aux Petits Poissons est une des industries saisonnières des plus lucratives. Sans prendre comme moyenne les 52 poches de poissons que prennent les quatre LeBlanc dans une nuit, ce qui fera 13 poches par homme, ne prenons qu'une moyenne de deux poches par pêcheur. A raison de \$200 la poche de 60 livres, c'est donc \$12,00 par jour, et de \$360.00 par mois. Comme la pêche dure quelque six semaines, cela donnerait donc \$440.00. Nous avons dit plus haut que nous avons vu 250 cabanes à La Pêrade. En calculant sur cette base, cette localité a donc pu faire une récolte hivernale, comme nous nous le sommes fait dire d'ailleurs, de quelque \$10,000.00 cette année-là (1946). N'est-ce pas intéressant pour un espace de six semaines au cours de la morte-saison?

LA CHASSE A L'ESPIONNE

[Suite de la page 18]

mis l'agent Byles et son petit groupe, personne ne soupçonna la triste vérité. La peine de lord Brockwell fut profonde, et les obsèques de la victime de l'accident réunirent autour de lui les plus célèbres notabilités du monde diplomatique de Washington. Mais jamais lord Brockwell ne se douta un seul instant que sa femme, au cours de cette nuit tragique, avait emprunté la route de Warrenton au lieu de s'en retourner tout de suite à son hôtel de Washington. Et les clauses secrètes du traité, si heureusement défendues par Byles, demeurèrent toujours ignorées des agents de l'étranger...

LA REGION DE QUEBEC

[Suite de la page 5]

Nous nous en voudrions de ne pas énumérer ici quelques institutions d'enseignement spécialisé et d'intérêt rural que l'on rencontre près de la capitale provinciale: l'Ecole d'Arpentage et de Génie forestier, à Québec; l'Ecole des Gardes forestiers, à Duchesnay (protection des forêts, scierie-école: mesurage, classement du bois "mill-wright"); le Jardin Zoologique, à Charlesbourg; l'Observatoire astronomique, au Centre de Québec de la Société Royale d'Astronomie du Canada; enfin, "the last but not the least", la Ferme-Ecole de la Gorgendière, à Deschambault; centre de démonstration de bonnes méthodes de culture et d'élevage, par suite de la présence d'un beau cheptel: 100 bovins, 36 chevaux, 175 porcs et 500 volailles. A remarquer l'importance de ce haras du cheval Canadien et de ce beau troupeau de bovins de race Canadienne — les deux seules races d'animaux domestiques créées au pays, capital que nous nous devons de mettre en valeur.

Cette région est bien partagée du point de vue expositions agricoles — peut-être même trop bien partagée dans le comté de Portneuf, puisqu'il y en a trois, à Pont-Rouge, St-Casimir et Notre-Dame des Anges! Le gros succès est celui de Québec — exposition de comté (réalisée par une société presque centenaire) et surtout exposition provinciale. Songez-y, cette année, plus de 300,000 visiteurs. Plusieurs milliers d'exhibits agricoles, industriels et artisanaux. Rien n'est négligé et la Commission de l'Exposition, tout comme le Ministère provincial de l'Agriculture, qui couronne au cours de cette exposition les lauréats du Mérite Agricole, ont droit à toutes les félicitations. Cela est digne, instructif et même... passionnant — n'est-ce pas les "turfmén"?

Le grand nombre de communautés religieuses à posséder d'importantes fermes, à Beauport, Ste-Foy, Québec-Ouest, Giffard, Sillery, Cap-Rouge (ancienne Ferme expérimentale), est une autre des caractéristiques de l'agriculture régionale.

Au 31 mars 1948, vingt-et-une coopératives groupaient 1,730 cultivateurs de cette région. Ces sociétés venaient d'avoir un chiffre total d'affaires de \$2,972,741 pour l'exercice écoulé.

Cela était partout dû aux organisations suivantes: l'Ass. Coop. des Producteurs de fourrures (\$732,720), et puis sept sociétés à caractère plutôt régional: la Coop. des Jardiniers de Québec, la S.C.A. de Charlesbourg, celles de St-Pierre, de l'Île et de St-Casimir, les couvoirs coopératifs de St-Pierre et de St-Augustin, enfin la coopérative d'Arts domestiques de Québec.

Soulignons que 7 des 29 beurrieres de ce district sont coopératives, et les plus

importantes sont celles de St-Basile, St-Ubalde et St-Casimir. Quelques sociétés s'occupent de spécialités: le charbon de bois à St-Raymond, les légumes à Neuville, etc.

L'Agriculture régionale étant franchement diversifiée, les tendances et les programmes de développement le sont en conséquence. Les cultivateurs du comté de Québec cherchent à étendre leurs cultures maraîchères, leurs élevages de bovins et de porcs, enfin la qualité de leurs pâturages. Dans ce but la Société d'Agriculture de ce comté a distribué gratuitement 350 lbs de Ladino. Nous croyons reconnaître deux mouvements qui seront bientôt décisifs: les maraîchers se donneraient un centre de classement et d'entreposage de légumes; les producteurs de lait semblent étudier et vouloir une centrale de réception de lait, quelque chose comme ce que l'on vient d'ouvrir à Chicoutimi.

Les cultivateurs de Portneuf profitent de quatre concours d'exploitation rationnelle de fermes; ils se sont fondés des coopératives régionales de produits avicoles, de moulages, etc. Les arts domestiques sont chaque jour en plus grande vogue.

Dans Montmorency, les initiatives sont variées: les productions horticoles et avicoles sont améliorées d'année en année. Sur la côte de Beauport, il se dessine une concentration des beurrieres. Dans l'île d'Orléans, sur 400 producteurs, plus de 200 sont membres de la S.C.A. de St-Pierre, dont le chiffre d'affaires devait être, l'an dernier, de \$600,000 — une grosse affaire. Au cours de la dernière saison, la vente coopérative des fraises a décidément amélioré ce marché. Cela sera repris et intensifié. Il y est sérieusement question de la congélation des petits fruits.

Enfin, soulignons quelque chose d'unique: l'application d'un plan quinquennal d'établissement de fils de cultivateurs, en vue surtout de productions horticoles, arboricoles et avicoles. Le succès a déjà couronné vingt-deux de ces jeunes cultivateurs de l'île, et l'on tente treize nouveaux établissements. Initiative très prometteuse.

Au berceau de l'agriculture québécoise, l'on n'a pas peur des formules nouvelles; les cultivateurs encouragent l'association professionnelle et coopérative, et puis ils ont recours chaque jour davantage aux agronomes — tout cela est sûrement un gage de réussite. Réussite d'autant plus entière que nous sommes ici au pays de Beauport, réputée par ses miracles et sa très belle Basilique à la Bonne Sainte Anne, connue même aux confins de l'Amérique. Beau-Pré, deux syllabes de cristal qui sonnent gaiement à l'oreille de tout habitant, et mot évocateur de cette région agronomique de Québec.

TRAVAIL ET SILENCE

[suite de la page 7]

Durant la guerre, l'atelier de machines accomplit d'excellent ouvrage en fabriquant du matériel indispensable aux armements. Actuellement, on lui a commandé des outils pour divers manufactures montréalaises. On y fait aussi des classeurs auxquels divers ateliers contribuent. Les feuilles de métal sont assemblées dans l'un, tandis que l'extérieur du classeur est enduit de peinture dans un autre. On emploie alors un séchoir et une heu-

re plus tard, cette peinture est complètement sèche.

Il est évident que ces ouvriers compétents pourraient trouver de l'emploi ailleurs et il arrive que quelques-uns, séduits par des salaires plus élevés, vont tenter fortune dans une autre usine. Presque toujours, ils reviennent à l'atelier des sourds-muets où ils sont plus heureux parce que moins isolés. Les salaires y sont d'ailleurs raisonnables, soit \$45.00 par semaine pour un homme et \$25.00 pour une femme.



**DÉPRIMÉE?
NERVEUSE?
LYMPHATIQUE?
DÉLAISSÉE?**

LISEZ ALORS CECI...

Ne perdez pas courage car la vie peut très bien vous sourire encore! La maigreur, les vertiges, les migraines, un teint dépourvu d'éclat sont très souvent les caractéristiques d'un sang alourdi, obstrué de toxines, cause très répandue de longs et ennuyeux désordres organiques. Le moyen tout indiqué pour y remédier est une cure naturelle de désintoxication. Or, les éléments concentrés qui sont à la base du merveilleux

TRAITEMENT SANO "A"

ont précisément pour fonction d'éliminer ces poisons. Dès que la cure est commencée, on constate un développement, une fermeté nouvelle des chairs. Le teint se ranime et le charme séduisant de la jeunesse réapparaît. Un envoi de cinq sous suffit pour recevoir un échantillon de notre merveilleux produit SANO «A»

Correspondance strictement confidentielle.

LES PRODUITS SANO ENRG.

Mme CLAIRE LUCE

Ci-inclus 5 sous pour échantillon du produit SANO «A».

(POUR LE CANADA SEULEMENT)

Nom

Adresse

Ville Prov.

B. P. 2134 PLACE D'ARMES
MONTREAL, P.Q.

RIEN DE SÉRIEUX

Papa — Bébé est insupportable, il n'arrête pas de crier. Est-ce qu'il n'y aurait pas moyen de le faire taire ?

Maman — Attends ! Je vais chanter pour l'amuser.

Papa — Oh ! après tout, laisse-le crier, va !

Passant dans une petite ville du nord de l'Ecosse, un industriel offre au directeur d'un comptoir, avec lequel il vient de traiter d'importantes affaires, une boîte de cigares de prix.

— Merci, dit le directeur en repoussant la boîte avec dignité, mais je ne puis accepter de cadeaux.

L'industriel sourit.

— Qu'à cela ne tienne. Prenez la boîte et donnez-m'en deux pences... Je vous la vends.

— Deux pences ? dit l'incorruptible Ecossais en sortant deux shillings, j'en prends dix boîtes !

Un médecin ordonne un purgatif à un malade rétif qui, au lieu d'absorber le médicament, le jette dans certain vase intime. Le praticien à ce moment :

— Eh ! eh ! s'écrie-t-il, je vous y prends...

— Bast ! docteur ! un peu plus tôt, un peu plus tard !...

— Il paraît que votre cave est inondée ?
— Qui vous l'a dit ?
— Votre vin...

Un monsieur est en train de marchander un gigot.

Il remarque qu'un chien juché sur une table flaire d'un peu près la marchandise.

— Est-ce que cet animal ne vous mange pas de viande ? demande-t-il au boucher.

— Oh ! jamais, monsieur ; il la lèche, mais c'est tout.

— Mais non, ce n'est pas cher à notre restaurant...

— En effet, pas cher, à condition de n'y venir dîner qu'une fois par an...

— Oncle Ulysse, pourquoi le soleil se couche-t-il le soir à l'ouest et se lève-t-il le matin à l'est ? demandait un garçon de douze ans.

— Peuh ! le premier imbécile venu pourra te le dire, mon enfant.

— Eh ! c'est justement pour cela que je vous le demande, répliqua le gamin.

Le fougueux polémiste Léon Daudet détestait les prétentieux.

Il reçut un jour, d'un inconnu, une nouvelle insipide accompagnée de ce mot :

« Ecrite dans un moment d'exaltation cérébrale, elle manque de virgules. Vous voudrez bien les ajouter ».

Et Daudet, au manuscrit qu'il renvoyait, épingla cette réponse :

— La prochaine fois écrivez les virgules. Nous nous chargerons d'écrire le texte.

LA VIE COURANTE... par Georges Clark



— Ton père est bien toujours le même : je l'envoie séparer tes frères qui se chamaillent et il ne trouve rien autre à faire que de les photographier...

— La plus furieuse tempête au cours de laquelle je faillis perdre la vie se déchaîna au large des Philippines.

Tous les mâts du voilier furent arrachés, et finalement le navire sombra avec tout son équipage.

— Mais vous ? interrogea quelqu'un.

— Moi ? J'étais resté à la maison.

L'Examineur — Vous êtes lancé à toute vitesse. Soudain à un tournant de la route que vous ne connaissez pas, vous vous trouvez en présence d'un mur ou d'une charrette à foin. Que faites-vous ?

Le Postulant — Je choisis la charrette de foin.

L'ami — Qu'est-ce que vous lisez donc de si absorbant ?

Le malade — Mon médecin vient de me donner un remède à prendre dans un verre de vin.

L'ami — Ah ! Ah ! Et vous étudiez l'ordonnance ?

Le malade — Ma foi non. J'étudie la carte des vins.

— Bien, est-ce que vos poules vous rapportent quelques profits ?

— C'est justement ce que je suis à me demander. Vois-tu : j'ai acheté ces poules pour mon garçon, je paie la nourriture des poules, ma femme achète les oeufs de mon garçon, et c'est lui qui les mange.

Devant un tableau cubiste.

— Je crois que c'est un jeu de dames.

— Mais non, ce sont des mots croisés... il doit y avoir une prime quand on devine.

— Et ton riche mariage, c'est pour quand ?

— Ah ! Je n'en sais rien. Figure-toi que ma fiancée m'a dit qu'elle ne m'épouserait que lorsque j'aurais payé mes dettes. Et moi, je ne pourrai que quand je l'aurai épousée.

Les amis qui viennent d'acheter une auto sont dangereux ; ils veulent faire étalage des qualités de leur voiture et se livrent, pour ce faire, à mille extravagances. Ainsi, notre ami Bobby disait l'autre jour à un copain, tout en faisant du quatre-vingts à l'heure :

— Tu vois ce journal déployé là-bas sur le bord de la route ? Je vais arrêter l'auto juste dessus, en freinant sur quinze pieds.

Et il réussit parfaitement.

Quelques instants après, l'auto arrive devant une barrière ouverte, non gardée, au moment où va passer l'express. D'un nouveau coup de frein, le chauffeur stoppe cinq pieds des wagons.

— Eh bien, dit-il à son ami, veux-tu que nous fassions une troisième expérience ?

— Oui, dit l'autre d'une voix expirante et en se tenant les entrailles. Retournons vite chercher le journal.

Une parvenue dont le mari a fait fortune pendant la guerre racontait une histoire commençant ainsi :

— Quoiqu'on fût dans la « clavicule », et qu'il eût fait, la veille, une chaleur « torrentielle », il faisait, ce jour-là, un froid de « sybarite ! »

— Comment va votre femme ?

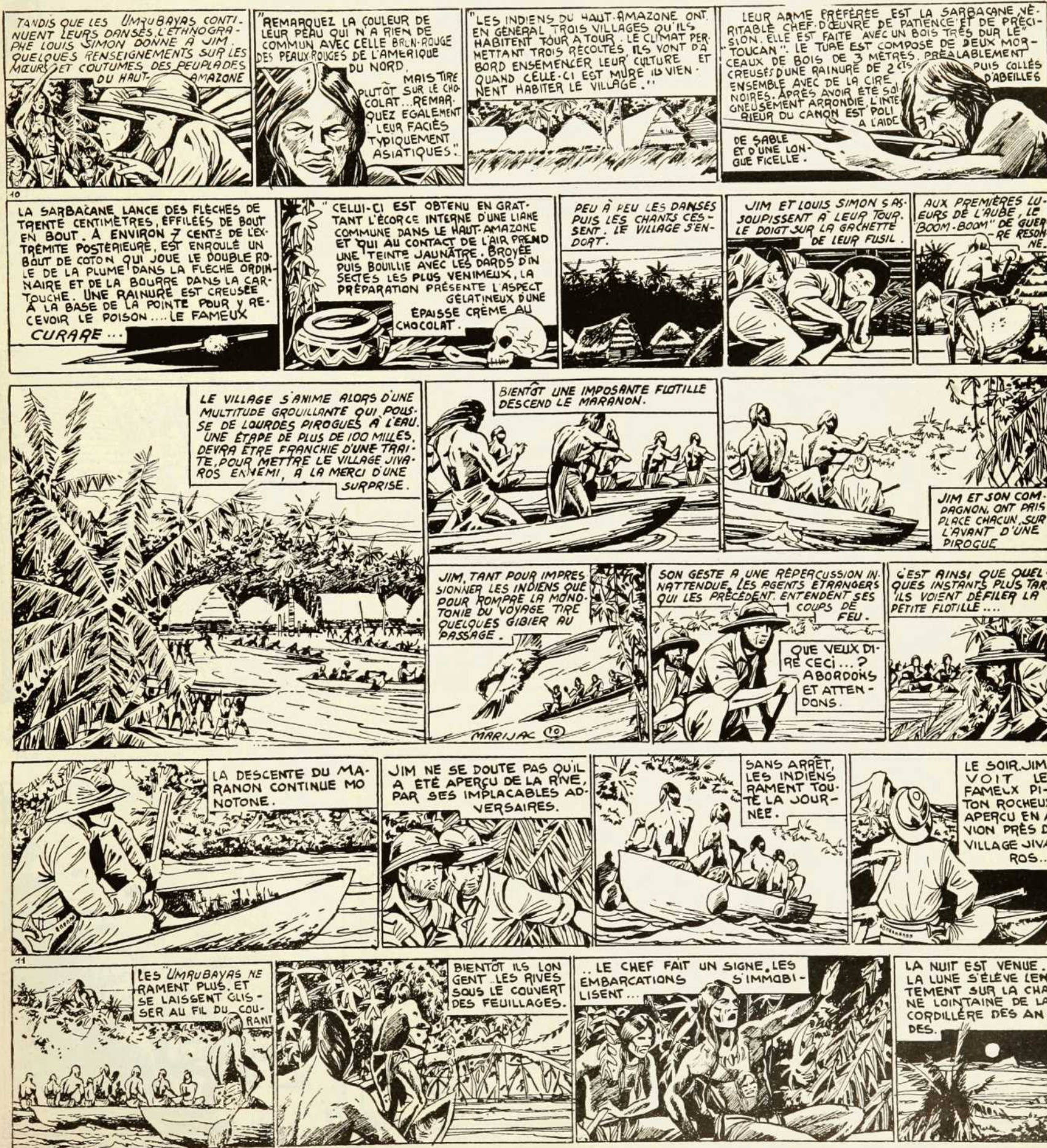
— Elle est d'une humeur atroce ; elle a des rhumatismes qui « me font » bien souffrir.

LA VIE COURANTE... par Georges Clark



— Maman est décidément incompréhensible : elle tient à ce que je sois populaire et elle efface toujours mes numéros de téléphone en lavant le mur...

irradium X 40





LA FANTASTIQUE ODYSSEE DE SERGE



CONTE ILLUSTRÉ DU "SAMEDI" — QUATRIÈME ÉPISODE



1. Pendant qu'ils prenaient leur repas, Eveline fit part à Robert et ses compagnons de l'étrange monument qu'ils avaient vu du haut de l'avion. Robert et Serge décidèrent de visiter le monument et ils partirent après le dîner.



2. Laisant les autres membres de l'expédition à l'exploration du temple, les deux jeunes gens prirent le chemin qui conduisait à la jungle. De chaque côté de la route, se dressaient d'énormes statues de pierre à figures féroces.



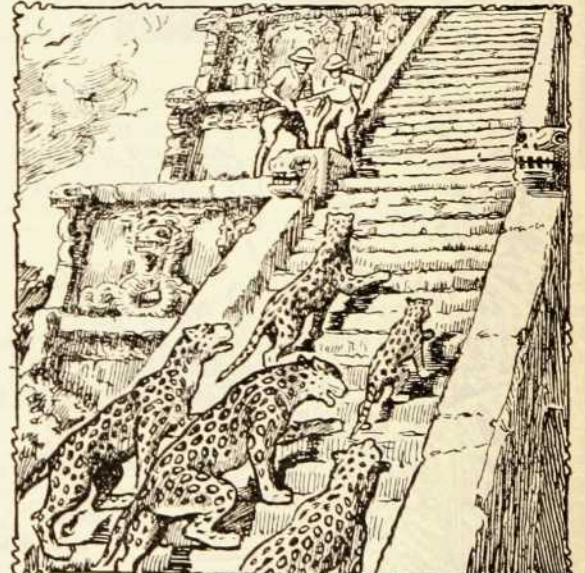
3. Après avoir marché très longtemps, Robert et son compagnon arrivèrent à un vaste espace découvert, où poussait de hautes plantes. "Voici le monument, Robert!" s'écria Serge, en montrant la grande bâtisse de pierre.



4. Quittant la jungle, Robert et le capitaine Evans s'engagèrent à travers les hautes herbes vers le monument. En tournant la tête, Robert fut surpris de voir une grande colonne de fumée s'élever de la jungle.



5. A l'exclamation de Robert, son compagnon se retourna. "Viens vite, Robert", cria-t-il. "Les flammes atteindront bientôt l'herbe et balayeront tout dans un feu de prairie." Tous deux coururent dans l'herbe sèche avec des animaux.



6. Arrivés au monument, ils montèrent les marches du premier étage de l'énorme monument. A bout de souffle, ils se retournent et regardent. Ils aperçoivent alors cinq léopards, montant les marches derrière eux.



7. "Ces léopards sont fous de crainte et se jetteront sur nous!" s'écria Robert. "Laissons-leur le chemin libre. Montons sur cette corniche pour les laisser passer." Et tous deux escaladèrent les pierres branlantes.



8. Robert monta d'abord. Heureusement, il ne connaissait pas le vertige. Il arriva sur la corniche. Se retenant à la mâchoire inférieure du lion de pierre, il se retourna et tendit la main au capitaine Evans.



9. Comme il pesait lourdement sur la mâchoire du lion, il la sentit céder sous sa main. Puis, comme le capitaine Evans le rejoignait, il se retourna: "Regarde!" s'écria-t-il, surpris, "la mâchoire du lion s'est ouverte!"
(A suivre)

LE CARNET D'UN LINGUISTE

LU et ENTENDU

Par ÉTIENNE LABBÉ

COMMENT S'APPELLE ?

D. — La machine servant à séparer la crème du lait par la force centrifuge ?
R. — *Ecrémeuse*.

D. — Une machine pour égrener le maïs ?
R. — *Egreneuse*.

D. — Le lien qui embrasse un rideau et le tient sur le côté ?
R. — *Embrasse*.

D. — Le filet dont on couvre les chevaux pour les préserver des mouches ?
R. — *Emouchette*.

D. — Un appareil servant à sécher rapidement le linge (tordeur) ?
R. — *Essoreuse*.

D. — L'article de bureau qui sert à essuyer les plumes chargées d'encre ?
R. — *Essuie-plume*.

D. — Une pelle à vapeur pour creuser la cave d'une maison ou enlever la terre pour ouvrir une voie ferrée ?
R. — *Excavateur*.

D. — Un appareil de gymnastique servant à donner de l'exercice aux bras ?
R. — *Extenseur*.

D. — Ce binocle à manche dont les femmes se servent en le tenant à la main (lorgnette, en anglais) ?
R. — *Face à main*.

D. — Une lourde voiture à roues basses, pour transporter les fardeaux ?
R. — *Fardier*.

D. — Le réchaud placé au bout d'un canot de pêche et dans lequel on allume le feu la nuit pour attirer certains poissons ?
R. — *Farillon*.

D. — Ces gros couteaux dont se servent les bouchers pour trancher des pièces de viande ?
R. — *Feuilles*.

D. — La calotte de feutre rouge portée en Turquie ?
R. — *Fez*.

D. — Le petit morceau de bois fendu servant à tenir du linge sur une corde (épingle à linge) ?
R. — *Fichoïr*.

D. — Un fauteuil en rotin sur lequel on peut s'étendre comme sur une chaise longue ?
R. — *Flâneuse, dorlotine*.

D. — Une voiture pour transporter du foin (wagon à foin) ?
R. — *Fourragère*.

D. — Le filet très léger muni d'un long manche dont on se sert pour capturer des papillons ?
R. — *Freluche*.

D. — Le cercle de fer placé au bout d'un moyeu pour empêcher qu'il ne se fende ?
R. — *Frette*.

D. — Un petit chemin de fer pour gravir les rampes, dont les voitures sont tirées par un câble ?
R. — *Funiculaire*.

D. — L'outil en forme de baguette dont on se sert pour aiguiser des couteaux ?
R. — *Fusil*.

D. — Une petite coupe ovale, à pied, servant à baigner les yeux ?
R. — *Oeillère, lave-oeil*.

D. — Le petit instrument dont on se sert pour enlever, en grattant, l'écriture ou les taches sur le papier ?
R. — *Grattoir*.

MACHINE ET CHOSE

Chose. — C'est un mot que la pauvreté de notre vocabulaire nous force d'employer souvent : As-tu vu chose ? Prête-moi ton chose. Apporte ton chose.

Dans beaucoup de cas il a pour synonyme le mot *affaire*. Que de personnes, au lieu de dire : un grille-pain, diront : "l'affaire pour faire des toasts"; une sorbetière : "l'affaire pour faire de la crème à la glace"; un cendrier : "l'affaire pour mettre la cendre de pipe".

C'est à "l'affaire pour", "l'affaire avec" qu'on a recours lorsque, ne pouvant trouver le nom d'un objet, on se trouve dans une détresse de vocabulaire.

En France, dans une circonstance analogue, on emploie fort souvent le mot *chose*, rarement le mot *affaire*, plus souvent le mot *machin*.

LE CHANT DU CYGNE

On entend dire quelquefois : "C'est le chant du cygne". Laissons Buffon nous donner des explications :

"Les anciens, dit-il, ne s'étaient pas contentés de faire du cygne un chantre merveilleux : seul entre tous les êtres qui frémissent à l'aspect de leur destruction, il chantait encore au moment de son agonie, et préludait par des sons harmonieux à son dernier soupir : c'était, disaient-ils, près d'expirer et faisant à la vie un adieu triste et tendre, que le cygne rendait ses accents si doux et si touchants, et qui, pareils à un léger et douloureux murmure, d'une voix basse, plaintive et lugubre, formaient son chant funèbre : on entendait ce chant, lorsqu'au lever de l'aurore, les vents et les flots étaient calmés ; on avait même vu des cygnes expirant en musique et chantant leurs hymnes funéraires. Nulle fiction, en histoire naturelle, nulle fable chez les anciens n'a été plus célébrée, plus répétée, plus accréditée ; elle s'était emparée de l'imagination vive et sensible des Grecs ; poètes, orateurs, philosophes même, l'ont adoptée comme une vérité trop agréable pour vouloir en douter. Il faut bien leur pardonner leurs fables, elles étaient aimables et touchantes ; elles valaient bien de tristes, d'arides vérités : c'étaient de doux emblèmes pour les âmes sensibles. Les cygnes, sans doute, ne chantaient point leur mort ; mais toujours, en parlant du dernier essor et des derniers élans d'un beau génie prêt à s'éteindre, on rappellera avec sentiment cette expression touchante : c'est le chant du cygne !"

NOTES ENCYCLOPÉDIQUES

Un groupe de biologistes américains affirment être en mesure d'assurer le ravitaillement d'une moitié du globe sans recourir aux produits de la terre. L'humanité dépend d'un champ de blé et d'un troupeau de porcs, dit ce rapport, et elle dispose de moins d'un seizième de la surface terrestre pour cultiver les produits nécessaires à son existence. Il suffirait donc pour résoudre le problème du ravitaillement, de trouver au blé et au porc, deux remplaçants se contentant pour vivre de soleil et d'eau. Le "successeur" du porc était découvert dès la fin de la guerre, par un savant anglais, sous forme d'une levure : la *Torulloe*, expérimentée à la Jamaïque où une usine produit quotidiennement 5 tonnes de cet aliment nouveau. Restait à trouver un végétal capable de nourrir cet animal... c'est un autre micro-organisme, la *Chlorella*.

Antoine Van Dyck était le septième fils d'un riche marchand de soie d'Anvers et débuta comme artiste à l'âge de 16 ans, avec son propre studio et des élèves. Il obtint immédiatement un grand succès dans cette ville de commerçants cossus désireux de laisser à la postérité leurs portraits et ceux de leurs épouses. Mais Van Dyck voulant perfectionner son art s'inscrivit comme élève de Rubens, à 20 ans. Puis il se rendit à Londres, où il fut ignoré, et finalement en Italie où il s'inspira du Tintin et de Véronèse. De retour à Londres, il s'attira le patronage de Charles Ier dont il fit 36 portraits connus et 25 de la reine Henriette.

Les premières montres parurent vers 1575, puis les horloges à pendules, dont l'application est due à Huyghens, de même que l'invention du ressort spiral. C'est seulement à cette époque que l'horlogerie acquit cette qualité indispensable, la régularité mécanique. La rareté et la curiosité de certaines pièces de l'époque en font aujourd'hui des objets de collection très recherchés. On a pu voir récemment, à Paris, un curieux ensemble d'horloges anciennes provenant toutes du XVII^e siècle.

On sait que certains animaux, tels les girafes, les singes et, naturellement, les oiseaux possèdent une vue d'une acuité et d'une perspicacité étonnantes, mais c'est par la subtilité encore plus extraordinaire de leur odorat que la plupart des quadrupèdes assurent leur sauvegarde. La moindre brise apportant un soupçon de l'odeur d'un homme attire immédiatement l'attention de tous. C'est ce qui rend si difficile la tâche, non seulement des chasseurs, mais des photographes. Un des moyens les plus ingénieux pour ces derniers consiste à s'installer à l'affût dans les branches d'un arbre, à 10 ou 12 pieds du sol, près d'un rendez-vous habituel d'animaux sauvages, étang ou pâturage. Dans les climats chauds l'odeur a ten-

dance à monter. Les animaux ne vous sentent pas. Ils ne vous voient pas non plus, car d'après leur expérience, seuls les singes et non les hommes grimpent aux arbres.

L'origine du *bicho*, ou jeu des animaux, est fort curieuse, et montre combien la passion pour le hasard répond au caractère rêveur et naïf du peuple brésilien. Le directeur du jardin zoologique de Rio de Janeiro se plaignait de ce qu'il n'avait pas assez de visiteurs. Connaissant bien ses concitoyens, il eut l'idée de génie de faire savoir que tous les jours un des pensionnaires du jardin zoologique serait détaché, tantôt l'ours, tantôt l'âne, tantôt le perroquet et tantôt l'éléphant. Le visiteur, dont la carte d'entrée correspondrait au numéro de cet animal, recevrait vingt-cinq fois le prix de son billet. Le succès ne se fit pas attendre : pendant des semaines le jardin zoologique fut rempli de gens venus, non pour voir les animaux, mais pour gagner la prime. Puis, ils trouvèrent que c'était trop loin et trop fatigant, et se mirent à jouer entre eux l'animal qui devait être détaché ce jour-là. De petites banques s'installèrent derrière les comptoirs des cafés et au coin des

rues, pour prendre les enjeux et payer les gains. Quand la police interdit le jeu, on le rattacha secrètement au lotto, dont chaque chiffre représentera, désormais, pour les Brésiliens, un animal déterminé. Tous les enfants de Rio savent, dès qu'ils ont appris à compter, le chiffre qui correspond à chaque animal et en connaît mieux la liste complète que son alphabet.



Dante a-t-il vécu à Paris, dans les dernières années du XIII^e siècle ou les premières années du XIV^e siècle ? A-t-il habité la rue qui porte aujourd'hui son nom ? A-t-il été, perdu dans la foule des étudiants, un des auditeurs de ces maîtres célèbres qui enseignaient, à l'Université de Paris, la théologie ou le droit ? La plupart de ses biographes le croient, sans l'affirmer. Par contre, on sait que Boccace, l'auteur du *Décameron*, est né à Paris en 1313 et qu'il le quitta à l'âge de deux ans pour n'y jamais revenir. Sa famille s'y était fixée en 1291 et habitait la rue Pierre-au-Lait, près de l'église Saint-Jacques de la Boucherie, ainsi qu'en témoigne le *Livre de la Taille de Paris*. Boccace père était banquier ou changeur.

Dans certaines paroisses de France les mariages sont moins nombreux en mai que dans tous les autres mois. Les paysannes avouent avec quelque réticence qu'elles craignent que les enfants d'un ménage uni en cette saison ne soient simples d'esprit ou *badauds*, comme on dit dans la Marche ou en Limousin.



VOUS AIMEZ

les Romans, les Nouvelles, les Feuilletons...

Vous serez donc admirablement servi en vous abonnant à nos trois magazines : *Le Samedi*, *La Revue Populaire* et *Le Film*. En effet, nos trois publications vous offrent ces trois genres sous les meilleures signatures de l'heure. Et ce n'est pas tout :

LE SAMEDI LA REVUE POPULAIRE LE FILM

sont chez nous, les magazines dominants, ceux qui donnent le ton. Une riche variété d'articles illustrés traitant de mille et un sujets sont autant de sources d'informations et de distractions en ces longues soirées d'hiver où la lecture prend sa pleine signification. Sans compter que l'abonnement constitue une aubaine d'avant-guerre en cette vie chère d'après-guerre. C'est tout simple : remplissez le coupon ci-contre, et vous serez ravi du résultat.

REMPLISSEZ CE COUPON D'ABONNEMENT SELON VOTRE CHOIX

☐ LES 3 MAGAZINES

LE SAMEDI — LA REVUE POPULAIRE — LE FILM
1 an (Canada seulement) \$5.50

OU

	Can.	E.-U.
☐ LE SAMEDI	\$3.50	\$5.00 pour 1 an
☐ LA REVUE POPULAIRE	1.50	2.00 " " "
☐ LE FILM	1.00	1.00 " " "

Veuillez trouver ci-inclus, la somme de \$..... pour l'abonnement indiqué d'un (X)
☐ IMPORTANT : — Indiquez d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom

Adresse

Localité Prov.

POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE — 975-985, rue de Bullion, Montréal 18

JEAN LAGARDE
4062 BORDEAUX
VILLE

23F50-R-76186